



BARBARA DEE



PETITS MENSONGES entre copines



La Martinière 
FANTASIE

Du même auteur
aux éditions de La Martinière Jeunesse :

Les garçons (du collège) ne sont pas (tous) des crapauds
2016

Illustration de couverture : Marygribouille
Édition originale publiée en 2016 sous le titre *Truth or Dare*
par Aladdin MIX, une marque de Simon & Schuster
Children's Publishing Division, New York.
© 2016, Barbara Dee
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2017, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-8437-2

www.lamartinierejeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n^o49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Table des matières

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Le club des déréglées](#)

[Les tu-sais-quoi](#)

[La brigade des mères](#)

[Amuse-toi bien](#)

[Une fausse licorne](#)

[Je suis tanné](#)

[Des pancakes aux myrtilles](#)

[Un sujet de conversation](#)

[Souvenirs](#)

[Action ou vérité](#)

[Pas de tabous](#)

[Contente qu'on ait parlé](#)

[Mon pote](#)

[Tout est en règle](#)

[Éviter les embrouilles](#)

[Élastique](#)

[Échange de corps](#)

Poing fermé

Aucun rapport

Le baiser

Ma chérie

L'oreiller supplémentaire

Améthystes

Un sale coup

Nuage sombre

Coquillages

Un grand cercle

Gâteau au chocolat

Agate

Des excuses

Super-pouvoirs

Premières

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements, des personnes ou des lieux réels est purement fictionnelle. Les noms de personnages ou de lieux sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits ou des lieux réels, des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

Le club des dérégées

J'ai déchiré la boîte et j'ai vu mon nom.

Écrit cinq cents fois.

AMALIA JESSICA ROLLINS.

Mon nom imprimé m'a toujours fait un drôle d'effet. Mais là, ce n'était pas juste bizarre, c'était carrément à côté de la plaque.

Sans me demander mon avis, papa avait commandé cinq cents étiquettes à coller sur les affaires que j'emportais en colo. Comment était-il arrivé à ce nombre ? Même si j'apposais mon nom sur chaque poil de ma brosse à dents, je n'utiliserais pas la moitié de ces étiquettes.

Et puis la police de caractères n'allait pas du tout. Elle était d'un style fantaisie complètement fille, du genre qu'on utiliserait pour une invitation à goûter. *Puis-je vous présenter ma chaussette, ma chère ? Désolée pour l'odeur de pieds. Puis-je vous offrir un petit gâteau ?*

Et puis il s'était trompé dans mon prénom ! Personne ne m'appelle Amalia, ça fait vieille dame qui porte des chemisiers à col en dentelle. Ou vieille fille qui joue du piano pour son chat. On m'appelle juste Lia. Les cols en dentelle, c'est pas mon genre et, au piano, je ne sais jouer qu'un morceau super simple.

Si je collais ces étiquettes dans mes vêtements et sur mes affaires, je passerais tout l'été à répéter :

— Non, moi c'est juste Lia. L-I-A.

Ce n'était pas tout, d'ailleurs : mon père avait fait imprimer mon deuxième prénom. La fille qui a un deuxième prénom sur ses étiquettes de colo, soit elle se prend pour la chef, soit c'est encore un bébé. Et Jessica est aussi le prénom de ma mère – comme si j'avais besoin de cinq cents étiquettes pour penser à elle. Je n'ai pas eu le temps d'oublier quoi que ce soit en deux ans et demi.

Pour finir, comme si tout ça ne suffisait pas, ces étiquettes devaient être appliquées *au fer à repasser*. La mère d'Abi lui avait pourtant conseillé de

choisir celles à coller, il avait dû oublier. Ou bien il s'était souvenu que maman préférait celles-là et il avait pensé que ce serait mieux. Quoi qu'il en soit, je partais dans deux jours et je n'avais *jamais* repassé de ma vie. Même avec un tuto sur Internet pour m'expliquer, repasser cinq cents étiquettes à la fin d'une journée torride de juin ressemblerait à une torture médiévale.

Je me suis écroulée sur mon lit.

Tous mes vêtements pour la colo – shorts, T-shirts, maillots, jeans, chaussettes, pyjamas, sweats, imperméable, sous-vêtements – étaient empilés sur le sol de ma chambre, attendant que quelqu'un les mette dans une valise. Ce quelqu'un, c'était moi, évidemment.

Et si j'écrivais simplement *Lia Rollins* au feutre sur toutes mes affaires ? Si l'encre coulait, sous la pluie ou dans la machine, toutes mes fringues se retrouveraient couvertes de taches... Et si l'encre transperçait les tissus, on pourrait lire SNILLOR AIL dans mon dos...

Ce serait horrible. *Non, en fait, je m'appelle Lia. Il faut lire à l'envers. Comme si j'étais devant un miroir... !*

Soudain, j'ai eu une idée de génie : je n'avais qu'à demander à la mère d'Abi de m'aider. La mère d'Abi est un peu la Maman-en-chef de Maplebrook. Elle est aussi à la tête de ce que papa appelle *La Brigade des mères* : les mamans de mes meilleures amies, qui nous ont soutenus après l'accident de maman. La mère d'Abi – elle nous a demandé de l'appeler Val – n'arrêtait pas de répéter : *Lia, tu m'appelles quand tu veux. Pour n'importe quoi.*

Peut-être que je pouvais l'appeler tout de suite et lui dire : *Bonjour, Val, ça vous embêterait de coller des étiquettes au fer à repasser ? Mon père n'a pas suivi vos conseils et n'a pas acheté les autocollantes ?*

Non, peut-être pas.

J'ai plongé sous mon lit. C'est là que je rangeais mes collections dans des pots : boutons, coquillages, gommes, billes, pendentifs, dés. J'ai ouvert le pot contenant les billes et je me suis mise à les trier par couleurs. En général, ça me détend.

— Lia ?

Mon frère Nate se tenait dans l'embrasement de la porte. Il a quatorze ans.

— Il y a une copine à toi, en bas.

Je me suis assise.

— Maintenant ? C'est qui ?

— J'en sais rien. Elles se ressemblent toutes... à part Julia.

— Arrête.

J'en avais marre de ses commentaires sur Julia.

— C'est Abi ? Makayla ? Marley ?

Deux ans et demi plus tôt, j'avais jeté mon téléphone portable à la poubelle en me promettant de ne jamais en racheter. Du coup, mes copines débarquaient

sans passer par la case « Allô ? Je peux passer chez toi ? ». Ça ne me dérangeait pas, mais ça énervait mon frère.

Il a haussé les épaules.

— Va voir toi-même, Lia. Elle est dans la cuisine.

J'ai dévalé l'escalier. Marley était debout à côté du plan de travail. Elle portait un T-shirt « Collège Maplebrook » trop grand et un jean déchiré aux genoux. Elle avait un Tupperware en main.

— Salut.

Elle m'a souri. Son orthodontiste la laissait changer la couleur des élastiques de son appareil à chaque consultation. Cette fois, ils étaient orange et violets. Quand elle ouvrait la bouche, on aurait dit qu'elle était supporter d'une équipe de foot.

— Je suis passée te dire au revoir avant de partir en vacances. Ma mère vous a préparé ça. Elle veut récupérer la boîte.

Elle m'a tendu le Tupperware et j'ai soulevé le couvercle. Des biscuits aux céréales.

— Miam. Tu la remercieras de ma part.

— Désolée, ils sont aux raisins secs.

— Où est le problème ?

J'ai mordu dans un biscuit.

— C'est tout fripé.

Elle a plissé le visage pour essayer de ressembler à un raisin sec :

— Je préfère les aliments lisses.

Marley était un peu bizarre, mais intelligente. Certaines personnes pensaient qu'elle avait l'esprit un peu lent parce qu'elle avait « des troubles de l'apprentissage ». Elle avait droit à du soutien scolaire et à des profs particuliers, au collège et à la maison. Moi, je la trouvais super maligne. Son cerveau fonctionnait à toute allure et rien ne lui échappait. Elle était aussi super douée en dessin.

Et puis il y avait un autre truc important avec Marley : c'était la seule de mes amies qui me ressemblait.

Je ne parle pas du visage. (J'ai les yeux verts, les cheveux châains, le nez retroussé et des taches de rousseur sur les joues. Marley a les yeux et les cheveux brun foncé, avec une frange trop longue, et porte des lunettes à monture noire qui font *geek* à fond. Sauf que sur elle, c'est cool ; je suis incapable d'expliquer pourquoi, mais c'est comme ça.)

Je parle du corps. De toutes nos amies, Marley et moi étions Les Moins Développées. Nous n'avions ni poitrine, ni taille, ni hanches et nous étions toutes les deux minces comme un clou. Julianna – tout le monde l'appelait Julia – était La Plus Développée. Elle était réglée depuis le début de la sixième et s'arrangeait pour qu'on soit au courant chaque mois. (Elle disait toujours : « Omondieu, j'ai des crampes mortelles. » Ça me faisait penser à un mauvais

film de science-fiction : *L'invasion des crampes mortelles. Le retour des crampes mortelles.*) Makayla et Abi – le diminutif d'Abigail – disaient qu'elles étaient « sur le point d'être réglées ». Elles parlaient sans cesse de leurs « symptômes » pour les comparer.

Marley et moi n'étions même pas près d'être « sur le point d'être réglées ». En riant, nous disions que nous faisions partie du Club des dérégées, haha. (Cette blague restait entre nous ; on ne la partageait avec personne. En tout cas, pas moi.)

Marley devait passer l'été avec son père à Chicago. Elle allait suivre des cours d'art et visiter des musées. J'ai réalisé, tout à coup, à quel point elle allait me manquer.

— J'aimerais bien que tu viennes en colo avec nous.

— Pas moi.

Elle a frissonné.

— J'ai horreur des araignées. Et de m'asseoir au bord d'un feu pour faire griller des trucs...

— On ne fait pas griller des *trucs*, on fait griller des *marshmallows*. Et puis, c'est pas comme si on passait dix semaines à faire ça.

— Bon, d'accord. Mais dormir dans un bungalow...

Elle a croisé mon regard.

— Quel est le problème ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. Vivre avec les mêmes personnes tout le temps. Manger avec elles, les entendre ronfler, se déshabiller devant elles...

Je n'avais pas besoin de plus de détails : j'avais compris. Marley portait toujours des maillots de corps. Moi, j'avais quelques brassières que Val m'avait données – c'est Abi qui devait le lui avoir suggéré. Comme pour m'entraîner en vue de mon premier vrai soutien-gorge.

— Mais ce ne sera pas *trop* nul, s'est empressée d'ajouter Marley. Tu seras avec Julia, Abi et Makayla...

— Oui, mais on ne sera pas entre nous : il y a douze filles dans notre bungalow. J'aimerais bien...

— Quoi ?

— Non, rien. Tu as raison, on va passer de super vacances. Et toi aussi.

Elle a glissé ses bras autour de moi et m'a serrée contre elle.

— Je te promettrais bien de t'écrire, mais je sais que je ne le ferai pas. On se retrouve à la rentrée, Lia !

— Au revoir, Marley. Non, attends !

Trop tard. Elle était partie en courant avant que je puisse lui rendre le Tupperware.

Les tu-sais-quoi

Deux jours plus tard, je retrouvais le car de la Colonie des Tournesols sur le parking du centre commercial. Mon père, qui est opticien, avait pris la matinée de congé pour me déposer. À la dernière minute, pourtant, son téléphone n'avait pas arrêté de sonner : les patients avaient sans doute besoin de lunettes en urgence ou de je ne sais quoi. Quand nous sommes enfin arrivés, mes amies attendaient sur le parking, à côté d'une montagne de valises et de sacs de voyage.

— Lia ! s'est écriée Abi. On croyait que tu avais oublié ! Où sont tes affaires ?

— Dans le coffre.

J'ai montré du doigt la voiture, contre laquelle mon père était appuyé. Il hochait lentement la tête tandis que Val lui expliquait quelque chose.

— Eh ben, tu ne vas pas les chercher ? a demandé Abi en riant.

Elle riait à la fin de chacune de ses phrases, même quand elle n'avait rien dit de drôle.

— Si, si, dans une minute.

— Mais le car va arriver, genre, dans trente secondes. Je peux t'aider si tu veux ?

— Ça ira, je les prendrai moi-même. Merci, Abi.

Elle a fait une grimace pour signifier : *comme tu veux*.

Puis Julia m'a serrée contre elle. L'année dernière, elle était un peu informe ; depuis quelques mois, quand elle me serrait contre elle, j'avais un petit choc. C'était presque comme être collée contre une adulte. Ce jour-là, elle portait une robe d'été un peu plus jaune que ses cheveux et on voyait les bretelles de son soutien-gorge violet dépasser sur chaque épaule. Ses vêtements avaient tous appartenu à sa grande sœur. Tout ce qu'elle portait était donc à la pointe de la mode... d'il y a trois ans. Mais on s'en fichait.

— Abi t'a raconté ? a murmuré Julia.

— Raconté quoi ?

J'ai jeté un coup d'œil vers Abi, qui était l'informatrice officielle de la bande.

— Makayla a eu ses *tu-sais-quoi*.

— Ses règles ?

— Hier soir. Enfin !

— Ça lui fait vachement maaaaal, a déclaré Abi avec une grimace théâtrale.

Je me suis tournée vers Makayla, qui se tenait à un mètre de nous, avec sa mère. De nous toutes, Makayla était la meilleure élève, la plus sportive et (selon moi) la plus jolie. Elle était grande, musclée, moitié afro-américaine (par son père) moitié coréenne (par sa mère). Elle avait le teint mat et ses longs cheveux noirs étaient attachés en une queue-de-cheval ondulée. Elle était capitaine de l'équipe de natation, jouait de la flûte dans un orchestre et osait tenir tête à n'importe qui, même à Abi. En résumé, j'étais un peu béate d'admiration devant Makayla, même si, en ce moment précis, elle était au bord des larmes.

Elle a dû remarquer que je l'observais parce qu'elle a dit quelque chose à sa mère et s'est avancée vers moi :

— Salut, Lia.

Elle m'a adressé un sourire un peu forcé.

— Les filles t'ont dit ?

J'ai hoché la tête.

— Ça va ?

— Oui. Sauf que j'ai l'impression que des aliens ont envahi mon corps.

Julia lui a souri d'un air compatissant.

— C'est ça que tu ressens ? Parce que moi, à chaque fois que j'ai ces crampes mortelles, j'imagine plutôt des souris en train de faire de la gym.

— L'horreur ! a commenté Abi en riant.

— Mes crampes me paraissent plus fortes et plus lentes, a expliqué Makayla d'un air songeur. Comme un énorme monstre marin qui se déplacerait dans du beurre de cacahuètes.

— Pas mal comme image, a admis Julia. Ma sœur dit que c'est comme quand on détruit un bâtiment avec une grosse boule attachée au bout d'une chaîne.

Je me suis mise à mordiller mes lèvres.

— En plus, j'ai mal à la tête, a ajouté Makayla.

Julia a acquiescé.

— Du genre pulsations ?

— Non, plutôt comme si ma tête était une machine à chewing-gums.

— C'est déjà mieux qu'un flipper ! s'est exclamée Julia. Parce que c'est à ça que ressemblent *mes* maux de tête !

— Et je me sens... *beuh*, a renchéri Makayla. Et lente. Comme une limace.

— Au moins, tu n’as pas *l’air* trop mal en point, l’a consolée Abi.

— Tu rigoles ? a grogné Makayla. J’ai le ventre tout gonflé, mes cheveux sont atroces, ma peau est répu...

J’ai discrètement reculé de quelques pas.

— Où tu vas, Lia ? a voulu savoir Abi.

— Mes affaires. Je reviens dans une seconde.

Je me suis retournée et je me suis mise à courir.

Je me suis arrêtée devant mon père, qui expliquait à Val quelque chose à propos d’un voyant sur le tableau de bord.

— Pardon ? Papa ? ai-je demandé en reprenant mon souffle. Je peux te parler une minute ? Dans la voiture ?

— Tout va bien, Lia ? s’est inquiétée Val en me dévisageant derrière ses longs cils maquillés.

J’ai hoché la tête.

— Ça va.

Papa et moi sommes montés dans la voiture. Il m’a tapoté le genou.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

J’ai pris une profonde inspiration.

— Je n’y vais pas.

— Tu veux dire... en colo ?

— Oui. Désolée. C’était une grosse erreur.

Il m’a souri d’un air patient.

— Allez, Lili, c’est normal d’être un peu nerveuse.

— Je ne suis pas nerveuse. Je ne *veux pas* y aller.

Il a cessé de sourire.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Rien.

— Alors qu’est-ce qui a changé ? Tu es déjà allée en colonie et tu as adoré. La semaine dernière, tu étais tout excitée à l’idée d’y retourner.

— J’ai pas envie d’en parler, d’accord ?

Il a haussé les sourcils.

— Tu ne vas même pas me donner d’explication ?

— Je ne peux pas, c’est trop personnel.

— Il faut quand même bien que tu me dises *quelque chose*.

— D’accord.

J’ai regardé mes amies par la vitre. Abi, Makayla et Julia étaient bras dessus bras dessous et chantaient une chanson. Val papotait avec la mère de Makayla et la mère de Julia étalait de la crème solaire sur ses coudes.

— Je n’ai pas collé mes étiquettes.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Les étiquettes que tu as commandées. Ce n’était pas du tout ce que je voulais. La police de caractères était affreuse, mon prénom n’était même pas

juste, alors je ne peux pas partir en colo, sinon je vais perdre toutes mes affaires.

— Oh.

Il a cligné des paupières. Dans cette lumière, je distinguais ses yeux derrière ses lunettes de soleil. Il avait l'air fatigué.

— Lili, je suis sûr que quelqu'un pourra t'aider à étiqueter tes habits...

— Il n'y a pas que ça. S'il te plaît, ne m'oblige pas à en parler, d'accord ? Je ne veux pas y aller, c'est tout. J'ai changé d'avis. Je t'en prie, mon petit papa chéri.

Il a soupiré. Je ne l'appelais plus jamais comme ça et il était surpris. Et je ne lui demandais jamais rien. Depuis l'accident de maman, j'essayais de lui faciliter la vie. Parfois, mon frère Nate était de mauvaise humeur et lui parlait mal ; moi, jamais. Je ne voulais pas créer de problèmes en plus.

C'est peut-être pour ça qu'il semblait réfléchir à ma demande.

— Bon. En dehors du fait que j'ai déjà payé et que je ne sais pas combien je pourrais récupérer, il y a la question de ce que tu ferais. Je dois travailler, évidemment. Et Nate a son baseball...

— De toute façon, je n'aurais pas passé mon temps avec lui.

— Et tes amies seront parties. À quoi vas-tu t'occuper tout l'été ?

— Je n'ai qu'à aller chez tante Shelby.

Dès que j'ai prononcé ces mots, j'ai réalisé que c'était une idée de génie. Tante Shelby possédait une maison près de la plage, dans le Maine, et ça faisait un moment qu'elle me suppliait de venir pour qu'on passe du temps « entre filles ». Papa la trouvait « cinglée » et Nate disait qu'elle était folle à lier. Je ne leur donnais pas tort, mais tante Shelby était aussi la petite sœur de maman et la seule femme de ma famille.

Papa s'est gratté le menton pendant quelques secondes avant de me demander :

— Elle t'a invitée ?

— Au moins un milliard de fois.

— Il va falloir que je réfléchisse...

Je l'ai embrassé sur la joue pour l'empêcher de trop y penser.

Juste à ce moment-là, l'autocar est arrivé sur le parking. Il était argenté et brillant, plus gros qu'un bus scolaire. Il y avait sans doute des toilettes et le chauffeur passerait sûrement des vidéos.

— Papa ? On peut s'en aller tout de suite ?

Il a poussé un grognement.

— Je ne sais pas, Lia. Tu ne veux pas prévenir tes amies ?

— Honnêtement ? Non.

— Bon.

Nous sommes restés là à regarder le car se ranger. Abi me faisait des grands signes pour me dire : *Dépêche-toi, Lia ! Qu'est-ce que tu fabriques ?* Et Val s'est mise à courir vers nous avec un air de mère inquiète. J'ai détourné les yeux.

— Ta mère ne serait pas d'accord, tu sais, a murmuré papa.

— Je sais.

— Tant que tu en es consciente.

Il a démarré et nous nous sommes éloignés.

La brigade des mères

Il est temps que je raconte ce qui est arrivé à maman. J'ai repoussé ce moment le plus longtemps possible, mais rien n'aura de sens si je ne l'explique pas. Alors voilà : il y a deux ans et demi, elle rentrait de son travail en voiture... Elle enseignait en CP à l'école primaire de Maplebrook et avait dû rester plus tard pour une réunion de profs. Au moment où elle est sortie, il faisait noir et il pleuvait : elle a choisi le trajet le plus long, parce que les rues étaient mieux éclairées. Mais un imbécile à bord d'un 4 x 4 discutait sur son stupide portable. Il n'a pas prêté attention au panneau stop. Il ne s'est pas arrêté et il a percuté la voiture de ma mère. Elle est morte sur le coup.

Au début, j'étais sous le choc. Je n'arrêtais pas de me demander de quoi pouvait bien parler le type au téléphone. Qu'est-ce qui pouvait être si important ? Plus important que faire attention à la route ? *Hé, t'as vu le match hier ? Ou : Chérie, désolé d'être en retard, il y avait des embouteillages.* Ou encore : *T'as vu la vidéo sur YouTube du chat qui fait du skateboard ? C'est trop drôle, mon vieux.*

Après l'enterrement, le chauffard est venu chez nous pour présenter ses excuses. Il était gros et chauve, il pleurait dans un mouchoir. Il était accompagné de sa femme, qui nous avait apporté des biscuits. Du genre qu'on achète dans une pâtisserie chic, qui ont l'air faux et ont un goût de cire, rose et vert avec des vermicelles multicolores. Papa les a fait entrer dans le salon et les a laissés s'excuser pendant quelques minutes. Nate et moi suivions la scène depuis l'étage. Papa n'a pas dit grand-chose. À un moment, il s'est levé pour leur faire comprendre qu'il était temps qu'ils partent. Mais le type a fondu en larmes, alors papa a fini par les laisser seuls dans le salon.

Tout ce qu'il nous a dit, après, c'est :

— Pauvre gars.

Nate et moi n'avions pas pitié de lui. Pour nous c'était un monstre. Pas du genre qu'on trouve dans les contes de fées, mais un *vrai*. Ceux-là sont bien plus flippants parce qu'ils font semblant d'être désolés.

Nous avons jeté les biscuits à la poubelle. Et tant que j'y étais, j'ai jeté mon téléphone portable. Je savais que ça n'avait pas beaucoup de sens : ce n'était pas moi qui papotais sans faire attention à la route. Mais l'idée de m'en servir me rendait malade. Nate m'a dit que j'étais folle, que je me punissais alors que ce n'était pas ma faute, mais ça m'était égal. Plus de portable pour moi. Plus jamais.

Mes amies n'ont pas remis ma décision en question, même si ça rendait les communications compliquées. Après l'enterrement, elles venaient tout le temps chez moi, on traînait dans ma chambre ou on regardait des films stupides. La seule qui ne venait pas souvent, c'était Marley. Pourtant, pendant tout le reste de l'année, elle m'a fait un dessin par jour. Elle ne représentait pas ma mère ni ce qui lui était arrivé. Elle dessinait un peu n'importe quoi en fait : un tigre caché dans les hautes herbes, un dragon volant, des bébés pingouins. Marley ne parlait jamais de ces dessins : elle les glissait dans la boîte aux lettres ou les déposait sur ma table au collège. Mais je savais ce qu'ils signifiaient : elle pensait à moi. Je me réjouissais d'avance à l'idée de les trouver.

Dans les jours qui ont suivi l'Accident (c'est ainsi qu'on l'appelait, « l'Accident », même si le type n'était pas au téléphone « par accident »), les gens n'arrêtaient pas de nous apporter de la nourriture. Des gratins, des lasagnes, des gâteaux à plusieurs étages, des salades, du poulet rôti, du pain de viande, des ragoûts, des tartes... Ils devaient penser que nous risquions de mourir de faim. En réalité, aucun de nous n'avait d'appétit. Papa a fini par donner une bonne partie des plats à une banque alimentaire. Et même si ça nous remontait un peu le moral de recevoir tout ça, nous nous sentions coupables de trouver tant de nourriture devant notre porte chaque matin. Coupables et aussi, bizarrement, gênés, comme si les gens pensaient que nous n'étions plus capables de gérer.

Finalement, après quelques semaines, Val a débarqué dans notre cuisine avec sa queue-de-cheval et son sweat de yoga vert vif, même si elle ne faisait pas de yoga. Elle avait apporté une grosse tasse de café et un cahier à spirales rose.

— Bon, la famille Rollins, a-t-elle commencé de son ton autoritaire, les gens veulent vous aider. Je sais que pour le moment vous n'avez pas envie de toute cette nourriture, mais il va bien falloir que vous mangiez.

— C'est très gentil de votre part, Val, mais..., a tenté de protester papa.

— Je sais ce que vous allez dire, Kevin : vous êtes capables de cuisiner. On ne me la fait pas.

Elle a levé une main, exhibant ses ongles rose vif.

— Je suis sûre que vous allez commander des pizzas tous les soirs. Vous avez besoin de toutes vos forces. Il faut laisser les gens vous aider, ça leur fait du bien.

Elle a ouvert son cahier. Elle avait tracé un calendrier avec des couleurs différentes pour chaque jour.

— Nous vous livrerons des repas tous les mardis et vendredis, a-t-elle annoncé. Jusqu'à nouvel ordre. Il y a plein de gens qui veulent cuisiner. Si nous procédons par roulement, ce ne sera lourd pour personne. Mais qu'est-ce que nous pouvons faire d'autre ? Les courses ? Conduire les enfants quelque part ? Ce que vous voulez...

— Val, a fait papa en secouant la tête.

— Vous n'avez pas le choix, Kevin. Vous ne pourrez pas nous empêcher de vous aider.

Elle a ri comme Abi – le même rire perçant, comme un point d'exclamation à la fin de sa phrase.

C'est ainsi que la Brigade des mères s'est mise en place. Au bout de quelques mois, les voisins et les amis de maman ont cessé de nous apporter à manger, mais pas Val. Elle arrivait avec un vrai festin tous les mardis : gratin de pâtes, poivrons farcis, minestrone, pain à l'ail, salades saupoudrées d'amandes effilées, biscuits aux pépites de chocolat sortant du four.

— Elle cuisine comme ça tous les soirs ? Pas étonnant qu'Abi soit grosse, a commenté Nate un jour.

— La ferme. Abi n'est pas *grosse*. Et puis ne dis pas ça. Tu devrais lui être reconnaissant...

— Je *suis* reconnaissant, a-t-il admis en rougissant.

Je voyais bien qu'il le pensait.

Comme les mères de mes autres amies ne cuisinaient pas aussi bien que Val, elle leur a confié d'autres tâches. La mère de Makayla avait une femme de ménage parce qu'elle travaillait tard. Après l'Accident, elle nous l'a envoyée plusieurs fois pour nettoyer chez nous quelques heures. La mère de Julia nous aidait pour les courses. Celle de Marley a planté des bulbes de jonquilles devant la maison et nous a donné des légumes de son potager. La Brigade des mères s'occupait de nous pendant que papa était au travail. On nous invitait même parfois à manger, et tout était organisé par Val, qui gardait son calendrier multicolore à jour.

Tante Shelby venait nous rendre visite toutes les trois ou quatre semaines. Maman n'avait qu'une sœur et Shelby était plus jeune qu'elle. Mais papa et elle étaient tellement différents qu'elle ne restait jamais plus d'un week-end. D'abord, elle n'arrêtait pas de répéter qu'elle détestait vivre à Maplebrook quand elle était jeune, que la ville était « ennuyeuse » et « coincée », que les habitants (Val, par exemple) « lui donnaient des boutons ». Elle avait même demandé à papa comment il pouvait « supporter » d'être opticien.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec mon travail ? avait-il répondu en m'adressant un clin d'œil.

— Rien. Sauf que tu passes ta journée à faire essayer des verres de lunettes à des gens. Et à leur demander « C'est mieux ? Ou moins bien ? ».

— C'est ainsi qu'on détermine quels verres leur conviennent, a expliqué patiemment papa.

— D'accord, mais gaspiller le temps précieux que tu as sur cette planète à ça... Franchement, Kevin, tu n'as pas envie de hurler, parfois ?

Nate et moi, nous nous regardions en nous mordant les joues ou en haussant les épaules. Nous ne comprenions pas ce qu'elle voulait dire. Est-ce qu'elle s'en prenait déjà comme ça à papa, devant maman ? Je ne m'en souvenais pas. En revanche, je me souvenais que maman et tante Shelby se disputaient beaucoup. Elles fermaient la porte pour qu'on ne puisse pas écouter. Parfois, ça tournait si mal qu'elles ne se parlaient plus pendant des semaines.

J'avais l'impression que, depuis l'Accident, tante Shelby était tout le temps chez nous. Dès qu'elle débarquait dans son vieux pick-up rouillé, avec sa longue robe ample couverte de poils de chat, Val décampait. On ne voyait plus la Brigade de tout le week-end. La cuisine se transformait en laboratoire : des feuilles à l'odeur étrange cuisaient dans des casseroles bouillonnantes et le blender mixait des jus de légumes au nom inconnu.

— Tu devrais goûter la soupe, Kevin, elle fait baisser le stress. Les Incas...

— Mon stress se passe très bien de l'aide des Incas, marmonnait papa.

— Mais c'est thérapeutique. Tu crois que la médecine occidentale est la seule capable de guérir le stress ?

— Non, Shelby, répliquait papa avec un sourire tendu. Mais si je suis stressé, c'est peut-être parce que tu m'obliges à manger des trucs dont je n'ai pas envie.

Heureusement, elle ne tentait jamais de nous convaincre, Nate ou moi, d'avaler ses trucs bizarres. On était tellement gâtés avec ce que nous préparait Val que si un plat ne contenait pas de chocolat ou de fromage fondu, il ne nous tentait pas.

On s'en sortait d'ailleurs très bien sans les soupes malodorantes de notre tante. Quand je dis « très bien », ça ne veut pas dire qu'on n'était pas tristes que maman ne soit plus là. Nous étions même *hyper* tristes. Mais Nate avait son équipe de baseball et moi j'avais mes amies, plus l'affection et l'attention de la Brigade des mères. Chaque fois que je m'ennuyais ou que je me sentais seule, je lisais un livre ou je réorganisais mes collections, par couleurs ou par tailles.

C'est surtout le soir, juste avant de m'endormir, que je ressentais une douleur à la poitrine. Comme un vide parce que maman me manquait. Dans ces cas-là, les billes ou les livres ne suffisaient pas. Ni rien d'autre, d'ailleurs. Il y avait de plus en plus de sujets – surtout ces derniers temps – dont j'aurais voulu discuter avec elle. Pas avec papa ou Val ou qui que ce soit d'autre. Par exemple, les histoires de copines. Est-ce que maman avait une bande d'amies au collège ? Elles étaient comment ? Est-ce qu'elles partaient toutes ensemble en colo ou est-

ce qu'elles se séparaient pour l'été ? Est-ce qu'elle se sentait à l'écart pour certaines choses importantes – comme les seins qui poussent ou les règles ? Comment est-ce qu'elle avait survécu à tout ça : les filles qui s'examinent, qui comparent leurs « symptômes », les garçons qui décrètent qui est grosse ou qui est jolie ?

Est-ce qu'elle était amoureuse ? Est-ce que c'était, comme moi, un secret qu'elle n'avait même pas partagé avec ses amies ? Et si elle était amoureuse d'un garçon, est-ce qu'il avait fini par l'apprendre ? Est-ce qu'il s'était passé quelque chose ? Est-ce qu'elle pouvait me donner des détails ? (Seulement si les détails ne risquaient pas de me mettre mal à l'aise.) À chacune de ses visites, tante Shelby me disait que nous avions besoin de « temps rien qu'à nous » pour « discuter entre filles ». Mais je n'en avais jamais envie. Pas avec elle. Elle était trop bizarre et je lui trouvais même des allures de sorcière avec ses longues robes, ses tresses et ses potions bizarres. Elle disait tout ce qui lui passait par la tête, même si ça faisait de la peine aux autres.

Mais tout d'un coup, sans que je sache trop pourquoi, l'idée d'avoir du « temps rien qu'à nous » avec elle me semblait gérable. Et aller chez tante Shelby me permettrait d'échapper à la colonie.

D'être dans le Maine, loin de Maplebrook.

Loin de tout et de tout le monde.

Y compris – non, surtout – loin de mes meilleures amies.

Amuse-toi bien

Ce week-end-là, papa m'a conduite chez tante Shelby. Il faisait particulièrement chaud, même pour ce mois de juin torride, et quand nous sommes arrivés à Benchley, dans le Maine, nous étions tous les deux suants et raplapla. La façade de la maison de tante Shelby était précédée d'un vieux porche en mauvais état. C'est là qu'elle nous attendait, dans un fauteuil à bascule, un chat sur les genoux. Dès que nous sommes arrivés dans l'allée sablonneuse, elle a poussé un cri et le chat s'est enfui.

— Lia ! Ma petite nièce chérie !

Elle m'a serrée dans ses bras.

— Je n'étais pas certaine que tu viendrais.

— Eh si !

J'ai humé l'odeur si particulière de ma tante, un mélange étrange de lavande et de sardines. Elle m'a serrée pendant une bonne minute. Une mèche qui s'était échappée d'une de ses tresses s'est coincée dans ma bouche. Je n'osais pas la recracher, de peur de paraître impolie. J'ai fini par l'écarter de ma main libre.

— Oh, on va trop bien s'amuser ! a-t-elle glapi.

Et sans me prévenir, elle m'a fait danser un tango ridicule en chantant *Girls just wanna have fun*.

J'ai ri, même si nous avions sans doute l'air un peu folles. Par-dessus son épaule, je voyais papa. Soit il avait du soleil dans l'œil, soit il se retenait de faire la grimace.

— Oh, une seconde ! s'est écriée tante Shelby. Où sont mes bonnes manières ? J'ai préparé du cake à la banane. Et j'ai du thé glacé !

— Rien pour moi, merci, a répondu papa.

— Oh, allez. C'est du thé glacé tout bête acheté au supermarché. Je n'ai rien ajouté dedans, je le jure.

— Je n'en doute pas. Je te remercie pour cette gentille proposition, Shelby, mais il est tard et j'ai promis à Nate de rentrer avant qu'il fasse noir...

— D'accord. Pas de problème, Kevin.

Quelque chose est passé entre eux, et j'ai encore une fois eu l'impression que papa ne l'aimait pas. Ça n'aurait pas été étonnant, vu comme elle critiquait son travail et Maplebrook. Elle était un peu pénible avec ses soupes, mais c'était quand même la petite sœur de maman. Et c'était vraiment gentil de sa part d'accepter que je passe tout l'été chez elle. Surtout que je ne lui avais demandé la permission que deux jours avant de débarquer.

Papa a ouvert le coffre et a sorti mes deux sacs de voyage qui portaient encore l'inscription LIA ROLLINS, COLONIE DES TOURNESOLS au feutre noir. Ça faisait bizarre de les voir posés sur la terrasse, comme pour souligner que l'idée de cette colo était une erreur. Un chat gris – qui n'était pas le même que celui qui était allongé sur les genoux de tante Shelby à mon arrivée – s'est approché sur la pointe des coussinets et a reniflé mes affaires.

Papa a posé les mains sur mes épaules.

— Ma chérie, je compte sur toi pour être une invitée exemplaire. Aide ta tante et fais attention aux loups.

— Hein ? Quoi ?

— Il plaisante, m'a rassurée tante Shelby avec un grand sourire. Il n'y a pas de loups sur la plage. Sauf si tu comptes les adolescents.

Papa a fait semblant de ne pas entendre et m'a fixée droit dans les yeux.

— N'oublie pas de me donner de tes nouvelles, Lili.

— Oh, elle t'en donnera. On ne capte pas toujours très bien, ici, mais elle peut emprunter mon portable quand elle veut.

Il a hoché la tête. Puis il m'a souri.

— Amuse-toi bien. C'est tout ce qui compte cet été, d'accord ?

— Papa ?

J'ai dégluti.

— Merci.

— Remercie ta tante, pas moi.

Il m'a embrassée sur le front, est remonté dans la voiture, m'a fait un signe et a démarré.

Le désordre régnait dans la petite maison de tante Shelby, mais ce n'était pas désagréable. On aurait dit la chambre d'un enfant qui n'aurait pas été obligé de ranger. Le salon était minuscule, juste meublé d'un canapé deux places en rotin, d'un gros fauteuil déchiré par les chats, d'une petite table en forme de haricot sec recouverte de livres et de quelques plantes poussiéreuses. Des cerfs-volants étaient suspendus au plafond : un papillon, un dragon, un ptérodactyle et un aigle à queue rouge. La cuisine était une version plus petite du laboratoire de savant fou qu'elle installait chez nous à chacune de ses visites, avec un milliard de pots en verre sur le rebord de la fenêtre et deux casseroles en ébullition sur la

gazinière. Une table en bois avec des rallonges était poussée contre le mur, entourée de trois chaises peintes en rouge, dont une était réparée avec du scotch argenté. Au centre de la table était posé un bocal rempli de pivoines grosses comme des pamplemousses dont les pétales roses tombaient sur le lino à carreaux.

De l'autre côté du salon, il y avait deux chambres étroites : la sienne (un lit en fer avec un couvre-lit en voile et des tonnes d'oreillers, quelques robes abandonnées sur le rebord de la fenêtre et sur le sol) et la mienne (un futon en guise de lit, trois étagères branlantes chargées de livres et de cartons et un vélo d'appartement qui faisait office de présentoir à foulards). Malgré toutes les fenêtres ouvertes, il flottait à l'intérieur une odeur de soupe et à chaque pas on sentait sous les pieds le sable et les poils de chat.

Ce n'était pas le paradis, loin de là. C'était juste un milliard de fois mieux que la colo.

— Lia, il faut que tu fasses connaissance avec mes bébés. Le plus compliqué, c'est d'arriver à ce qu'ils se présentent.

Tante Shelby a réussi à attraper six chats : Pashmina, Puceron, Escobar, Brunhilda, Archie et Destin.

— Ils sont trop mignons, ai-je déclaré en caressant le plus petit, Destin. J'ai toujours voulu avoir un chat, mais maman était allergique.

— Jessie ? Non, pas du tout. C'était son *excuse*. Elle ne les *aimait pas*, c'est tout.

Tante Shelby a pris Escobar dans ses bras et a frotté son nez contre le pelage à rayures orange de sa tête.

— Comment est-ce qu'on peut ne pas *t'aimer* ? a-t-elle roucoulé.

Je me suis demandé si c'était vrai – si ma mère s'était inventé cette histoire d'allergie. Pour quelle raison est-ce que sa sœur mentirait ?

— Pourquoi en as-tu autant ? ai-je demandé pour changer de sujet.

— Tu trouves qu'il y en a beaucoup ? J'en avais plus, avant. Mes amis du refuge de Benchley me les confient et je finis par les garder. Je m'y attache trop.

Elle a lâché Escobar comme si elle venait de se souvenir de quelque chose.

— Oh, il y a aussi Démon. Elle passe presque tout son temps à l'extérieur, alors elle ne fait pas officiellement partie de la famille. Mais elle vient de temps en temps pour manger. Bon, qu'est-ce que tu comptes faire exactement ?

— Moi ?

— Cet été.

— Oh.

Je n'avais pas vraiment fait de plans.

— Heu, j'aurais bien aimé aller à la plage. Je voudrais ramasser des coquillages et commencer une collection de verre poli par la mer. Et puis je lis un livre...

— Ah oui ? Il est bien ?

Avant mon départ, papa m'avait offert *HiberNation*, une trilogie qui se passe dans le futur, dans une société où les filles doivent se cacher jusqu'à l'âge adulte. J'ai commencé à raconter l'intrigue du premier tome. C'est l'histoire de Bree, une fille qui fait semblant de dormir, mais organise en secret une révolution avec les filles. C'était le bouquin le plus génial que j'avais jamais lu, même si l'histoire n'avait pas été adaptée au cinéma.

Tante Shelby m'a interrompue avant que j'aie fini de raconter.

— Waouh, ça a l'air vraiment passionnant, mais je me demandais juste si ça t'embêterait de passer un peu de temps dans la boutique. Le matin, par exemple.

— La boutique ?

— *Herbanature*. Je vends des traitements homéopathiques : des plantes médicinales, des tisanes... Tu ne savais pas que je tenais une herboristerie ?

— Si, j'étais au courant.

En réalité, j'en avais juste entendu parler. Mes parents disaient que ma tante « se cherchait » – elle avait abandonné ses études, elle avait voyagé en Europe, puis elle était revenue aux États-Unis pour écrire ses mémoires, élever des cochons nains, travailler dans l'immobilier.

Et maintenant, elle avait une herboristerie et une petite maison remplie de chats. Et une nièce en visite.

J'ai caressé Archie.

— Qu'est-ce que je devrais faire, dans le magasin ?

— Oh, j'espère surtout que tu apprendras des choses. Et que tu tiendras compagnie à ta vieille tante.

— Avec plaisir.

Après tout, mon programme de l'été était de passer du temps avec elle.

— Mais tu n'es pas *vieille* !

— Ravie de te l'entendre dire, a-t-elle répliqué en éclatant de rire.

On aurait presque dit le rire de maman.

Une fausse licorne

À en juger par le nombre de casseroles fumantes dans la cuisine, on aurait pu croire que tante Shelby aimait mitonner des petits plats ; pourtant, elle ne cuisinait presque jamais. Le premier soir, nous avons commandé des pizzas à la saucisse pour le dîner, et le lendemain matin on a mangé des gaufres surgelées pour le petit-déjeuner. J'ai arrosé les miennes de sirop d'érable ; tante Shelby a inondé les siennes de compote d'ananas. Au lieu de boire du café, comme papa et maman, elle sirotait du thé : une infusion de fleurs des champs à la fraise et à la mangue, avec deux cuillerées de miel.

Comme j'ignorais comment m'habiller pour *Herbanature*, j'ai juste enfilé un jean et mon T-shirt de la colo des Tournesols. Tante Shelby, elle, portait une robe bleue ample et un châle violet à franges. Nous avons marché à peu près un kilomètre pour arriver à sa boutique, que j'imaginais comme sa maison : une bâtisse qui grince de partout, où règne un désordre permanent et flotte une odeur étrange.

Je me trompais. *Herbanature* était un magasin étincelant. Il n'y a pas d'autres mots pour le décrire. La petite boutique était remplie d'étagères où s'alignaient les flacons d'huiles, les bocaux contenant des feuilles séchées ou des gélules. Tout était étiqueté et rangé par ordre alphabétique. Le sol était d'un blanc éclatant et toutes les surfaces – les comptoirs, les escabeaux et même le ventilateur accroché au plafond – étaient peintes en vert vif.

— C'est beau, hein ? m'a demandé fièrement tante Shelby. Ça marche super bien. J'envisage d'ouvrir un autre magasin que j'appellerais *Herbalégendes*. Il sera spécialisé dans les cristaux, les encens et les autres accessoires du même genre. Mais pour ça, il me faut des investisseurs. J'en ai parlé à ton père, mais, entre nous, ma chérie, ça n'a pas l'air de le brancher.

— Ah bon ? ai-je répondu poliment.

— Oui. Ne le prends pas mal, mais je crois que ton père a une pensée trop *linéaire*.

Elle a retiré son châle et l'a drapé sur le dossier d'une chaise. Presque immédiatement, un carillon a retenti et une dame est entrée pour acheter un thé au nom bizarre. Puis une autre, plus âgée, a acheté des vitamines et une lotion pour les pieds. Cinq minutes plus tard, une dame blonde en tenue de tennis rose chic est entrée à son tour dans la boutique.

— Ça n'a de nouveau pas marché, a-t-elle annoncé à tante Shelby avant de fondre en larmes.

— Oh, Tara, a répondu tante Shelby d'une voix douce. Ça va arriver, je le sais.

— Je croyais vraiment que ce serait ce mois-ci !

— Je sais. Il faut que tu continues la même approche.

Elle a tendu un mouchoir à Tara et s'est tournée vers moi.

— Tara, je te présente ma nièce, Amalia.

— Lia, ai-je corrigé.

Tante Shelby m'a serré l'épaule.

— Lia passe l'été chez moi. Sa mère est décédée dans un accident de voiture. C'était ma grande sœur.

— Oh, c'est affreux, a déclaré Tara en se tamponnant les yeux.

— C'était vraiment affreux. L'autre conducteur mérite de pourrir en enfer, a soupiré tante Shelby. En ce moment, j'explique à Lia les ficelles du métier. J'espère que ça ne te dérange pas.

Tara a secoué la tête. Visiblement, je ne l'intéressais pas du tout.

— Ce qu'il y a, Shelby, c'est que j'ai fait exactement ce que tu m'as recommandé...

Elles ont discuté de plantes, ont ajusté les quantités, en retirant une, en ajoutant une autre. Tante Shelby a sorti de la poudre d'un bocal, l'a pesée sur une balance chromée et la dame a payé. Puis elles se sont serrées dans les bras l'une de l'autre et Tara est sortie en faisant tinter le carillon.

— La pauvre. Elle veut absolument un bébé, mais elle n'y arrive pas.

J'ai regardé ma tante avec des yeux ronds.

— Tu lui donnes des médicaments ?

— Pas des *médicaments*, m'a-t-elle reprise en souriant.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces pots, alors ?

— Des plantes naturelles. De la racine de réglisse, de la racine de fausse licorne...

— De la racine de *fausse licorne* ?

— C'est juste son nom, Lia. On l'appelle aussi *hélonias* ou plante étoilée. Les Amérindiens l'utilisent depuis la nuit des temps.

— Et tu lui dis que si elle prend ces...

J'ai montré les bocaux.

— ... trucs, elle va tomber enceinte ?

— C'est un peu plus compliqué que ça, ma chérie. Jessie ne t'a jamais parlé des abeilles et des fleurs ?

— Je ne suis pas un bébé, me suis-je offusquée. Évidemment que je sais tout ça. Et on en a parlé aussi au cours de sciences.

— Ah oui.

Elle a levé les yeux au ciel, comme si elle se souvenait que ces cours étaient super nuls.

— Enfin, bref, ai-je conclu. Comment sais-tu ce qu'elle doit prendre ? Et en quelle quantité ? Tu n'es pas amérindienne. Ni médecin.

Elle a allumé son ordinateur.

— Tu tiens le même discours que ton père, Lia.

— Ce n'est peut-être pas mon père pour rien, ai-je rappelé. Pourquoi est-ce que je ne *devrais pas* parler comme lui ?

Tante Shelby a encore soupiré.

— Écoute, mon cœur, je me documente beaucoup, surtout sur les problèmes de santé des femmes. J'ai participé à des séminaires et j'ai suivi des formations sur Internet. Je me tiens au courant. Et bien sûr, je me fie à mon intuition.

— Et si tu te trompes ? Cette femme croit tout ce que tu lui racontes.

— Tu penses que je lui ai menti ?

Elle me fixait avec des yeux ronds. Elle semblait choquée que je mette ses connaissances en doute.

— Non, pas menti, mais...

— Mais quoi, alors ?

J'ai secoué la tête, dubitative.

— Lia, ce sont de véritables traitements. Des siècles de savoir qui se sont transmis à travers différentes cultures. Les Méso-Américains, les Amérindiens, les Chinois...

— Je peux aller à la plage maintenant ? l'ai-je interrompue.

Elle a cligné des yeux.

— Bien sûr. Si tu préfères ça, pas de problème.

Elle a plongé la main dans un sac et m'a tendu une clé.

— Passe à la maison mettre ton maillot de bain et referme bien derrière toi. La plage est au bout de la rue, dans l'autre sens. Oh, et si tu prends une serviette, suspends-la sur la terrasse quand tu rentres.

— D'accord, merci.

J'ai glissé la clé dans la poche de mon jean.

Si le carillon a tinté quand je suis sortie, je n'y ai pas prêté attention.

Je suis tanné

Je ne suis pas rentrée chez tante Shelby me changer. Je ne mourais pas d'envie d'enfiler un maillot de bain. Je n'avais que des modèles une pièce ordinaires et nuls de l'année dernière : j'avais l'air d'être en CE2, là-dedans. Et puis j'étais tellement fâchée et désorientée que j'avais juste envie d'aller marcher sur la plage.

Pourquoi est-ce que j'ai voulu venir ici ? Tante Shelby est folle. Et si elle ne l'est pas, c'est un charlatan. Pour qui elle se prend ? Si Tara n'arrive pas à avoir de bébé, elle devrait consulter un médecin, pas une soi-disant pro des plantes. Pas ma tante, qui, avant, travaillait dans l'immobilier et élevait des cochons nains.

Et c'était quoi cette histoire de m'expliquer « les ficelles du métier » ? Qu'est-ce qu'elle imaginait ? Qu'elle allait faire de moi une fausse experte comme elle ?

Je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire comme métier, mais une chose était sûre : je ne mentirais jamais aux gens pour leur vendre des plantes et des potions.

J'aurais peut-être dû aller en colo, me suis-je dit en arrivant sur la plage. J'ai retiré mes baskets, glissé mes chaussettes dans mes poches et j'ai roulé le bas de mon jean. Je ne pourrai jamais parler à tante Shelby de mes règles qui n'arrivent pas. Elle me donnerait de la racine de fausse licorne. Quel nom ! C'était quoi ? Le contraire de la racine de vraie licorne ? Hahaha. Il faudra que je raconte ça à Marley. Peut-être que si on en prenait tout plein, on ne serait plus Les Moins Développées !

J'ai repensé à la façon dont tante Shelby avait parlé de maman à Tara. Elle avait raconté l'Accident comme si c'était le dernier ragot, comme un bavardage

entre copines. Devant moi... comme si mes sentiments n'avaient aucune importance.

— Hé ! Fais gaffe !

J'ai été tirée de mes pensées quand j'ai réalisé que j'avais piétiné une serviette – et presque marché sur la fille allongée dessus. Elle était super bronzée, elle avait de longs cheveux blonds avec des mèches plus claires et elle portait un bikini orange fluo, du genre que je ne porterais même pas toute seule dans une cabine d'essayage. Ça lui allait hyper bien, aussi bien qu'à Julia, je parie : sa poitrine remplissait tout le haut sans déborder, elle avait la taille fine et le ventre plat. Elle devait avoir le même âge que Nate, quatorze ou quinze ans.

— Désolée, ai-je marmonné.

Elle m'a fusillée du regard.

— Fais attention où tu mets les pieds !

Puis elle s'est tournée vers une fille aux cheveux plus foncés, en bikini rose, qui avait des écouteurs sur les oreilles. Elle était étendue sur une serviette à côté d'elle.

— J'en ai déjà marre des touristes et on n'est qu'en juin, a annoncé Miss bikini orange.

— Je ne suis pas touriste, ai-je protesté.

— Ah non ? T'en as pourtant l'air.

J'ai senti que je piquais un fard.

— T'es toute rouge, a déclaré Miss bikini rose d'un ton accusateur. Tu veux de la crème solaire ?

Comme je ne savais pas quoi faire d'autre, j'ai accepté le tube et j'ai commencé à enduire mes bras de protection.

— Merci.

Tout à coup, un objet m'a frappée dans le dos. Je me suis retournée. Un frisbee.

— Pardon ! a crié un garçon.

Il s'est dirigé vers nous. C'était le plus beau spécimen mâle que j'avais jamais vu. Il avait des cheveux foncés ondulés, un teint doré, un torse lisse et musclé et il portait un short de plage bleu. J'ai étalé la crème sur mon visage parce que je rougissais à nouveau.

— Tanner, ne lance pas ce truc n'importe où, l'a grondé Miss bikini orange. Tu viens de l'envoyer sur cette fille.

À la façon dont elle l'a dit, c'était comme *petite fille*.

— Ça va, me suis-je empressée de rectifier.

— Tu es sûre ? a insisté Tanner.

Mon cœur a sursauté. Comme dans les dessins animés, quand le cœur du héros bondit hors de sa poitrine. Je n'avais jamais vu un aussi beau garçon de si près. Comparé à Tanner, celui qui me plaisait au collège – Graydon Hatcher – avait l'air d'un bébé.

Et Tanner ME REGARDAIT.

— Je ne voulais pas effrayer les touristes, m'a-t-il assuré avec un grand sourire.

— Je ne suis pas touriste.

Ça commençait à m'agacer.

— Ma tante habite ici, ai-je précisé.

— À Benchley ? s'est étonnée Miss bikini rose. C'est qui ta tante ?

— Shelby Heywood. Elle est propriétaire de la boutique *Herbanature* en ville...

— Shelby est ta tante ? C'est cool, a décrété Tanner.

— Tu la connais ?

Il a ri.

— Heu, non, pas moi.

— Alors comment...

— Tanner, emporte ce frisbee plus loin, lui a ordonné Miss bikini orange. On n'a pas envie de te servir de terrain d'entraînement.

— À plus, a-t-il lancé en courant rejoindre un groupe qui jouait au volley.

Miss bikini rose m'a regardée en se protégeant les yeux de la main.

— C'est pas pour te presser, mais t'as bientôt fini avec ma crème ?

— Oh oui. Merci de me l'avoir prêtée.

— Pas de problème.

Les deux filles ont replacé leurs écouteurs dans leurs oreilles et se sont paresseusement allongées sur leurs serviettes.

Pendant les deux premières semaines, tante Shelby et moi n'avons pas reparlé de notre dispute. Tant qu'on évitait le sujet du charlatanisme, tout se passait bien entre nous. Parfois, c'était même mieux que bien, par exemple quand elle mettait ses vieux CD et qu'elle m'apprenait à danser comme dans les années 1980 sur Cyndi Lauper, Janet Jackson et Madonna. Ou quand elle m'a emmenée manger de la « vraie glace du Maine », qu'on a échangé nos cornets à la moitié puis qu'on est retournées en prendre chacune un deuxième. Ou quand elle m'a montré de vieux albums de photos où maman et elle étaient petites, en me racontant qu'elles construisaient des forteresses de neige, qu'elles attrapaient des grenouilles et se refilaient la varicelle.

Tous les matins, après avoir mangé une gaufre surgelée, elle nourrissait ses chats puis elle partait pour sa boutique sans me proposer de l'accompagner. Dès qu'elle avait disparu, j'empoignais mon livre et courais à la plage pour ramasser des coquillages et des morceaux de verre poli.

Et aussi dans l'espoir de voir Tanner.

Je savais que c'était complètement idiot, que même si je le croisais, ça ne voudrait rien dire. Il devait avoir à peu près l'âge de Nate... autrement dit, trois ans de plus que moi. Et c'était sûrement un imbécile, le genre de mec qui ne lit jamais. *Tanner*. Qu'est-ce que c'était que ce prénom ? *Oh, je suis tanné.*

J'avais tout de même envie de le croiser sur la plage, avec son bête frisbee.
Ne me demandez pas pourquoi.

Et j'avais envie de savoir comment il connaissait tante Shelby.

En plein milieu du mois de juillet, tante Shelby m'a tendu deux enveloppes.
Elles avaient été envoyées chez moi et papa les avait réexpédiées ici.

La première était d'Abi.

Chère Lia,

Je suis vraiment très fâchée que tu te sois enfuie du parking sans rien dire !!! Personne ne savait quoi penser. Puis ton père a expliqué à ma mère que tu voulais passer l'été chez ta tante. (Ma mère et ta tante se connaissaient quand elles étaient petites, tu le savais ?) Bon, j'espère que tu t'amuses bien, parce que nous c'est le délire !!! Je crois que je suis <3 d'un maître-nageur qui s'appelle Nick ! Et on joue à un super jeu qui s'appelle Action ou Vérité. On y jouera avec toi quand on rentrera.

RÉPONDS-MOI OU JE RESTERAI FÂCHÉE.

Gros bisous,

Abi

P.S. J'ai eu mes Rxxx une semaine après Mak. C'est toi la suivante (ou Marley).

La deuxième lettre était de Marley. En réalité, ce n'était pas une lettre, c'était un dessin de tortue. Sans explication genre : *Aujourd'hui, au stage d'art, on a dessiné des tortues !* ni de petit mot comme *Chère Lia, j'espère que ton été se passe bien.* Juste le dessin. Il était très beau et j'ai décidé de le poser sur une étagère de ma chambre pour pouvoir le contempler.

Ce soir-là, pour le dîner, tante Shelby avait préparé des lasagnes. Elle m'a avoué qu'elles contenaient un ingrédient secret et m'a demandé de deviner ce que c'était. J'ai répondu que je n'en avais aucune idée.

— Allez, devine.

— Je ne vois pas du tout. De l'ail ?

— Évidemment qu'il y a de l'ail. Essaie encore.

— De l'origan ? Du basilic ?

— De la cannelle, a-t-elle déclaré d'un air triomphant.

— C'est pas pour les desserts, normalement ?

— Les Aztèques l'utilisaient dans toutes sortes de préparations, a-t-elle répondu comme si c'était une justification tout à fait normale.

Nous avons continué à manger. Maintenant qu'elle me l'avait dit, je percevais le goût de la cannelle, mais c'était peut-être juste mon imagination. Au bout de cinq minutes, comme je ne disais rien, tante Shelby m'a demandé :

— Alors, tu as reçu du courrier aujourd'hui ?

— Oui.

Tout à coup, j'ai imaginé ma tante s'emparant de mes lettres. Je n'avais pas envie d'expliquer pourquoi Abi avait terminé sa lettre par *Tu seras la suivante*. J'ai décidé de changer de sujet.

— Tu connais Valérie Franco, la mère d'une de mes amies ?

Tante Shelby a poussé un grognement.

— Oui, Val. Je me souviens d'elle. Une grande gueule avec des gros seins.

— Tante Shelby !

— Elle avait une grosse poitrine au lycée, ce n'était pas un secret, tu sais.

— Elle cuisine super bien, ai-je déclaré en me débattant avec un long fil de mozzarella. Elle nous aide beaucoup depuis l'Accident.

Tante Shelby a fait la grimace.

— À l'époque, c'était une garce. Comment est sa fille ?

— Abi ? C'est un peu la meneuse de la bande.

Tante Shelby a encore fait la moue.

— Elle est très généreuse, ai-je ajouté. Ses amies comptent plus que tout.

— Uh-hu. Parle-moi de tes autres copines.

— Eh bien...

Je me suis mise à réfléchir.

— Julianna – on l'appelle Julia – est vraiment sympa. Elle a une grande sœur qui lui donne ses habits et des tas d'autres trucs, alors elle adore la mode. Makayla nage super bien, elle joue de la flûte et je crois qu'elle deviendra présidente des États-Unis un jour. Marley est une artiste hyper douée.

— Ça a l'air d'être une chouette bande.

Tante Shelby a chassé Brunhilda de ses genoux.

— Et toi, tu es qui ?

— Moi ?

— Dans le groupe. C'est quoi *ton* identité ?

J'ai réfléchi quelques secondes. C'est peut-être bizarre, mais je ne m'étais jamais posé cette question.

— Je suis la gentille, je crois.

Tante Shelby m'a examinée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je suis celle à qui tout le monde confie des secrets. J'écoute bien. Je mets fin aux disputes. Et je ne me prends jamais la tête avec personne.

— Hum, a fait tante Shelby comme si elle n'avait jamais entendu parler du concept de « gentille ». Alors pourquoi tu ne passes pas l'été avec tes amies, si tu ne te disputes jamais ?

J'ai secoué la tête. Je savais que c'était l'occasion de tout lui déballer – la colo, le bungalow où l'on doit se déshabiller, Abi qui venait d'avoir ses « Rxxx », Marley et moi qui étions les seules à ne pas... Mais je ne m'en sentais pas capable.

Je me suis contentée de dire :

— C'est un peu compliqué.

— Autrement dit, vous vous disputez.

Elle a pris un morceau de mozzarella entre ses doigts, l'a regardé s'allonger, puis l'a mangé.

— Pas du tout. Mes amies sont toutes super. Je ne sais pas ce que je ferais sans elles.

— Ah oui ? Eh bien, si c'est vrai, tu as de la chance. Ce n'est pas ce que je ressentais quand j'avais douze ans. Et tu t'es fait des copains, ici, sur la plage ?

J'ai bu une gorgée d'eau.

— Je ramasse surtout des coquillages. Et je lis.

— Toute la journée ? Tu n'as *aucune* interaction avec les autres ?

C'était la vérité : *en dehors de Tanner et des deux Miss Bikinis, je n'avais aucune interaction avec personne. ZÉRO.* Mais si je lui avouais ça, elle m'obligerait sûrement à l'accompagner à la boutique pour la regarder vendre sa poudre de licorne ou les autres trucs qu'elle avait dans ses bocaux alignés.

— J'ai rencontré un garçon, ai-je admis. Juste une fois. Ce n'est pas un copain ni rien...

Ses yeux se sont écarquillés.

— Ah oui ? Il s'appelle comment ?

— Je ne sais plus. Tanner, je crois.

— Ah oui, Tanner Clayborne. Chouette gamin. Il va rentrer au lycée. Sa mère est une cliente fidèle.

— À toi ?

— N'aie pas l'air si choquée, Lia. Il y a plein de femmes par ici qui font confiance à mon expertise. D'ailleurs, Caroline Clayborne est devenue une amie.

Tante Shelby s'est levée de table et a déposé son assiette dans l'évier.

— Mais je me pose une question. Si tu passes toute ta journée à la plage, comment se fait-il que je ne t'aie jamais vue rincer ton maillot ?

J'ai senti mes joues brûler.

— Je porte des vêtements normaux à la plage.

— Tu veux dire ton jean ? Tu n'as pas apporté de maillot ?

— Si, plusieurs, mais ils sont tous...

Je n'ai pas terminé ma phrase. Le problème n'était pas les maillots. C'était de quoi j'avais l'air dedans. Comment je me sentais. Je me suis mordillé le

pouce.

— Ça te dirait qu'on aille faire du shopping toutes les deux ? a proposé tante Shelby d'un ton complice. Pas que pour des maillots. Pour d'autres trucs que ton père ne sait pas trop comment choisir, par exemple des sous-vêtements.

— Je n'ai pas besoin de sous-vêtements.

— Bien sûr que si ! Et je connais une super boutique pas loin d'ici : *Les Dessous de Winnie*. Winnie est une cliente et une amie. Elle a un griffon.

Quelle bonne idée ! Vu qu'elle a un griffon, je vais lui acheter un soutien-gorge...

— Non merci.

J'ai bu une gorgée d'eau.

— Pourquoi pas ? Tu trouves que tu n'en as pas besoin parce que tu n'as pas de seins ?

J'ai failli recracher mon eau.

— Oh, allez. D'accord, t'es un peu en retard de ce côté-là. C'est pas un drame ! C'est génétique de toute façon. Ta mère et moi on est restées plates jusqu'à la cinquième. Tu entres en cinquième cette année, non ?

J'ai hoché la tête.

— Alors il te faudra un soutien-gorge pour la rentrée. Ça va être sympa ! On peut en faire une sortie : d'abord on ira chez Winnie, puis on ira déjeuner à *La Cabane à homards* de Lulu.

— Tante Shelby, ai-je déclaré avec fermeté. C'est très tentant, mais je peux aller m'acheter un soutien-gorge avec mes copines. Au centre commercial, par exemple. Val nous y emmène tout le temps.

C'était vrai. Val nous conduisait au centre commercial une fois par mois, parfois exprès pour aller chez *Violette Secrète*, un magasin qui vendait toute sorte de lingerie. Mais je ne les accompagnais jamais dans la boutique – je ne m'imaginais pas *acheter* quoi que ce soit là-bas. Et puis je ne voulais pas me déshabiller devant mes amies.

Je voyais bien que tante Shelby était déçue par mon refus et je m'en voulais un peu. Mais l'idée d'aller choisir un soutien-gorge avec elle me faisait horreur. Elle discuterait certainement de mon absence de seins avec Winnie devant moi. Et devant le griffon aussi. Ce serait pire que de partager un bungalow en colo.

Ça m'avait tout de même fait plaisir d'apprendre que maman était plate à mon âge. Ça me rapprochait d'elle, bizarrement. Et quand je me suis couchée ce soir-là, elle m'a manqué encore plus cruellement que d'habitude.

Des pancakes aux myrtilles

Si vous voulez mon avis, l'été passe toujours trop vite, même si les jours de semaine et les week-ends se ressemblent. Quelques week-ends sont tout de même sortis du lot. Comme celui où papa et Nate sont venus nous rendre visite. On a mangé du crabe et des épis de maïs et je leur ai présenté tous les chats. Ça n'intéressait pas trop Nate, mais papa a vite trouvé son préféré, Escobar. Il a fait une boule de papier et l'a lancée à l'autre bout du salon, et le chat est allé la chercher. Ils ont joué ensemble un bon bout de temps.

Avant de repartir pour Maplebrook, ils m'ont prise à part.

— Alors, comment ça se passe ? a voulu savoir papa.

— Ça va.

— Elle ne t'oblige pas à manger des moisissures d'orteils ? m'a taquinée Nate.

— Oh si, on en mange tout le temps. De la fondue de moisissures. Du cake à la moisissure. De la moisissure Chantilly.

Mon frère a souri :

— De la pizza aux moisissures. De la moisissure frite avec de la sauce de moisissure.

— Du sorbet de moisissure. De la moisissure aigre-douce.

— Bon, ça suffit vous deux, nous a interrompus papa d'un air amusé. Sérieusement, Lili, si tu veux rentrer...

J'ai réfléchi une seconde à sa proposition. Aucune de mes amies ne rentrerait avant des semaines et je n'étais pas trop mal ici. J'adorais les chats. Tante Shelby était pareille à elle-même... mais elle était marrante, parfois. À d'autres moments, ses yeux s'illuminaient et sa voix crépitait au milieu d'une phrase et elle me rappelait maman.

— Non, c'est bon. Vraiment, papa.

Un autre week-end, tante Shelby m'a emmenée faire une promenade en bateau pour observer les phoques. J'ai adoré. On est aussi allées jouer au bowling avec « son ami Todd », on a loué des vélos, cueilli des myrtilles avec sa copine Jojo et son petit garçon, Diego.

Pendant la semaine, je lisais le deuxième tome d'*HiberNation*, je jouais avec les chats ou je marchais sur la plage pour ramasser des coquillages et des morceaux de verre poli. J'ai cru apercevoir Tanner une ou deux fois et je suis sûre d'avoir reconnu Miss bikini orange plusieurs fois. Elle a fait semblant de ne pas me reconnaître quand je lui ai dit bonjour au snack, alors j'ai décidé que c'était une pimbêche.

Un après-midi, une jeune femme avec un T-shirt de l'université du Massachusetts a entamé la conversation avec moi pendant que je cherchais des coquillages. Elle s'appelait Yazmin et étudiait la biologie marine. Elle ne voulait pas parler de la plage, des phoques, des coquillages, ni même du morceau de verre poli que je venais de glisser dans la poche de mon jean. Elle m'a posé des questions sur mon livre, mes amies, et m'a demandé avec qui je passais mon temps à Benchley.

J'ai trouvé ça un peu étrange, mais je n'avais pas peur. Par la suite, j'ai tout de même tenté de garder mes distances au maximum. Mais comme il n'y avait pas beaucoup de monde sur la plage, les personnes qui venaient tous les jours, comme Yazmin, étaient difficiles à éviter.

C'était vraiment pas mal comme été, mais je me sentais seule et je m'ennuyais un peu.

Il s'est tout de même passé trois choses importantes pendant les semaines qui ont suivi.

La première, c'est que tante Shelby m'a emmenée acheter un soutien-gorge. Ou, pour être précise, elle s'est arrangée pour me piéger parce qu'elle savait très bien que je n'avais pas envie d'y aller. Un dimanche matin, début août, elle a annoncé qu'il lui « fallait des pancakes aux myrtilles ». Pas n'importe lesquels, ceux du Café Colibri, à Wheatly. Elle a insisté pour que je l'accompagne et nous sommes parties dans son pick-up. Au moment où nous entrions sur le petit parking du Café Colibri, une dame avec un petit chien gris a couru vers nous en nous faisant signe. Elle avait les cheveux gonflés dans un style un peu années 1980 et portait un top à imprimé léopard avec un décolleté en V trop plongeant.

— Vous arrivez pile au bon moment. Je sortais justement Naphtaline pour qu'il fasse ses commissions.

— On n'est pas pressées. Je te présente Lia.

Tante Shelby s'est tournée vers moi en souriant.

— Lia, voici Winnie, mon amie propriétaire de la boutique de soutiens-gorge.

— Je vends de la lingerie, pas juste des soutiens-gorge, l'a corrigée Winnie. Des culottes, des gaines, des strings, des caracos, des bas...

Un camion est passé en faisant rugir son moteur et elle s'est mise à crier :
— Et c'est les soldes en ce moment. Tout est à moins quarante pour cent.
Vous tombez à pic !

Elle m'a regardée en souriant et j'ai vu que tante Shelby souriait aussi.
Je les ai observées tour à tour sans comprendre.

— Une seconde. Je croyais que...

Tante Shelby m'a tapoté le genou.

— Et après, on pourra aller manger des pancakes. Normalement, Winnie n'ouvre pas son magasin le dimanche. Elle l'a fait spécialement pour toi. Ce n'est pas gentil ?

J'ai refusé de répondre.

Nous avons attendu que Naphtaline en finisse avec « ses commissions », puis Winnie nous a conduites à sa boutique. J'étais furieuse contre ma tante qui m'avait roulée, mais, au moins, nous serions les seules clientes. Mon humiliation resterait privée, ou presque.

Winnie m'a fait signe d'avancer vers un miroir à trois faces.

— N'aie pas peur, ma belle, je ne mords pas. On va te mesurer !

— Je peux d'abord passer aux toilettes ?

— Je t'accorde soixante secondes, a répondu tante Shelby en indiquant sa montre. Dépêche-toi.

Je ne sais pas combien de temps j'ai mis, mais j'ai pris tout mon temps. Quand je suis revenue, j'ai entendu Shelby dire les mots « portable » et « imbécile ». Dès qu'elles m'ont vue, elles m'ont adressé de grands sourires complètement artificiels.

— Voilà la princesse Lia, s'est exclamée Winnie.

— Si c'est une référence à *Star Wars*, c'est princesse Leia, ai-je marmonné.

— Oh, ça ne s'écrit pas de la même manière ?

Avant que je puisse répondre, Winnie a passé le mètre-ruban autour de ma poitrine.

— Je suis nulle en orthographe. Heureusement, dans mon métier, je n'ai besoin que de quelques – ne bouge pas, ma belle – lettres : A, B, C, D. Quoique, le mois dernier, une nouvelle cliente est entrée. Je te jure, Shel, elle faisait du bonnet G. J'ai dû faire une commande spéciale.

Winnie a griffonné quelque chose sur un Post-it.

— Tu es maigrichonne, hein, Lia ?

— Elle mange comme quatre, pourtant, a répliqué tante Shelby, comme si je n'étais pas là.

— Et moi je mange comme un moineau et regardez-moi ! s'est exclamée Winnie en riant. Si tu allais dans la cabine te déshabiller, Lia ? J'arrive dans une minute.

Je suis entrée dans la cabine, un petit placard fermé par un rideau où flottaient des traces de parfum. Pourquoi était-ce tout à coup si important pour

tante Shelby que j'aie un soutien-gorge ? Est-ce qu'il était arrivé quelque chose cet été ? À moi ?

J'ai enlevé tous mes vêtements et je me suis examinée dans le miroir en pied.

La réponse était : non.

J'étais toujours plate comme une planche. Pas de taille. Pas de hanches. Mon corps formait une ligne droite de la tête aux pieds. J'aurais pu servir de mètre ou de poteau.

Je n'avais pas le moindre poil sur les jambes. Ni sous le nombril. Ni sous les bras. Bref, j'étais chauve, à part sur la tête.

Tant que j'y étais à dresser l'inventaire, je me suis auscultée pour voir si j'avais des Symptômes. Pas de boutons sur le visage. Mes cheveux n'étaient pas gras. Mon ventre n'était pas gonflé. Pas de crampes.

Sautes d'humeur ? Irritabilité ?

Rien du tout.

J'étais toujours *La gentille*. Gentille avec tout le monde, tout le temps. Même si ma tante me donnait envie de tout cogner.

Tout à coup, j'ai senti un bruissement dans le rideau.

J'ai poussé un cri.

Mais c'était juste Naphtaline, qui m'a renflé les chevilles avant de repartir en courant.

J'ai remis ma culotte.

— Prête là-dedans, princesse Lia ? m'a demandé Winnie.

J'ai placé mon T-shirt devant ma poitrine.

— Oui.

— Alors, ouvre. Je t'ai apporté de très jolis soutiens-gorge de formes et de styles différents, pour avoir une idée de ce que tu cherches.

— Je ne cherche *rien*.

J'ai entrouvert le rideau juste assez pour qu'elle me tende ce qu'elle avait dans les bras. Il devait y avoir au moins vingt-cinq soutiens-gorge sur des cintres taille maison de poupées.

Quoi ! ? Elles voulaient que j'essaie *tout ça* ?

Il n'en était pas question ! Je pouvais en rejeter la plupart au premier coup d'œil : strass. Dentelle. Pois. Fleurs tropicales. Rembourré.

Rembourré ! J'arrivais pas à y croire. Tante Shelby avait dit que « c'était pas un drame » de ne pas avoir de seins. Que nous étions « un peu en retard ». Que c'était juste « la génétique ». Je ne comprenais pas pourquoi elle voulait que je porte un soutien-gorge qui ferait croire que j'avais plus de poitrine.

Et elle était censée être branchée nature, plantes, sagesse, bla-bla-bla, ma tante. Elle croyait vraiment que les femmes incas mettaient des vêtements pour gonfler artificiellement leurs seins ? Avec quoi est-ce qu'elles rembourraient

leurs soutiens-gorge ? Avec des pétales de pissenlit ? Des plantes séchées et des épices ?

Pour ne rien arranger, certains soutiens-gorge rembourrés avaient des armatures, pour remonter les seins. Correction : pour pousser les *coussinets* plus haut, vers le menton.

Maman ne m'aurait *jamais* acheté de soutien-gorge rembourré. Elle était du genre à mettre une brassière de sport pour faire son jogging. Elle se souciait de la santé et du bien-être, pas de strass et de faux seins renforcés par des armatures. Et si elle avait été là en ce moment pour m'aider à trouver un soutien-gorge qui ne soit pas ridicule...

— Qu'est-ce que tu en penses, ma chérie ? a roucoulé Winnie. Ils sont mignons, hein ?

— Mhm.

— Dis-moi si tu as besoin d'aide pour l'essayage.

— D'accord, merci.

Bon, si j'élimine tous ceux que j'ai rejetés, ça m'en laisse cinq que je ferais mieux d'essayer pour pouvoir partir d'ici, ai-je raisonné. J'ai attrapé un des cinq finalistes – un rose tout simple, pas rembourré, avec un petit nœud au centre, le genre qui m'aurait plu quand j'avais six ans si j'avais joué à enfiler de la lingerie pour avoir l'air grande.

J'ai passé les bras par les bretelles. Puis j'ai tenté de l'attacher derrière.

Ça n'a pas marché.

Non. C'est pas vrai.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai encore essayé.

Et encore.

Rien à faire.

J'ai tourné la tête pour regarder derrière moi dans le miroir, mais même en observant mon dos, je n'arrivais pas à faire rentrer les deux crochets dans les attaches. Si *un* crochet rentrait, ce n'était *pas* au bon endroit. J'avais beau recommencer, c'était comme tenter d'attraper un cadeau dans une machine à pince à la fête foraine.

— Tu as besoin d'aide ? m'a demandé gentiment Winnie.

— Non, ça va, ai-je prétendu en abandonnant la lutte.

— Tu sais, Lia, Winnie est une experte du soutien-gorge. Les femmes viennent de toute la région pour la consulter.

— Oh, Shelby, c'est toi qu'elles viennent voir !

— C'est vrai, parfois.

— *Toujours*. C'est toi l'experte ! Lia, tu te rends compte que ta tante est un véritable gourou de la santé ? ET qu'elle est célèbre ?

J'ai attrapé un autre soutien-gorge, un bleu. Celui-là avait la bonne idée de s'attacher sur le devant, mais les bretelles étaient si larges qu'elles retombaient

sur mes épaules. Il devait bien y avoir un moyen de les resserrer, non ? Je tirais, je tirais, mais je n'arrivais pas à comprendre comment ça marchait. Pourquoi les soutiens-gorge sont-ils si ridiculement compliqués ?

— Comment ça va, là-dedans ? a demandé tante Shelby.

— Super.

— Tu veux de l'aide ?

— *Non !*

J'ai détaché le soutien-gorge bleu et je l'ai jeté sur le rose. J'ai essuyé mon front avec le dos de ma main, puis j'ai essayé un blanc avec trois boutons de rose cousus sur le bas. Les bonnets avaient une drôle de forme ; ils remontaient vers le haut, mais au moins l'air circulait autour de la poitrine, ce qui m'a semblé une bonne idée. Surtout pour l'été. Et, victoire, je n'ai pas dû me débattre avec les attaches ! Je faisais des progrès. J'ai examiné ma poitrine dans le miroir. Je me suis tournée sur le côté, puis je me suis contemplée de face. Je me suis approchée de la glace pour observer les boutons de rose. La décoration était un peu étrange. Ça m'amusait que ce soutien-gorge ait des fleurs cousues sur *le bas*. En général, les fioritures sont sur *le haut*, non ?

Oh, non. Quel génie ! J'avais mis ce stupide truc à l'envers.

— Bon, mon lapin, on attend le défilé de mode, a insisté Winnie.

Quoi ? Pas question ! J'ai enlevé le soutien-gorge avec les roses, j'ai enfilé mon T-shirt, j'ai pris les cinq finalistes et j'ai ouvert le rideau d'un geste brusque.

— Désolée, mais je me suis déjà décidée pour ceux-là. Si je peux en prendre cinq.

Tante Shelby était ravie.

— Bien sûr que tu peux.

— Et avec quarante pour cent de réduction, c'est une affaire, a assuré Winnie à ma tante.

J'ai regardé tante Shelby sortir son portefeuille et payer alors que je savais que je ne porterais jamais aucun de ces soutiens-gorge. Je les fourrerais juste dans un tiroir. Et pas seulement parce qu'ils étaient impossibles à enfiler, mais par principe. Ce principe, c'était : on doit être honnête avec sa nièce et ne pas la piéger pour l'obliger à acheter des choses personnelles dont elle ne veut pas.

Et puis, on ne met pas sa nièce mal à l'aise devant des inconnus et leur griffon.

Et enfin, on ne lui promet pas des pancakes aux myrtilles pour les oublier une fois la séance de shopping terminée.

Un sujet de conversation

Il faut que je raconte la deuxième chose intéressante qui s'est passée. Un après-midi où il pleuvait, Démon est rentrée avec une entaille à la joue, qui saignait un peu. Comme la chatte n'était pas encore très habituée à moi, j'ai dû la coincer dans la cuisine pour la nettoyer et lui jeter de l'eau froide alors qu'elle crachait dans ma direction. Tante Shelby était au magasin avec son portable, je n'avais donc aucun moyen de la joindre. J'ai fini par enfiler mon imper pour courir chez *Herbanature*.

Tante Shelby était appuyée sur le comptoir et buvait du thé avec une cliente qui portait un sweat à capuche bleu.

C'était une jeune femme aux cheveux roux. Elle m'a souri en levant les yeux de sa tasse. Mon estomac s'est noué : c'était Yazmin, qui m'avait posé un tas de questions sur la plage.

— Vous vous connaissez ? ai-je glapi.

La pluie qui dégoulinait de mon imper tombait sur le sol blanc de la boutique.

Yazmin a regardé ma tante, dont le sourire semblait forcé.

J'attendais une réponse.

— C'est une petite ville, a fini par se justifier tante Shelby d'un ton un peu trop joyeux.

Yazmin a remonté la fermeture Éclair de son sweat.

— Bon, je dois y aller. Ça m'a fait plaisir de te revoir, Lia.

Je l'ai regardée prendre la fuite, puis je me suis tournée vers ma tante.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta présence ? m'a-t-elle demandé en faisant semblant de nettoyer le comptoir avec une éponge.

— Je crois que Démon s'est battue. Il faudrait l'emmener chez le vétérinaire. Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

Elle évitait mon regard.

— Est-ce que cette femme – Yazmin, si c'est son vrai nom – m'espionne ?
Sur la plage ?

Tante Shelby a continué son prétendu nettoyage.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Parce que je la vois tout le temps et qu'elle m'a posé des tas de questions. Elle n'a jamais l'air d'avoir mieux à faire. Et puis elle m'a dit qu'elle étudiait la biologie marine, mais elle n'en parle pas. Jamais.

Tante Shelby s'est arrêtée de frotter le comptoir. Elle a bu une gorgée de thé, puis elle a posé les coudes sur la surface qu'elle avait astiquée.

— Très bien, ma chérie, tu veux la vérité ?

J'ai fait oui de la tête.

— La voilà : Yazmin est venue me voir pour un boulot d'été, alors je lui ai demandé de garder un œil sur toi. Pas de t'espionner.

— C'est quoi, la différence ?

— Oh, elle est énorme, Lia. Tu passais toute la journée seule sur la plage. Tu n'as pas de portable, tu ne pourrais même pas m'appeler en urgence si tu avais un problème ! Je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

— Je ne suis pas un bébé !

— Je sais. C'est exactement *pour ça* que je voulais qu'elle garde un œil sur toi.

— Hein ? Ça n'a aucun...

— Chérie, il y a des ados sur la plage. Des garçons. Tu n'as pas remarqué ?
Mon visage s'est enflammé.

— Bien sûr que j'ai remarqué. Tu crois que je ne...

— Je ne leur fais pas confiance.

— C'est à *moi* que tu ne fais pas confiance.

— Lia, ça n'a rien à voir avec toi.

Elle a soupiré.

— Je dois à ta mère...

— D'engager une *espionne* ?

— J'aimerais bien que tu arrêtes d'employer ce mot.

— Pourquoi ? Parce que c'est vrai ?

La conversation a continué à tourner en boucle comme un manège pas amusant du tout. Elle s'est finalement interrompue quand l'heure de fermeture est arrivée et que tante Shelby a conduit Démon dans un hôpital pour animaux, dans une ville voisine.

Le lendemain matin, quand je me suis levée, elle était déjà partie travailler.

Il s'est encore passé une troisième chose : quelques jours après l'incident de l'espionnage, tante Shelby m'a annoncé qu'elle invitait une de ses « grandes amies » à dîner.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas Yazmin, a-t-elle précisé.

— Je ne suis pas inquiète, ai-je marmonné, toujours fâchée.

Mais j'avais l'estomac noué : est-ce qu'elle avait invité Winnie et son griffon ? Est-ce qu'on allait discuter de ma situation autour d'un plat de lasagnes ? Aurais-je droit à un débat sur le thème : *Les soutiens-gorge rembourrés, bonne idée ou abominable tricherie ?*

Ou pire encore : est-ce qu'elles allaient me faire défiler pour que je leur montre les cinq modèles que j'avais achetés et qu'elles puissent FAIRE DES COMMENTAIRES ?

Je préférerais encore que la « grande amie » soit Yazmin.

Ce soir-là, j'ai enfilé un vieux T-shirt du lycée de Maplebrook devenu trop petit pour Nate. Il était immense sur moi. Parfait ! Ma poitrine serait invisible et Winnie ne pourrait pas faire de commentaires.

Tante Shelby a froncé les sourcils quand elle m'a vue dresser la table. Ma tenue n'était sans doute pas assez soignée à son goût... ce qui était vrai. Mais elle n'a rien dit et je m'en fichais. Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire qu'elle soit gênée ? Après le coup de l'espionnage, elle l'avait mérité.

À six heures et quart, on a frappé à la porte.

— Tu veux bien y aller ? m'a crié tante Shelby depuis la cuisine.

J'ai ouvert la porte.

C'était une dame blonde et souriante en robe bleue sans manches. Elle avait une queue-de-cheval, comme celle de Val, et elle tenait une tarte pas très appétissante qui avait l'air d'être faite maison, sans doute aux myrtilles.

Juste derrière elle, avec une chemise à carreaux sur un T-shirt usé, se trouvait Tanner.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine.

— Entrez, entrez, a piaillé tante Shelby. Voici ma nièce chérie, Lia. Lia, je te présente ma grande amie Caroline Clayborne. Je pense que tu as déjà rencontré son fils, Tanner.

Tanner a souri. Il avait les dents super blanches ou alors c'était juste le contraste avec sa peau incroyablement bronzée. Ses traits étaient parfaitement réguliers : tout était droit et parallèle, comme si son visage avait été dessiné sur du papier millimétré.

— On s'est déjà vus ? m'a-t-il demandé, l'air étonné, mais sans cesser de sourire.

J'ai piqué un fard.

— Il y a quelques semaines. Au début de l'été. Tu as lancé ton frisbee sur moi. Sans le faire exprès.

— Ah oui ? Désolé.

— Tu t'es déjà excusé.

— Oh. Alors, désolé de m'être à nouveau excusé.

Mme Clayborne et tante Shelby ont ri comme le font les adultes quand ils n'ont rien à dire. Puis Mme Clayborne et sa tarte ont suivi tante Shelby dans la

cuisine.

Et m'ont abandonnée dans le salon avec Tanner et quatre chats. Tanner s'est assis sur un des fauteuils déchirés.

— Waouh, ta tante a vraiment beaucoup de chats.

— Elle en héberge quelques-uns pour le refuge de Benchley. Et ils ne sont pas tous là ; il en manque deux. Escobar et Pashmina.

J'ai fait semblant de regarder sous le petit canapé et j'en ai profité pour éponger mon front suant avec le bord du T-shirt de Nate.

TANNER EST VENU DÎNER ! NOUS SOMMES SEULS DANS LE SALON !

J'ai tout de même dû me relever, pour reprendre mon souffle.

— Non, ils ne sont pas là-dessous.

Tanner m'a encore souri.

— Je déteste les chats.

— C'est vrai ? Moi j'adore. J'ai toujours rêvé d'en avoir un, mais ma mère...

Dès que j'ai dit le mot « mère », je me suis raidie. Je n'aurais jamais dû aborder ce sujet. Je n'étais pas capable d'en parler.

— Allergie ?

— Ouais, aux poils de chat.

Ce qui était sans doute un mensonge que maman avait inventé à mon intention.

— Logan aussi. Son visage explose. Enfin, je veux dire qu'il gonfle, pas qu'il fait *boum*.

— C'est qui Logan ?

— Attends, je vais te montrer.

Il a sorti son téléphone de sa poche et a fait défiler les photos avant de me le tendre.

— C'est elle sur la plage, a-t-il annoncé fièrement.

C'était Miss bikini orange. On voyait ses seins dépasser du haut de son maillot. Un vrai décolleté ! Ce mot m'avait toujours fait penser à une maladie.

Désolé de vous annoncer une aussi mauvaise nouvelle, madame, mais vous souffrez de décolleté grave. Heureusement, nous avons des antibiotiques.

J'ai dégluti.

— C'est ta petite amie ?

— Oui, on vient de fêter nos trois mois de rencontre. Elle est canon, hein ?

Je lui ai rendu son portable.

— J'imagine. Je n'en sais rien, en fait.

Il a souri de toutes ses dents blanches.

— Tu le sauras quand tu seras plus grande.

Puis il a fait un truc horrible. IL M'A ÉBOURIFFÉ LES CHEVEUX. Comme si j'étais une gamine. Ou un chiot.

Je l'aurais bien mordu.

Tante Shelby nous a appelés pour que nous les rejoignons dans la cuisine. Je ne sais pas comment j'ai survécu à ce dîner. Mme Clayborne me bombardait de questions à propos du collège, de Maplebrook et de mes amies. J'ai été obligée de lui raconter ma vie de bébé. Tanner n'a pas dit grand-chose. Comme il a englouti la moitié du plat de chili végétarien, il n'a pas vraiment eu l'occasion de parler entre les bouchées. Quand il a enfin terminé, il a fait un petit renvoi dans sa serviette, puis a écrit un texto. J'imagine que c'était pour Miss bikini orange dont le visage gonfle à cause des chats (vive les chats !) et qui m'avait traitée comme une gamine.

— Trop bon ce chili, a déclaré Tanner après avoir envoyé son message.

Tante Shelby a incliné la tête.

— Merci. J'ai ajouté un ingrédient secret. Devinez ce que c'est.

— De la cannelle, ai-je suggéré.

— Non.

— Du ketchup ? a tenté Tanner.

— Non, mais c'est une bonne idée. J'essaierai peut-être une prochaine fois.

Tanner a souri, comme s'il était fier de sa suggestion. *Quel imbécile*, me suis-je dit.

— Hmm, a fait Mme Clayborne comme si elle passait en revue une étagère à épices dans sa tête. Du cumin ?

Tante Shelby a secoué ses tresses.

— Du *sirop d'érable* ! Ça relève bien les épices, vous ne trouvez pas ?

— Oh si ! s'est exclamée Mme Clayborne avec enthousiasme, alors qu'il me semblait l'avoir vue dissimuler un haut-le-cœur derrière sa serviette.

Ils sont partis vers neuf heures.

Quand la porte s'est refermée, tante Shelby s'est retournée vers moi avec un grand sourire.

— Alors, Lia ? Il y a tout de même des garçons sympas dans le coin, tu ne trouves pas ?

J'ai compris que c'était sa façon de s'excuser.

Mais je m'en fichais. J'avais l'impression d'être aussi nulle qu'une tarte gluante à la myrtille.

— Je peux te demander quelque chose, tante Shelby ?

Elle a posé la main sur mon épaule.

— Ma chérie, tu peux me demander tout ce que tu veux.

— Est-ce que je peux rentrer à la maison maintenant ?

Elle a ouvert la bouche comme si elle voulait protester. Mais elle a juste répondu :

— Si c'est ce que tu veux, bien sûr, Lia.

Souvenirs

Trois jours plus tard, j'étais de retour à Maplebrook. Papa ne m'a pas demandé pourquoi j'avais voulu rentrer deux semaines plus tôt et je ne lui ai rien expliqué. S'il m'avait posé la question, je ne sais pas ce que j'aurais répondu, d'ailleurs.

Je suis partie dans le Maine pour éviter des histoires de filles ; je suis revenue pour ne plus avoir affaire à tante Shelby. Parce qu'en réalité, ma tante était tout le contraire de ma mère, qui savait écouter, qui ne jugeait pas. Et qui n'aurait jamais embauché un espion ou invité Tanner à dîner, qui ne m'aurait pas piégée pour que je me retrouve avec des soutiens-gorge au lieu de pancakes aux myrtilles.

Ni caché les soutiens-gorge dans mon sac avec *trois autres en plus. Des rembourrés !* Elle était sans doute retournée aux *Dessous de Winnie* sans moi et avait dû dire à Winnie quelque chose du genre :

— Oh, je suis sûre que ma petite nièce chérie rêvait d'acheter ces soutiens-gorge rembourrés hyper artificiels, mais qu'elle était trop timide pour l'admettre !

Et Winnie avait dû répondre :

— C'est toi l'experte, Shel. Et avec quarante pour cent de réduction, c'est une affaire !

Tante Shelby devait avoir jugé plus simple de ne pas m'en parler et de les planquer dans mon sac juste avant l'arrivée de papa. Elle avait même épinglé un petit mot au soutien-gorge rose avec le ruban de petite fille au centre :

Chère Lia,

Même si tu penses que tu n'as pas besoin de tout ça, tu en auras l'utilité plus tard. Les filles Heywood grandissent plus tard que les autres,

mais l'attente vaut le coup !!

Je suis là si tu as besoin de moi. Tu peux m'appeler quand tu veux et reviens vite me voir !!

Gros bisous.

Tante Shelby, Pashmina, Puceron, Escobar, Brunhilda, Archie et Destin. Et aussi Démon, qui va beaucoup mieux. :-)

J'étais tellement en colère que j'avais envie de cogner quelque chose. Ma tante avait ouvert *mon* sac pour cacher ces stupides soutiens-gorge. Si ça se trouve, elle avait fouillé dans mes affaires parce qu'elle trouvait qu'elle « devait bien ça » à maman. Est-ce qu'elle avait pensé *une seconde* à mes sentiments ?

J'ai jeté les soutiens-gorge dans mon placard. Il y en avait *huit* à présent.

Pendant les deux semaines qui ont suivi, papa nous a occupés, Nate et moi, avec des trucs à faire pour préparer la rentrée : visite de contrôle chez le médecin et le dentiste, expédition au centre commercial pour choisir des nouvelles baskets. Il m'a même emmenée acheter quelques tops et quelques sweats, ce que j'ai trouvé vraiment gentil.

En réalité, le shopping de rentrée fait partie des moments où maman me manque très très fort, alors j'ai fait semblant d'être heureuse.

Le mercredi avant le premier jour du collège, Marley est rentrée de chez son père. Elle m'a rapporté un fanion de l'équipe de baseball de Chicago, alors je lui ai offert trois morceaux de verre poli : un vert, un bleu glacé et un blanc. Elle était toute folle. Elle m'a remerciée et m'a promis de les dessiner sous toutes les faces. Puis elle m'a raconté tous les chouettes trucs qu'elle avait faits dans ses cours d'art, les chouettes endroits qu'elle avait visités à Chicago et tous les chouettes trucs qu'elle avait faits avec ses chouettes cousins. Après ça, elle m'a demandé comment s'était passé mon été.

— Oh, j'ai passé pas mal de temps sur la plage. Et j'ai lu.

J'ai vu son regard changer derrière ses lunettes. Je connaissais très bien cette expression. Elle avait de la peine pour moi.

— ... et j'ai fait du shopping avec ma tante.

— Ah oui ? T'as acheté quoi ?

— Des trucs que je peux pas trop aller choisir avec mon père, tu vois.

Elle a battu des paupières :

— Ah, ça.

Le lendemain, Abi, Julia et Makayla sont rentrées de colo. Je savais à quelle heure le car arrivait parce que j'aurais dû y être. J'ai envisagé d'aller les attendre sur le parking, mais je n'en ai rien fait.

Ce soir-là, Abi et Julia sont passées chez moi.

J'ai hurlé quand j'ai ouvert la porte. Elles ont hurlé aussi.

On est restées là à crier et Nate est arrivé en courant.

— Lia, qu'est-ce qui... Oh, salut Julianna. Tu as passé de bonnes vacances ?

Julia a souri. Tous ces cris lui avaient rosi les joues.

— Oui, c'était trop bien. Et toi ?

— Pas trop mal pour un été coincé ici.

— Oh, pauvre Nate, s'est exclamée Abi. J'ai mal au cœur pour toi.

Elle a éclaté de rire.

Nous sommes montées en courant dans ma chambre, j'ai fermé la porte et on s'est jetées sur mon lit. Abi avait le teint plus foncé qu'en partant. Et elle avait grandi, aussi. On aurait dit que son corps s'était allongé après un lavage. (Je ne voyais pas comment Nate – ou n'importe qui d'autre – pourrait encore la traiter de « grosse ». Même si elle ne l'a jamais été.) Ses longs cheveux noirs étaient attachés en queue-de-cheval sur le côté ; c'était un nouveau style et je ne savais pas trop quoi en penser. Elle avait l'air plus âgée.

Julia, elle, était la même qu'avant les vacances, si ce n'est que ses cheveux avaient blondi au soleil et qu'elle avait des traces de piqures de moustique sur la peau. Elles portaient toutes deux un débardeur duquel dépassaient des bretelles de soutien-gorge roses et elles avaient les ongles vernis en bleu ciel.

— Omondieu, ça fait des *siècles* qu'on a plus été ensemble ! s'est écriée Abi. Tu m'as *trop* manqué, Lia ! Tu sais, je t'en veux encore de nous avoir lâchées comme ça !

— Tu ne peux pas encore être fâchée ! J'ai répondu à ta lettre. Tu disais que tu serais fâchée *si je ne répondais pas*.

— Tu ne m'as pas écrit à moi, s'est plainte Julia avec une moue boudeuse.

— Parce que je n'avais pas grand-chose à raconter.

Je me suis arrêtée. Je n'avais pas envie d'attirer encore la pitié.

— Et puis bon, j'avais plein de trucs à faire chez ma tante. Vous vous êtes bien amusées ?

— Haha, est-ce qu'on s'est bien amusées, Julia ? a plaisanté Abi. Oh oui et on t'a fabriqué un truc.

Elles ont chacune plongé la main dans la poche de leurs shorts et en ont sorti des espèces de cordons avec une attache au bout. Il y en avait un rouge, blanc, bleu et l'autre était jaune et vert, les couleurs de notre collège.

Je ne savais pas quoi dire. Les cordons, c'est le genre de choses qui compte quand on est en colo, mais qui n'a plus de sens quand on revient dans le monde réel.

— Ce sont des porte-clés, m'a expliqué Abi.

— Ou tu peux t'en servir pour d'autres trucs, a précisé Julia.

— Mais le mieux, c'est comme porte-clés, a insisté Abi.

— Ils sont trop beaux, ai-je balbutié. Merci.

J'avais déjà un porte-clés. Il avait une petite méduse en caoutchouc suspendue à l'anneau. Je l'avais acheté pendant une excursion à l'aquarium en CE2 et je l'avais appelé Blanche. J'avais même pensé à collectionner les méduses en caoutchouc pour que Blanche ne se sente pas seule, mais je me suis vite rendu compte que c'est difficile à trouver en dehors des boutiques des aquariums.

Si Abi et Julia m'avaient rapporté des souvenirs, je devais leur offrir quelque chose aussi. J'ai plongé la main dans un de mes pots pour pêcher des bouts de verre polis par la mer. Ça me faisait un peu mal de donner autant de pièces de ma nouvelle collection, mais ça me semblait un bon choix. D'ailleurs, elles ont toutes les deux répondu par un *Ooooooh !* émerveillé.

— Alors, où est Makayla ? ai-je demandé quand elles ont fini de s'extasier.

Abi et Julia se sont regardées.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ben... heu, c'est devenu un peu bizarre avec elle, a avoué Julia en grattant une piqure sur son épaule.

— Comment ça, *bizarre* ?

Je me suis tournée vers Abi, qui a soupiré.

— Je te le raconte parce que je te fais confiance, Lia. Ne le répète à personne.

— À qui est-ce que je le dirais ?

— Je ne sais pas. À Marley ?

— Je ne dirai rien si tu ne veux pas, ai-je promis. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Bon, voilà. Pendant toutes les vacances, j'étais hyper amoureuse d'un maître-nageur, Nick.

— Maître-nageur junior, lui a rappelé Julia.

— Et Makayla était au courant ?

Abi a hoché la tête.

— Oh oui. À propos, elle se fait appeler Mak maintenant.

— Mak ?

— Tout le monde dans notre bungalow devait avoir un surnom, m'a expliqué Julia. Moi, j'en avais déjà un et personne n'appelle Abi *Abigail*, alors Makayla a dû devenir Mak. Ah oui et tous les moniteurs avaient des noms de nourriture. Il y avait Cupcake, Sucette, Snickers, Pringles...

— Attends, ai-je pouffé. *Pringles* ?

— Bref, m'a coupée Abi. Le dernier jour de la colo, quand on était tous au lac, Mak n'arrêtait pas de montrer comme elle nage bien. Pour attirer l'attention de Nick. Et ça a super bien marché. Il ne m'a même pas regardée. Quand il est remonté dans le car, il ne m'a même pas dit au revoir.

— Han, ai-je fait. Tu veux dire qu'elle essayait de te le piquer ? Peut-être qu'elle s'entraînait juste pour l'équipe de natation.

— Tu veux que je te dise la vérité, Lia ? Mak est toujours hyper compétitive avec moi ! Et ça a vraiment empiré cet été. Elle veut toujours être la meilleure en tout et elle ne me laisse *rien*.

Sa voix tremblait. Julia a passé le bras autour de ses épaules.

— Tu lui en as parlé ? ai-je demandé.

— J'ai essayé ! Elle a tout nié ! Et le pire, c'est qu'elle se *fichait* de m'avoir fait de la peine.

Abi a soupiré.

— Laisse tomber, Lia. Je ne voulais pas en parler. Je voulais juste t'inviter à venir dormir chez moi samedi. Tu peux venir ?

— Bien sûr.

— Yeah ! s'est écriée Julia avec un grand sourire. Marley vient aussi.

— Mais pas...

— Évidemment, j'ai invité Mak, mais rien ne dit qu'elle viendra. C'est à elle de décider.

Puis elles sont parties, en oubliant les morceaux de verre poli sur mon lit.

Action ou vérité

Le samedi soir, Marley est arrivée devant ma porte avec un maillot de l'équipe de baseball de Chicago, un short de gym bleu et des élastiques rouges et bleus sur les dents. Nous avons décidé d'aller ensemble chez Abi à pied. J'étais un peu mal à l'aise parce que Abi m'avait demandé de « ne répéter à personne » l'histoire avec Makayla et ce « personne » incluait Marley. Puis je me suis rendu compte qu'Abi et Julia avaient déjà invité Marley avant de venir chez moi ; elles lui avaient peut-être raconté.

Mais j'en doutais. Pas parce que Abi avait dit qu'elle me faisait *confiance*, mais à cause d'une impression que j'avais : même si je n'avais pas envie de l'admettre, il me semblait que Marley était reliée au groupe par *moi*. Que les autres ne voyaient pas comme moi à quel point elle était géniale. Qu'elle était un peu en retrait, comme un satellite qui pourrait quitter son orbite un jour et s'éloigner doucement dans l'espace.

J'étais tracassée : qu'est-ce que Marley penserait si Makayla n'était pas là ? Est-ce qu'Abi et Julia lui donneraient une explication ? Ou inventeraient une excuse bidon ? – *Mak a ses règles et elle se sentait trop beuh pour voir ses meilleures amies.*

En fin de compte, je m'étais inquiétée pour rien. Quand nous sommes arrivées chez Abi, Makayla était déjà là. Elle était perchée sur un tabouret dans la cuisine et mangeait de la réglisse à la cerise.

— J'ai plus d'appareil dentaire ! nous a-t-elle crié en guise de *bonjour*. On m'a retiré mes bagues hier et je peux à nouveau manger de la réglisse, mon amour perdu !

— C'est génial ! me suis-je exclamée.

J'ai jeté un coup d'œil en direction d'Abi pour voir si je percevais un malaise entre elles. Mais Abi rayonnait et Makayla aussi.

— J'ai encore un faux palais, mais je m'en fiche ! Et tant pis si je me transforme en réglisse !

Abi, Julia et Marley ont éclaté de rire. Abi a passé le bras autour des épaules de Makayla.

— Attention, ma chère, ou tu vas finir comme Ren !

— C'est qui Ren ? a voulu savoir Marley.

— Omondieu ! s'est exclamée Makayla. Une fille en colo qui ne mangeait que de la glace et des carottes !

Marley a fait la grimace.

— Ensemble ?

— Non, t'es bête, un truc à la fois. De la glace, puis des carottes le reste de la journée. Puis encore de la glace et une tonne de carottes en plus. Et avec toutes ces carottes, son teint a viré *orange*.

— Complètement, a confirmé Abi en riant. On aurait dit qu'elle avait mis de l'autobronzant et qu'elle s'était trompée de couleur.

— C'est pas marrant, a décrété Julia.

Mais elle s'est aussitôt mise à pouffer.

— À vous entendre, les filles, j'ai l'impression que votre amie avait un trouble alimentaire, est intervenue Val.

Elle a éteint le four et posé des assiettes sur la table. Je me suis demandé si elle avait entendu tout ce qu'on disait.

— J'espère que *vous* n'avez pas mangé comme ça pendant les vacances.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour nous, a répondu Makayla en riant. On mangeait de tout ! Et on se resservait ! Plutôt deux fois qu'une !

— Oh, le gâteau au chocolat de la colo..., a gémi Julia d'un ton théâtral. Je vais mourir de faim sans lui, je vous le jure.

Val a souri.

— Oui, Abi m'en a parlé. Ça m'a donné l'idée de vous faire des cupcakes au chocolat pour le dessert. Après la pizza.

Elle a passé un bras autour des épaules d'Abi et l'autre autour des miennes.

— Vous m'avez vraiment manqué, les filles.

— Vous nous avez manqué aussi, lui a assuré Makayla.

Elle a pris Val dans ses bras et nous a serrées toutes les trois. J'avais l'impression d'être un morceau de laitue coincé dans un sandwich trop rempli.

Quand on a terminé notre pizza, Abi a annoncé :

— Bon, il est temps de s'amuser et de jouer !

Quand je pense à tout ce qui s'est passé par la suite, je me dis que j'aurais dû prendre ça comme un signal de mise en garde. En cinquième, on ne passe pas son temps « à s'amuser et à jouer », à moins qu'il y ait un trophée à remporter. En tout cas, pas *nous*. Toutes les filles que je connaissais étaient ultra-compétitives.

Mais j'étais trop contente de retrouver mes amies. Elles ne se disputaient plus. On passait la nuit toutes ensemble chez Abi, comme toujours : de la pizza pour le dîner, puis un dessert extraordinaire de Val qui nous avait même laissées monter avec les cupcakes dans la chambre d'Abi. J'avais toujours connu cette chambre décorée en rose, mais elle avait été repeinte en noir et blanc, avec tellement d'imprimés zèbre, tigre et léopard que ça me donnait le tournis.

On s'est assises en tailleur sur le sol toutes les cinq, en essayant de ne pas laisser tomber de glaçage au chocolat sur les longs poils blancs du nouveau tapis.

— Bon, voilà à quoi on va jouer, a annoncé Abi. Ça s'appelle Action ou Vérité.

— Action ou Vérité ? a répété Marley en léchant du chocolat fondu sur son doigt.

— On y a joué en colo, cet été, a expliqué Makayla. C'est trop bien. On se...

— Tu n'as pas besoin de m'expliquer, l'a interrompue Marley. J'y joue avec mes cousins. Et je ne suis pas sûre...

— De quoi ?

— Que ce soit une bonne idée.

Makayla a haussé les épaules.

— On y jouait avec les animateurs. Pour mieux se connaître.

— C'est vraiment marrant, Marley, a insisté Julia. T'inquiète.

— Je ne suis pas *inquiète*. Je ne sais juste pas si j'ai envie d'y *jouer*.

Abi a haussé les épaules.

— Comme tu veux. Ne joue pas, alors.

Une conversation muette a démarré entre les yeux d'Abi et ceux de Makayla. Ceux de Julia y participaient peut-être aussi ; je n'en étais pas certaine.

— Hé, les filles, ai-je lancé d'un ton détaché, vous pouvez m'expliquer ? Je n'ai jamais joué, moi, à Action ou Vérité.

(Ce n'était pas un mensonge ; je n'y avais jamais joué. En revanche, je connaissais les règles. Je prétendais le contraire juste pour changer de sujet.)

— D'accord, a dit Abi, ravie de pouvoir expliquer quelque chose. On s'assied en cercle. Disons que je commence. Je me tourne vers la première personne à ma droite, qui dans ce cas est la belle Mak...

Makayla nous a adressé un sourire de diva et un petit signe de la main.

— ... et je lui demande : Action ou Vérité ?

— Vérité, ma chérrrie, a répondu Makayla en faisant une bouche en cœur.

Abi lui a donné une tape sur le bras.

— Ce qui veut dire que j'ai le droit de poser une question à Mak et qu'elle doit y répondre sincèrement. Aucun sujet n'est tabou, d'accord ? Parce que nous sommes toutes amies. Alors, disons que je lui demande : qui est ton amoureux secret ?

Oh oh, ai-je pensé. Nous y voilà.

— En tout cas, ce n'est pas Nick, d'accord ?

Abi a levé les yeux au ciel et a souri.

— Mais tu n'as pas répondu à la question, ma chérrrie, a rappelé Julia à Makayla.

— Très bien, ma chérrrie. C'est Sean.

— Beeeuuurk, a crié Abi.

— Sérieux ? s'est exclamée Julia. Tu veux dire le stagiaire moniteur répugnant ?

— Je le trouvais mignon, malgré ses problèmes de peau.

J'ai regardé Marley. Encore une conversation sur la colo qu'on ne comprenait pas. Est-ce qu'elle se sentait aussi exclue que moi ? Et c'était quoi tous ces « ma chérrrie » ?

Je me suis mise à mâchouiller mon pouce.

Makayla a mordu dans un cupcake.

— Donc, voilà, Lia. J'ai dit ma Vérité et maintenant je me tourne vers la personne assise à ma droite.

— C'est moi, a déclaré Julia. Et je choisis Action.

Makayla a souri. Elle avait du chocolat sur les dents.

— T'es sûre ?

— Certaine. Vas-y, Mak.

— Tu l'auras voulu, Julia.

Mak a fixé le plafond pendant quelques secondes.

— Bon. Je te défie de manger un cupcake sans les mains.

Julia a poussé un petit cri.

— Je te déteste !

Puis elle a pris une profonde inspiration, a mis les mains derrière le dos comme une patineuse et a gobé le cupcake. Tout le gâteau d'un coup, sous nos rires et nos applaudissements. Y compris ceux de Marley, qui avait apparemment décidé de jouer.

Julia a fini par relever la tête. Du glaçage s'étalait tout autour de ses lèvres, sur son menton, et elle en avait même un peu dans les cheveux.

— Victoire ! a-t-elle lancé avant de courir dans la salle d'eau d'Abi.

On a entendu le robinet couler.

— Qu'est-ce qui se passe si tu n'arrives pas à faire l'Action ? ai-je demandé.

— Tu recommences le tour, m'a expliqué Abi. En revanche, si tu es prise en flagrant délit de mensonge, tu es bannie pour toujours.

— Parce que la Vérité est la partie la plus *importante* du jeu, a ajouté Makayla.

Julia est revenue le visage rose et frais.

— Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Rien, ma chérrrie, lui a assuré Abi. On t'attendait.

Elle s'est tournée vers Marley.

— À toi.

— Action, a déclaré immédiatement Marley.

Je la trouvais un peu pâle. Elle avait peut-être mangé trop de pizza.

Julia a jeté un coup d'œil en direction d'Abi avant de demander :

— T'es sûre ?

Marley a approuvé de la tête.

Julia a souri et s'est rassise sur le tapis blanc.

— Bon, voilà, Marley. Je te défie d'enlever ton soutien-gorge et de nous montrer l'étiquette, qu'on voie la taille !

J'ai dégluti. Marley ne possédait même pas de soutien-gorge et tout le monde le savait.

— Non.

Abi a cligné lentement des yeux.

— Tu refuses ?

— Exactement.

— Alors tu dois t'en aller.

— Tu veux dire quitter le jeu ? ai-je demandé en regardant Abi.

— Je veux dire partir de chez moi, a déclaré Abi avec calme. C'est la règle.

Marley fixait un trou dans sa chaussette. Elle a glissé un doigt dedans et le trou s'est agrandi.

— C'est pas juste ! ai-je protesté. Personne n'a dit que si on refusait une action, on devait rentrer chez soi. Tu devrais donner une deuxième chance à Marley.

Abi et Mak ont eu une nouvelle conversation silencieuse.

— Très bien, a décrété Abi. Même action. Elle a une deuxième chance de l'accepter, mais c'est tout.

Marley s'est levée d'un bond, elle a glissé les mains sous son maillot de l'équipe de baseball de Chicago, s'est tortillée un peu et a extrait un soutien-gorge bleu pâle de sa manche.

— 80 A ! Vous êtes contentes ?

Abi et Mak ont examiné l'étiquette, avant de le passer à Julia, qui me l'a tendu. Je n'ai pas regardé.

— Oui, on est contentes, a annoncé Abi. C'est bon, Marley. Maintenant, tu peux demander à Lia.

Marley a repris le soutien-gorge des mains de Julia d'un geste brusque et s'est dirigée vers la salle d'eau.

— Et si je n'ai pas envie de demander à Lia ?

— Tu peux passer ton tour.

— Super ! Continuez sans moi !

Makayla a haussé les épaules.

— D'accord. Lia, qu'est-ce que tu choisis ?

— Vérité.

Tout ce que j'avais sous mon top, c'était une de ces ridicules brassières. Apparemment, Marley s'était acheté de vrais soutiens-gorge. Peut-être à Chicago cet été... ou après mon mensonge au sujet du « shopping » avec ma tante. C'était bizarre qu'elle ne m'en ait pas parlé. Elle avait peur que je l'accuse de m'imiter ou quoi ?

Mak, Julia et Abi se sont regroupées pour chuchoter. Ma bouche est devenue toute sèche.

Puis Julia m'a souri gentiment.

— Bon, voici notre question, Lia. As-tu déjà embrassé un garçon en dehors de ton frère ?

— Bien sûr, ai-je lâché.

Julia a eu l'air étonnée, mais s'est très vite ressaisie.

— C'était qui ?

— Il s'appelle Tanner. Il est en seconde au lycée. Je l'ai rencontré cet été, dans le Maine.

— Sérieux, a fait Abi.

C'était plus un commentaire qu'une question.

— Il est comment ?

— Super mignon. Les yeux bruns. Les cheveux foncés. De belles dents.

Tout ça était vrai.

— Tu es allée trouver ce garçon que tu ne connaissais pas et tu l'as *embrassé* ? m'a demandé Makayla, les yeux ronds.

— Mais non. J'ai fait sa connaissance quand ma tante l'a invité à dîner avec sa famille.

Ça aussi c'était vrai.

— Après ça, on a fait une promenade sur la plage. Et on s'est embrassés.

Ça, en revanche, c'était faux.

— Sur la *bouche* ?

Julia n'en revenait pas.

— Oui.

— Pendant combien de temps ?

— Je ne sais pas. Une minute, peut-être ?

Makayla a haussé les sourcils.

— Une *minute entière* ?

— Non, t'as raison. Plutôt genre vingt secondes. Ou quinze. Je n'ai pas chronométré.

— Hum, a fait Abi.

Elle a échangé un regard avec Makayla.

— Tu avais les yeux fermés ?

J'ai hoché la tête.

— Et lui aussi ?

— Oui.

— Comment le sais-tu si *tes* yeux étaient fermés ?

J'ai avalé un peu de salive desséchée.

— Je veux dire j'imagine que oui. Je n'en suis pas certaine.

— Ses lèvres avaient quel goût ? a voulu savoir Julia.

— Un goût de chili. Ma tante avait fait du chili végétarien pour le dîner. C'était bon, pas trop épicé. Elle avait ajouté du sirop d'érable...

— Qui s'est écarté en premier ? m'a interrompue Makayla.

— Moi. Mais c'était un peu tous les deux en même temps.

Makayla, Abi et Julia se sont regardées. Une communication est passée, un code secret silencieux qu'on ne pouvait déchiffrer que si on était allé à leur foutue colonie, qu'on avait nagé dans leur lac et qu'on s'était fait piquer par leurs moustiques.

Abi a fini par prendre une petite bouchée de cupcake.

— Est-ce qu'il y a eu un échange de salive ?

Julia et Mak se sont toutes les deux exclamées :

— Beurk !

— Où est le problème ? s'est indignée Abi en riant. C'est une question parfaitement justifiée.

— Tu trouves ?

Marley était revenue et elle lissait le devant de son maillot de baseball.

— Parce que dans la version d'Action ou Vérité à laquelle je joue avec mes cousins, on n'a pas le droit de poser tout un tas de questions après la première.

— C'est *notre* version du jeu, s'est défendue Makayla.

— C'est toujours Action ou Vérité, non ? Pas Un million de vérités qu'on n'arrête pas de demander à Lia. Bon, il me semble que c'est le tour d'Abi, maintenant.

Abi a lâché son rire artificiel.

— C'est bon. Je choisis Action. Lia, vas-y, j'attends ton défi.

Tout le monde m'a regardée, attendant ma décision.

J'étais trop nerveuse pour trouver quelque chose de bien. Alors j'ai demandé à Abi de chanter une chanson de Disney par la fenêtre. Elle a hurlé à tue-tête *Libérée, délivrée*.

Pendant tout ce temps, je n'arrêtais pas de me repasser l'épreuve du jeu et ma réponse, en espérant parvenir à appuyer sur la touche *Effacer*.

Pas de tabous

J'aimerais vous raconter que je n'ai pas dormi cette nuit-là, que j'ai passé la journée de dimanche à ne plus savoir où me mettre et que je rougissais à chaque fois que je repensais au mensonge que j'avais raconté à mes amies. Mais la vérité, c'est que le lendemain, je me sentais fière. Le petit bourgeon vert du mensonge – *j'ai embrassé Tanner* – avait éclos en une magnifique fleur rose, une grosse pivoine que je pouvais exposer dans un vase devant moi et sentir quand je me sentais exclue de la conversation. *J'ai embrassé Tanner* n'était pas la vérité, ce n'était pas le récit de ce qui m'était vraiment arrivé pendant les vacances, mais c'était une autre sorte de vérité : le compte rendu de ce qui se passait dans ma tête. Tout à coup, je m'étais mise à inventer des détails (la balade sur la plage, le baiser de quinze secondes, les yeux fermés). Jusqu'alors, je n'avais jamais *imaginé* des histoires pareilles. Pas à mon sujet en tout cas. J'étais à la fois surexcitée et un peu effrayée par mon nouveau pouvoir.

La rentrée de cinquième avait lieu le mardi suivant. Après l'été plutôt pourri que j'avais enduré, je ne redoutais même pas le retour en classe. Et ce n'était pas si horrible que ça : Makayla était avec moi en anglais et en éducation civique et Marley était avec Makayla et moi pour l'appel le matin. Tous mes profs avaient l'air potables, à part Mme Crawley, en math, dont le nez refait est vraiment dérangeant, et M. Halloran, mon prof principal, qui nous donne aussi des cours d'anglais et dont l'haleine empest l'oignon et le thon.

J'étais aussi secrètement super contente que Graydon, le garçon qui me plaît, soit avec moi pour tous les cours. Après avoir vu Tanner de près cet été, je devais reconnaître que Graydon n'était pas une « beauté classique ». Déjà, il était petit. Ses poignets étaient osseux et ses lunettes toujours sales. Mais il était super intelligent et drôle et j'aimais la façon dont ses cheveux bouclaient autour de ses oreilles. L'an dernier, il m'avait laissé emprunter son devoir plusieurs fois.

Et quand Abi avait organisé une fête mixte dans sa cave, il m'avait invitée à danser. Je lui avais écrasé les orteils et il ne m'avait même pas taquinée.

Enfin, bref, le premier jour, nous avons à nouveau joué à Action ou Vérité à la cafèt. J'avais tellement arrosé la fleur Tanner pendant le week-end qu'à l'heure d'aller manger, c'était presque devenu un bouquet. J'avais choisi la texture de ses joues et l'odeur de ses cheveux, je savais de quoi on avait parlé avant de s'embrasser, comment s'était déroulée la promenade sur le sable ensuite. (*J'ai enlevé mes sandales ; le sable humide a rafraîchi mes orteils et l'eau froide me piquait les chevilles. Oh, oui... et j'ai même trouvé un morceau de verre poli.*)

J'étais tellement préparée pour les questions sur l'après-baiser que j'ai à peine suivi le déroulement du jeu. Makayla a demandé à Julia quelle était la chose la plus répugnante qu'elle ait jamais mangée (réponse : des crottes de nez que son frère avait cachées dans du beurre de cacahuètes) ; Abi a demandé à Makayla si elle avait déjà fait pipi dans la piscine (réponse : oui, deux fois) ; Julia a demandé à Abi si elle avait déjà triché à un contrôle (réponse : oui, une fois, à un contrôle de math, elle avait copié deux réponses de Graydon).

Puis Abi s'est tournée vers moi.

— Action ou Vérité ?

— Vérité, ai-je déclaré tout de suite.

Mon cœur battait à tout rompre. Cette fois, j'étais prête.

— Bon, voilà ta question, Lia : est-ce que tu as eu tes règles ?

— Quoi ?

— Ben oui, est-ce que ça a commencé ?

— La men... stru... a... tion, a articulé Makayla, comme si elle était la voix off d'une vidéo de biologie.

— T'es vraiment en train de lui demander ça ? s'est offusquée Marley. C'est pas un peu personnel ?

— On t'a expliqué les règles, a répliqué Abi sans même la regarder. Il n'y a pas de tabous.

— Je sais, mais...

— En fait, oui je les ai eues. Pendant les vacances.

Julia a poussé un petit cri de joie.

— C'est vrai, Lia ? Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

— C'est un peu douloureux comme sujet.

— Oh, je saaiiis, a fait Julia avec un air compatissant. Tu as eu des crampes mortelles ?

— Non, je voulais dire douloureux parce que c'est gênant.

Je me suis mise à tordre les coins de ma serviette.

— Parce que c'est arrivé quand j'étais avec Tanner. Sur la plage. On marchait et tout à coup, je... enfin, je les ai senties arriver.

Marley m'a fixée, les sourcils froncés.

— Au début, je n'ai pas compris ce que c'était. Ma jambe était mouillée et j'ai cru que c'était une vague qui m'avait éclaboussée ou qu'un gamin m'avait envoyé du sable mouillé. Mais quand j'ai baissé les yeux...

— Bouh, quelle horreur, a commenté Makayla.

Julia a mordu dans sa pomme.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Heureusement, j'avais une serviette de plage avec moi et je l'ai enroulée autour de ma taille.

— Qu'est-ce que Tanner a dit ? a voulu savoir Makayla. Parce que, omondieu, Lia, tu t'es retrouvée *en toge*...

— Je pense qu'elle devait plutôt avoir l'air d'une fille de l'Égypte ancienne, l'a corrigée Abi. Si Lia avait la serviette juste autour de la *taille*.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne sais pas trop de quoi j'avais l'air. Tout ce que j'ai dit à Tanner, c'est que j'avais froid et il m'a prêté son sweat à capuche.

Julia et Makayla ont fait *Ooooh*. Et même moi, j'ai pensé : *c'était trop gentil de sa part*.

Marley faisait tourner ses spaghettis autour de sa fourchette, sans jamais rien mettre en bouche.

— Bon, à mon tour, a-t-elle annoncé d'une voix forte.

— Lia n'a pas fini, a protesté Abi.

— Si, elle a terminé, a tranché Marley avec fermeté en posant sa fourchette.

Vous savez le plus drôle ? Je savais que Marley pensait qu'elle me sauvait d'un million de questions gênantes et je lui en étais reconnaissante. Mais elle m'agaçait un peu quand même. Elle avait interrompu mon récit juste au moment où j'arrivais à la partie croustillante avec Tanner. Et même si je n'avais aucune idée d'où j'allais avec toute cette histoire, je voyais bien que mes amies étaient suspendues à mes lèvres. Il faut reconnaître qu'avoir ses premières règles alors qu'on se balade sur une plage déserte avec un garçon qu'on vient d'embrasser et dont les lèvres ont un goût de chili... c'était *tellement* mieux comme histoire de premières règles que les anecdotes de Julia qui, en gros, ne parlaient que de boutons, de crampes et de toilettes.

— Je choisis Action, a déclaré Marley.

Elle m'a regardée avec les sourcils haussés comme pour dire : *alors ?*

J'ai réfléchi.

— Dépêche-toi, m'a ordonné Abi en m'enfonçant un doigt sous les côtes.

— Je réfléchis.

C'était délicat de lancer un défi à Marley. Si je lui en donnais un nul, du style *tu dois retenir ta respiration pendant soixante secondes*, ce serait comme affirmer qu'on devait se montrer indulgentes avec elle parce qu'elle n'était pas aussi cool que les autres. Ce que je ne pensais pas du tout. Mais si je lui

demandais une Action vache, genre montrer la taille de son soutien-gorge, ce serait méchant. Et elle n'était déjà pas fan de ce jeu.

— Le temps s'est écoulé, Lia, a tranché Abi.

— Hein ? Y a une limite de temps ?

Elle a ri.

— Oui. C'est fini quand les autres en ont marre d'attendre. Et donc maintenant, c'est à *nous* de décider ce que devra faire Marley.

— C'est pas juste, ai-je balbutié.

Abi, Julia et Makayla m'ont complètement ignorée. Elles se sont rapprochées pour comploter, puis Abi a souri à Marley.

— C'est bon. Voilà ton Action. Marley, on veut que tu glisses un poème d'amour dans le casier de Graydon. Mais d'abord, on doit le lire. Et donner notre approbation.

Makayla a hoché la tête.

— Et tu dois le signer.

J'ai dégluti.

— Dites, ce n'est pas un peu trop...

— C'est elle qui a choisi un défi, Lia, m'a rappelé Julia.

— Je sais, mais...

J'ai jeté un coup d'œil vers Graydon, qui était assis à une table de la cafétéria avec deux autres garçons de cinquième pas très populaires non plus : Jake Lombardi et Ben Maldonado.

— Cette Action aura un effet sur *d'autres personnes*.

Abi a haussé les épaules.

— Parfois, le jeu se passe comme ça.

Ce qui était bizarre, c'est que Marley n'avait pas l'air tracassée pour Graydon.

— Je peux recopier un poème d'un livre, je ne suis pas obligée de *l'écrire*, si ?

Makayla a acquiescé.

— Tu peux même en imprimer un si tu veux. Tant que tu le signes.

La cloche a sonné.

— Et ça doit se faire avant demain midi, a précisé Abi en riant comme pour mettre un point final à sa phrase.

Contente qu'on ait parlé

Ce soir-là, le carillon de la porte a tinté à six heures précises. C'était Val et son festin du mardi. Elle nous avait apporté deux poulets rôtis, de la purée, une salade grecque, des légumes sautés et des brownies. Elle avait ajouté deux pots de glace vanille pour accompagner les brownies. Plus un Tupperware de sauce au chocolat fondu, qu'on pouvait réchauffer au micro-ondes et verser dessus.

Je l'ai aidée à tout déballer en la remerciant à profusion, comme à chaque fois.

Elle m'a serrée dans ses bras.

— Ça me fait plaisir, a-t-elle déclaré en soupirant. Cuisiner, c'est la moindre des choses.

Puis elle a ajouté :

— Lia, on peut se parler quelques minutes ?

— Bien sûr.

Nous nous sommes installées à la petite table de la cuisine. J'ai vite fait tomber des miettes de céréales sur mes genoux en espérant qu'elle ne remarque rien. Val m'a adressé un grand sourire, mais n'a rien dit. Elle attendait quelque chose ?

— Vous voulez du thé ? Du cidre ? De l'eau ? Ou je peux préparer de la limonade...

Elle a levé la main.

— Non, ça va, merci. Lia, Abi m'a raconté que tu avais passé de bonnes vacances. Il s'est passé beaucoup de choses, hein ?

J'ai haussé les épaules et Val a attendu un peu avant de reprendre :

— Si tu veux discuter de quoi que ce soit, si tu as des questions...

— Sur quoi ?

— N'importe quoi. Des trucs de fille. Ou pas. Tout ce que tu veux.

Elle semblait scruter mon visage, comme si elle attendait quelque chose.

— Sache que je suis là pour toi.

— Oui, je sais.

Qu'est-ce qui se passait ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Puis tout à coup, j'ai compris : Abi avait raconté à sa mère l'histoire de mes premières règles. Pourquoi est-ce qu'elle avait fait ça ?

Mes joues se sont enflammées.

— C'est vraiment gentil, Val, mais ça va. Et puis je parle beaucoup avec ma tante Shelby.

Elle a haussé les sourcils.

— Ah oui. D'ailleurs, comment va-t-elle ?

— Très bien. Elle a une boutique et va peut-être en ouvrir une deuxième. Elle a un ami qui s'appelle Todd. Et des chats trop mignons ! J'ai toujours rêvé d'en avoir un, mais ma mère était allergique.

J'étais partie sur ma lancée et je n'arrivais plus à me taire.

Val a souri.

— Ça me fait plaisir de l'apprendre. Je n'ai pas gardé contact avec Shelby. Tout ce dont je me souviens du lycée, c'est qu'elle était très différente de ta maman.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh bien, ta maman était très sérieuse et très intelligente. Et vraiment gentille. Tout le monde la respectait et l'adorait, tu sais, ma chérie. Je n'arrive toujours pas à croire...

Elle m'a serrée contre elle pour que je ne voie pas qu'elle pleurait.

Ma gorge s'est nouée quand j'ai senti l'odeur du shampoing de Val. Ma mère utilisait le même. Peut-être qu'on le trouvait dans tous les salons de coiffure : le shampoing officiel des mères du monde entier.

Val a fini par s'écarter. Elle souriait à nouveau.

— Enfin... je suis contente qu'on ait parlé. Dès que tu as envie de discuter ou même de passer me voir, je ne suis pas loin. Tu me promets de le faire, Lia ?

Je serais bien rentrée sous terre. Val était la plus chouette maman de la planète et j'étais en train de lui mentir. J'étais nulle. Hyper nulle.

— Promis juré.

DING ! Vous avez 1 nouveau mensonge.

Le lendemain matin, alors que nous étions rassemblés pour faire l'appel avant le début des cours, j'ai remarqué que Marley portait un sweat à capuche de l'Institut d'art de Chicago, avec des poches devant. Elle s'est approchée de Makayla et a posé une feuille pliée devant elle.

— Voilà.

Makayla a déplié le papier et a examiné les lettres étranges.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un poème d'amour. C'est du sanskrit. Je l'ai trouvé sur Internet. Et tu vois, j'ai signé au bas de la page.

Je me suis mise à rire.
— C'est excellent, Marley !
— Bof, je ne sais pas.
— Qu'est-ce que tu ne sais pas ? Personne n'avait précisé que le poème devait être en anglais !
— Et comment est-ce qu'on sait que c'est un poème d'amour ? a protesté Makayla. Si ça se trouve, c'est une liste de courses indienne.
Marley l'a fusillée du regard.
— Je te donnerai le lien. Tu n'auras qu'à vérifier. Il y a une traduction en anglais.
— C'est bon, je te crois.
Elle a fait un geste de la main, comme pour chasser une mouche.
— Vas-y, va le donner à Graydon.
— Maintenant ?
— Oui, pourquoi pas ?
Makayla et moi avons regardé Marley s'approcher de Graydon, occupé à montrer à Jake et Ben ses nouvelles cartes de *Phantom*, un jeu dont ils étaient fous.
— Tiens.
Marley a posé le poème dans les mains de Graydon.
— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— C'est un poème. C'est pour toi.
— Je suis censé le lire ?
— Non. C'est en sanskrit.
— Alors pourquoi tu me le donnes ?
— Marley est a-mou-reu-se de toi, s'est mis à chanter Jake.
— Pas du tout, a répondu calmement Marley. Tu es quelqu'un de très sympa, Graydon, et je te trouve très intelligent, et même si c'est un poème *d'amour*, je ne suis *pas* amoureuse de toi.
Graydon a piqué un fard.
— Alors, laisse-moi tranquille, a-t-il ronchonné.
Il a chiffonné le poème et l'a jeté à la poubelle.
Marley a tourné les talons et est revenue vers nous.
— C'est fait.
J'ai passé la matinée à me sentir mal pour Graydon. Ce n'était pas la faute de Marley si la scène avait été aussi gênante ; elle n'avait pas eu le choix. Mais je voyais bien que Graydon était un peu perdu et même gêné devant ses copains. Ça me semblait injuste. Action ou Vérité était *notre* jeu et je ne trouvais pas ça correct de faire du mal à des gens qui n'y jouaient même pas. En plus, Graydon devait penser que Marley s'était moquée de lui et c'était injuste pour elle.
Avant le cours de SVT, je suis allée trouver Graydon.
— On peut se parler seul à seule ? Dans le couloir ?

Ses yeux se sont rétrécis.

— Pourquoi, Lia ? Tu veux m'emprunter mon devoir ?

— Non. Enfin, si tu *veux* le partager avec moi, ce serait sympa, mais ce n'est pas *pour ça* que je veux te parler.

Il a haussé les épaules et je l'ai suivi dehors.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'il y a ? m'a-t-il demandé en fixant mes genoux.

— Heu... c'est à propos du poème que Marley t'a donné. Ce n'était pas son idée et elle ne voulait pas se moquer de toi. Ce n'était pas ça le but.

— Il y avait un but ?

— Plus ou moins. C'était une sorte de blague.

Il a enfoncé les mains dans ses poches et plissé le front.

— Pas une blague de Marley, ai-je précisé. D'autres personnes. On jouait à un jeu.

— Il a l'air vraiment génial, ce jeu.

J'étais d'accord avec sa remarque sarcastique.

— Oui, tu as raison, ce n'était pas sympa.

Graydon m'a examinée.

— Et *toi* tu jouais aussi à ce super jeu ?

— Moi ?

Il a hoché la tête.

La conversation ne se passait pas bien. Je sentais que mon visage était en feu.

— Oui, mais...

— Merci pour l'explication, Lia.

Il a poussé la porte de la classe et m'a laissée plantée dans le couloir.

Mon pote

À midi, Abi était furieuse contre nous.

— Mak, qui t'a dit que Lia et toi pouviez approuver le poème toutes seules ?

Makayla a poussé un gros soupir.

— Désolée de ne pas t'avoir demandé la permission, Abi.

— Ce n'est pas juste une question de permission ! C'est un jeu auquel nous jouons *toutes* ensemble. Ça inclut Julia aussi.

— Je sais parfaitement qui joue, a répliqué sèchement Makayla, mais c'est *toi* qui as décrété que Marley devait accomplir son action avant la pause de midi. Alors quand est-ce qu'elle était censée donner le poème à Graydon ? Ils n'ont aucun cours en commun, ça *devait* se passer pendant l'appel.

J'étais toujours impressionnée de voir Makayla s'opposer à Abi. Personne d'autre n'osait le faire et Makayla ne s'y risquait pas souvent, mais à chaque fois, Abi se mettait à trembler. Elle devenait toute rouge et avait l'air de contenir ses larmes.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Tu n'as rien à faire de nos sentiments ?

Makayla a haussé le ton.

— Quel est le rapport avec les sentiments ? Pourquoi tu dis ça ?

— Je ne sais pas, Mak. La façon dont tu m'as répondu...

— Écoute, Abi, ce n'est pas parce que je ne suis pas d'accord avec toi et que j'ai fait quelque chose toute seule que je me fiche de tes sentiments. Tu ramènes toujours tout à *toi* !

Makayla a secoué la tête et sa queue-de-cheval a fouetté l'air.

— Bon, je dois aller vérifier un truc pour mon entraînement. À plus, tout le monde.

Elle est allée rejoindre la table de l'équipe de natation, où elle s'est assise avec Sarita et Morgan, deux autres nageuses.

— Eh bien ! a commenté Julia.

J'ai tourné dans mon yaourt à la fraise comme si cette tâche exigeait une concentration totale. J'ai relevé la tête après avoir avalé quelques cuillerées.

— Je peux dire un truc ? Si on veut continuer à jouer à Action ou Vérité, on ferait bien d'établir des règles plus claires. Comme : est-ce que tout le monde doit assister à un défi ?

— Je vote pour, a décrété Julia.

Abi, qui avait encore le visage rouge et chiffonné, a à peine hoché la tête.

— Même si ce n'est pas juste pour Marley, ai-je souligné. Ce n'est pas sa faute si elle a fait l'Action juste devant Mak et moi.

— D'accord, a tranché Abi.

Elle a pris une inspiration tremblotante :

— On dira que l'Action de Marley compte. Mais à partir de maintenant, toutes les joueuses doivent assister à tous les défis. De toute façon, Mak ne veut peut-être même *plus* jouer.

— Pourquoi tu dis ça ? a demandé Marley.

— Regarde-la. Elle a l'air très heureuse avec ses autres amies.

J'ai tourné la tête vers Mak, qui riait bruyamment avec Sarita.

— On peut se mettre d'accord sur une autre règle ? me suis-je dépêchée de dire avant que les autres ne se remettent à parler dans le dos de Makayla. Est-ce qu'on peut promettre que tout ce qui est dit dans le jeu – toutes les Vérités – est privé ? Qu'on ne le répète à personne ?

Marley a mordu dans son croque-monsieur.

— À qui est-ce qu'on raconterait ça ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu en faisant semblant de réfléchir. À des parents ?

— Tu insinues que quelqu'un a *raconté* une Vérité ? m'a demandé Abi en me fixant d'un regard perçant.

Elle était redevenue l'Abi normale, Abi la chef.

J'ai avalé un peu de yaourt.

— Je pense juste que ce serait une bonne règle. À partir de maintenant.

— Je suis d'accord, a déclaré Marley.

— Je m'en fiche, a tranché Abi en chiffonnant sa serviette. Tu sais quoi, Lia ? Je n'ai même plus envie de discuter de ce jeu. Ça m'est égal si on n'y joue plus jamais.

Le plus étrange, c'est que quand les cours se sont terminés, Abi et Mak étaient de nouveau les meilleures amies du monde. Elles avaient peut-être discuté pendant une des deux dernières heures qu'elles avaient ensemble en fin de journée, en art ou en espagnol. Tout ce que je savais, c'est qu'elles avaient inventé une blague qu'elles trouvaient toutes les deux mortellement drôle : appeler tout le monde « mon pote ».

Par exemple, quand Mak et Abi ont vu Graydon monter dans le bus, elles lui ont crié « salut, mon pote ! À demain, mon pote ! » et se sont pratiquement

écroulées de rire. Et quand M. Halloran est passé devant nous pour aller à sa voiture, Abi lui a crié « Bon après-midi ! » et quand il lui a répondu par un signe, Mak et elle ont marmonné « mon pote » et sont devenues hystériques.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle avec le mot « pote » ? m'a demandé Marley.

J'ai haussé les épaules.

— Aucune idée. Mais c'est mieux que *ma chérrrie*. Et au moins, elles ne se disputent pas.

Nous avons marché toutes les cinq jusqu'au snack de Maplebrook, comme on le faisait parfois après le collège. Nous avions environ une heure parce qu'un prof particulier venait chez Marley, tandis que Julia avait rendez-vous chez le dentiste et que Mak devait participer à son entraînement de natation. On avait le temps de commander ce qu'on prenait toujours : milk-shakes pour tout le monde, sauf Abi, qui prenait deux boules de glace à la pâte de cookies avec du caramel, de la chantilly et des oursons en gomme dessus.

Je me demandais si on jouerait à Action ou Vérité. Pas que j'en avais envie : après l'histoire avec Graydon, le jeu ne me plaisait plus trop. Mais le truc bizarre c'est qu'une petite part de moi se sentait déçue de *ne pas* jouer. Je crois que ça me manquait de raconter mon histoire imaginaire, de voir mes copines suspendues aux moindres détails. J'aimais lire la surprise sur leur visage : *Lia ? Tout ça t'est arrivé à toi, la gentille fille sage ?*

La serveuse nous a apporté nos commandes. Elle s'appelait Maggie et elle nous détestait, sans doute parce qu'on faisait toujours trop de bruit et qu'une fois, on avait oublié de laisser un pourboire. Nous avons attendu qu'elle s'éloigne de notre table et Abi lui a tiré la langue dans le dos.

— T'es belle comme ça, mon pote ! a déclaré Mak à Abi en riant. Tu devrais prendre un selfie et l'envoyer à Nick.

— La ferme, mon pote. T'as qu'à lui envoyer un selfie, toi.

Marley a croisé mon regard et a articulé en silence *mon pote*.

— Non, sérieux, a insisté Mak.

Elle a avalé une énorme gorgée de son milk-shake menthe-chocolat.

— Hé, mon pote, j'ai une question : si Nick te proposait un rendez-vous, tu accepterais ?

Abi a ricané.

— T'es folle ou quoi, Mak ? Il a quinze ans, ma mère ferait une crise cardiaque.

— Donc la réponse est non ?

— C'est une question idiote, a décrété Marley. Parce qu'un garçon de quinze ans ne demanderait jamais à une fille de douze ans de sortir avec lui. S'il le faisait, ce serait un gros loser, alors je ne vois pas *pourquoi* tu aurais envie d'accepter.

Tout le monde la regardait.

— Lia est bien sortie avec Tanner, cet été, a fait remarquer Mak.
Elle a incliné la tête pour m'observer.
— Tu n'as pas dit qu'il était au lycée ?
— Qu'il *allait* y entrer. En troisième. Mais on n'est pas *sortis* ensemble.
— Ah non ? s'est étonnée Julia. À t'entendre, on aurait dit.
— Non, on s'est juste promenés quelques fois sur la plage.
— Et vous vous êtes embrassés, m'a rappelé Julia.
J'ai haussé les épaules.
— Ouais, mais après j'ai découvert qu'il avait une autre petite amie. Logan.
Alors je l'ai largué.
— Il te voyait derrière son dos ?
Julia avait l'air choquée.
— En quelque sorte. Mais, honnêtement, elle n'était vraiment pas sympa, alors...
— Même si elle n'était pas sympa, c'est mal de tromper. Tanner méritait que tu le plaques, a tranché Julia.
J'ai aspiré du milk-shake au chocolat avec ma paille.
— À fond.
— Il était triste quand tu l'as laissé tomber ? a voulu savoir Mak.
— Il ne comprenait pas trop. Je ne lui ai pas dit que j'étais au courant pour Logan.
— Pourquoi ? s'est étonnée Julia. À ta place, je lui aurais expliqué *exactement* pourquoi. La vérité finit toujours par sortir, non ?
Elle a dit ça comme si elle l'avait lu quelque part.
Tout à coup, j'ai senti qu'Abi me fusillait du regard. Elle n'aimait peut-être pas qu'on parle de mon petit ami imaginaire au lieu du sien. J'ai bu mon milk-shake en jouant avec ma serviette.
— À propos de vérité, a déclaré Abi avec lenteur, on peut parler d'un truc, Lia ?
— Bien sûr.
— Je ne sais pas comment dire ça, a commencé Abi en regardant Julia et Mak, mais on est toutes de vraies amies. Ça veut dire qu'on doit se faire confiance et être honnêtes les unes avec les autres. Pas juste quand on joue à un jeu débile.
Mon cœur s'est emballé. Est-ce qu'elle allait dévoiler mes mensonges ?
— Oui, évidemment.
— Ces derniers temps, j'y pense beaucoup, Lia : tu ne nous as jamais parlé de quand ta mère est morte. Je ne veux pas dire l'accident, je veux dire de ce que tu as ressenti.
Un frisson m'a parcourue. J'étais incapable de parler. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.
— Quoi ? s'est énervée Marley. C'est une *blague*, Abi ?

— Non, Marley, pas du tout.

— C'est horrible de demander à Lia de parler de ça.

— Pourquoi ? Nous sommes ses *meilleures amies*. Si elle ne peut pas en parler avec nous, avec qui alors ?

— Je sais, mais...

Abi a ignoré Marley.

— Si on te le demande, c'est parce qu'on t'aime, Lia. Et que tu n'abordes jamais le sujet.

Personne n'a rien dit. Elles m'observaient toutes, y compris Marley qui secouait la tête pour me dire *ne le fais pas*.

J'aurais pu refuser. J'en avais vraiment envie. Même des années après, j'avais mal au ventre dès que je parlais de l'Accident et je n'étais pas sûre de réussir à retenir mes larmes. Mais je savais qu'Abi me faisait subir un test. Si je refusais de répondre, j'échouerais. Devant tout le monde. Devant toutes mes amies.

Et puis comment est-ce qu'on choisissait de partager certaines vérités et d'en garder d'autres pour soi ? Quelle était la règle ? Peut-être qu'il n'y en avait pas.

— C'est pas grave, ai-je assuré à Marley, ça ne me dérange pas.

Elle a haussé les épaules.

J'ai raconté à mes copines les minutes et les jours qui ont suivi l'Accident. Que je n'arrêtais pas de me demander ce que cet imbécile avait envoyé comme texto. Qu'il était venu chez nous avec sa femme et ses biscuits au goût de cire. Que mon père avait pitié de lui, mais que Nate et moi le considérions comme un monstre. Que j'avais jeté mon téléphone portable quand il était parti. Que j'étais reconnaissante, étonnée et gênée de toute la nourriture que les gens nous apportaient.

Mais surtout que je me sentais triste d'avoir perdu maman. Et que je l'étais encore.

Julia a passé un bras autour de mes épaules.

— Pauvre Lia.

Ses cils étaient mouillés.

— Je peux vous dire une autre Vérité ? Je déteste qu'on me dise *pauvre Lia*. Ça va, je vous assure.

— On le sait bien, a répondu Mak. Mais merci de nous avoir raconté tout ça.

Elle s'est levée de table pour me serrer dans ses bras et Abi aussi. Je me suis à nouveau sentie comme une feuille de laitue dans un sandwich. Mais aussi – et ça m'a étonnée – contente d'avoir enfin raconté tout ça à mes amies.

Même si Marley ne m'a pas adressé un mot et a quitté le snack sans finir son milk-shake.

Tout est en règle

Quand je suis rentrée à la maison, Nate était dans la cuisine, en train de manger les brownies de Val noyés sous une couche de sauce au chocolat.

— Tu en veux ?

J'ai fait non de la tête.

Il a ricané.

— Ne me dis pas que tu es au régime ?

— Bien sûr que non.

— Tant mieux. Je déteste quand les filles maigres se serrent la ceinture.

Comment vont tes amies ?

— Mes amies ? Pourquoi tu me demandes ça ?

— Comment va Julia ?

Il a affiché un large sourire. Ses dents étaient tachées de chocolat.

J'ai plissé les yeux.

— Elle va très bien. Mais ça ne te regarde pas, tête de moisissure.

— Si tu le dis. Oh, à propos de moisissure, devine qui vient ce week-end : tante Shelby.

Je me suis immobilisée.

— Ah oui ? Comment le sais-tu ?

— Elle a appelé papa et il m'a prévenu. Elle t'aurait appelée... si tu avais un portable.

Je n'ai pas répondu.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre vous deux ? Vous vous êtes disputées ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je sais pas. Tu es bizarre depuis que tu es rentrée du Maine.

— Je ne suis pas *bizarre*.

— Si tu le dis, haleine de moisissure.

Il a léché le chocolat fondu qu'il avait sur les doigts.

— Mais si tu t'étais disputée avec elle, je comprendrais. Honnêtement, je n'en reviens pas que tu aies tenu aussi longtemps.

Moi non plus, quand j'y pensais. Je suis montée et j'ai jeté mon sac à dos sur mon lit. Pourquoi est-ce que tante Shelby débarquait *maintenant* ? Abi avait dit qu'elle demanderait à sa mère si on pouvait dormir chez elle samedi soir. Mais si tante Shelby était là pour le week-end, papa ne me laisserait sûrement pas y aller. Et j'étais mal à l'aise à l'idée de revoir ma tante. Papa m'avait dit de lui écrire pour la remercier et je savais que c'était un minimum de politesse mais, à chaque fois que j'avais essayé, mon cerveau s'était bouché comme un lavabo plein de cheveux. *Chère tante Shelby, j'ai vraiment apprécié que tu m'aies espionné. Merci de m'avoir humiliée en invitant Tanner. Je suis super contente pour les soutiens-gorge que j'ai abandonnés dans le fond de mon placard.*

En réalité, je n'avais pas encore pardonné à tante Shelby. Je n'avais pas envie de la voir. Je n'avais rien à lui dire.

Val avait raison : ma tante était *très* différente de ma mère.

Et c'est *maman* qui me manquait. *Maman* que j'avais vraiment envie de voir.

J'ai attrapé un des pots sous mon lit. Peu importait lequel : coquillages, verre poli, billes, dés, gommes, boutons, galets... N'importe laquelle de mes collections m'apaiserait pendant quelques minutes. Je passerais les pièces en revue, je les admirerais à la lumière et je les arrangerais peut-être différemment en les replaçant dans le pot.

Cette fois, j'ai choisi les boutons. Pendant que je les triais, j'ai pensé : est-ce que ce ne serait pas merveilleux si tous les meilleurs souvenirs – ceux de maman, par exemple – étaient une collection ? Il suffirait de les sortir de sous le lit pour les prendre en main quand on en aurait envie. Quand on en aurait *besoin*. Et quand on les admirerait à la lumière, ils ne disparaîtraient pas.

Cette nuit-là, impossible de dormir. Je n'arrivais pas à déconnecter. J'avais peur que tante Shelby ne fasse quelque chose qui me mettrait encore plus en colère. Ou qu'elle rencontre mes amies et ne commette une énorme bourde (« *Quoi ? Lia vous a raconté qu'elle avait embrassé Tanner ? Ce n'est pas ce que m'a raconté mon espionne !* »). Je n'aimais pas l'idée que mes amies se voient sans moi. J'étais aussi tracassée pour Marley – pourquoi avait-elle quitté le snack précipitamment, hier ? Pourquoi est-ce qu'elle n'avait rien dit après que j'ai parlé de l'Accident ? Est-ce qu'elle était fâchée contre moi ? Et si tout le monde dormait chez Abi, ce week-end, est-ce qu'elle irait sans moi ? Ça ne me semblait pas une bonne idée, mais je ne pouvais pas non plus le lui interdire.

Le lendemain matin, Marley était déjà là quand je suis arrivée dans la salle où nous nous réunissions le matin pour l'appel. Elle portait un sweat bleu du musée Field de Chicago, tellement grand qu'il avait dû être prévu pour un géant.

Elle dessinait dans son carnet de croquis. Elle ne m'a pas vue ou elle a fait semblant. Je lui ai tapoté l'épaule.

— Salut, Marley.

Elle a continué à dessiner – un arbre au tronc noueux avec des branches tordues. Un arbre imaginaire.

— J'adore ton dessin. Tu es tellement douée.

— Merci.

Elle n'a pas levé les yeux et je me suis assise à côté d'elle.

— Salut, Lia, m'a lancé Ruby Lewis en se laissant tomber sur la chaise devant moi.

— Salut.

Ruby était plutôt sympa, mais elle était tout le contraire de moi en termes de développement et, bizarrement, elle ne portait jamais de soutien-gorge. D'ailleurs, plusieurs garçons de notre classe la surnommaient Ruby Nichons. Est-ce qu'elle s'en fichait ?

Elle devrait emprunter un des sweats de Marley, ai-je pensé.

Parce que Marley en avait un million. Un par lieu qu'elle avait visité à Chicago, apparemment.

Je me suis tournée vers la droite, mais Marley n'était plus là. Elle avait changé de place.

À midi, Marley ne s'est pas assise à notre table. Dès que Mak est arrivée, elle a annoncé à Abi qu'elle « venait de se rappeler qu'elle avait un truc avec l'équipe de natation » auquel elle devait aller ce week-end et qu'elle ne pourrait pas venir dormir chez elle. J'en ai profité pour prévenir que tante Shelby nous rendait visite samedi et que je ne pourrais probablement pas venir non plus.

Les yeux d'Abi se sont remplis de larmes de colère.

— Très bien, a-t-elle décrété sèchement. Ce sera juste Julia et moi, alors !

Et Marley ? ai-je failli demander. Mais je me suis dit qu'il valait mieux pas, pour Marley.

Nous ne nous sommes pas beaucoup parlé ce jour-là ; nous étions toutes un peu de mauvaise humeur, je crois. Après les cours, Marley restait au collège pour son accompagnement personnalisé et Mak avait une répétition avec son groupe. À la sortie, j'ai vu Val récupérer Abi et Julia.

Elles ne m'ont pas dit où elles allaient et je n'ai pas posé de question. Je m'apprêtais à rentrer seule à pied quand la voiture de Val s'est arrêtée à ma hauteur. Elle a baissé sa vitre et m'a souri. La radio diffusait une chanson romantique et j'ai senti l'air froid de la clim.

— Tu veux que je te dépose ? m'a-t-elle gentiment proposé.

J'aurais dû refuser. Si Abi avait eu envie que je vienne avec elles, elle me l'aurait proposé. Je savais qu'elle était furieuse que je ne vienne pas dormir. J'étais sûre qu'elle l'avait pris comme une attaque personnelle contre ses

sentiments. Et franchement, j'en avais marre des sentiments d'Abi qui prenaient toute la place.

Mais c'était si tentant de monter dans une maman-mobile après une journée bizarre au collège ! Val était toujours réconfortante et j'étais fatiguée. Je m'apprêtais à passer un week-end pourri et j'avais besoin qu'on me remonte le moral.

Je suis donc montée.

Julia m'a souri, mais Abi a à peine regardé dans ma direction. Elle expliquait à Val que son contrôle d'espagnol était vraiment injuste, parce que le prof les avait interrogés sur un chapitre qu'ils n'avaient pas encore étudié en classe. Puis elle lui a raconté que Natalie Palmeiro, qui avait été envoyée chez l'assistant du principal parce qu'elle avait copié sur Graydon au contrôle de math, avait pleuré tellement fort qu'elle avait dû passer le reste de la journée à l'infirmerie. Pendant tout le récit d'Abi, Julia hochait la tête et faisait de petits bruits pour manifester son approbation. Val posait des questions du genre : *Personne n'a rien dit ?* et *Qu'est-ce qui s'est passé après ça ?*

Je me suis demandé : *si maman était encore là, est-ce que je lui raconterais le même style de ragots sans intérêt ? Et si nous étions juste nous deux, est-ce que je lui parlerais de mes amies, d'Action ou Vérité, de tante Shelby ? Ou est-ce que je lui poserais des questions sur mon absence de développement ? Est-ce qu'elle répondrait comme Val ? Ou est-ce qu'elle m'apprendrait quelque chose ?*

— Et voilà, Lia, saine et sauve, a déclaré Val d'un ton joyeux en s'arrêtant dans mon allée.

Elle a eu une drôle d'expression. Comme si elle s'était rendu compte qu'elle n'aurait pas dû dire « saine et sauve », même pour plaisanter.

— Merci de m'avoir déposée, ai-je lancé en sortant et saluant mes amies d'un signe de la main.

— À lundi, m'a dit Abi.

Elle ne m'a pas souri et n'a pas répondu à mes signes.

— Amuse-toi bien avec ta tante.

Elle a dit ça comme elle aurait dit « ta soi-disant tante ». Comme si elle pensait que je me servais de tante Shelby comme d'une excuse. Ou pire : comme si je mentais.

Quand je me suis levée pour le petit-déjeuner, le samedi matin, tante Shelby était déjà à la table de la cuisine avec papa. Elle a bondi pour me prendre dans ses bras.

— Ma nièce chérie !

J'ai examiné le visage de papa par-dessus son épaule. Il avait l'air tendu et mal à l'aise en mangeant son petit pain. Peut-être que tante Shelby avait encore critiqué son travail.

— Alors comment ça va ? m’a demandé ma tante en examinant mon pyjama. Tout est en règle ?

Sérieux ? Elle avait vraiment utilisé ce mot – *règle* ?

— Ouais, ai-je marmonné en croisant les bras sur ma poitrine. Comment vont les chats ?

— Oh, ça va, sauf qu’Escobar doit se faire opérer des dents. Le vétérinaire m’a prévenue que ça allait coûter une fortune.

Papa a étouffé une exclamation indignée, puis il a commenté :

— Préviens-moi si jamais il y en a qui ont besoin de lunettes.

Il a versé du sucre dans son café.

— Lili, ta tante envisageait de t’emmener faire du shopping aujourd’hui.

— Oh, tu n’es pas obligée, me suis-je empressée de répondre.

Elle m’a adressé un large sourire.

— Bien sûr que si. Les tantes sont là pour ça ! Et maintenant, va manger et faire tes devoirs ou ce que tu veux, pendant que je termine avec ton père.

J’ai regardé papa à nouveau, mais il s’est contenté de boire son café sans me donner le moindre indice de ce que « terminer » pouvait signifier. Je me suis préparé un bol de céréales que j’ai emporté dans ma chambre et j’ai lu *HiberNation* tome 3 jusqu’à ce qu’il soit l’heure de m’habiller.

Éviter les embrouilles

Une heure plus tard, tante Shelby et moi nous promenions dans le centre commercial de Maplebrook en savourant du yaourt glacé banane et noix (pour elle) et une glace deux boules chocolat au beurre de cacahuètes (pour moi). Manger le dessert avant le déjeuner, c'était un peu dingue, mais je n'allais pas refuser le cornet que tante Shelby me proposait. Je me disais même que cette virée n'était pas si horrible que ça quand elle a déclaré :

— Lia, j'ai remarqué que tu ne portes aucun des soutiens-gorge qu'on a achetés dans le Maine. Même pas les nouveaux que je t'ai ajoutés.

Je me suis figée. Ça se voyait tant que ça ?

— Ta glace fond, ma chérie, m'a-t-elle prévenue en pointant mon cornet du doigt. Pourquoi tu ne les mets pas ? Ils ne te vont pas ?

— Ce n'est pas la question.

— Ah non ? Quel est le problème, alors ?

Au secours. Nous allions avoir cette conversation ; je ne voyais aucun moyen d'y échapper.

Je lui ai demandé si on pouvait s'asseoir. Nous avons trouvé un banc libre devant *Les Bougies de Candie*, un magasin qui dégageait une telle odeur de cannelle artificielle qu'elle s'est mélangée au parfum de ma glace et que je me suis sentie mal. J'ai jeté mon cornet dégoulinant à la poubelle.

— Alors ? a insisté tante Shelby.

D'un côté, j'avais envie de partir en courant. Mais je savais que si je ne disais pas ce que j'avais sur le cœur, je ne me le pardonnerais jamais. Je n'avais toujours pas digéré la façon dont ma tante s'était comportée durant l'été. Et elle n'arrêtait pas de répéter qu'elle voulait « du temps rien qu'à nous » pour « discuter entre filles ». On allait enfin le faire.

J'ai inspiré une grosse bouffée d'air chargé de fausse cannelle :

— Le *problème*, c'est que je ne voulais *pas* de soutiens-gorge. Tu m'as *forcée* à les acheter. Puis tu les as glissés dans mon sac avec d'autres que je n'avais même pas choisis. Et qui étaient *rembourrés*. Et ça, franchement, je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Comment les porter ? Je pourrais te montrer...

— Non. Je ne comprends pas que tu puisses m'offrir quelque chose d'aussi *faux*. Surtout après m'avoir expliqué qu'il n'y avait rien de mal à être en retard, que maman et toi...

— C'est vrai. Nous aussi, nous avons pris notre temps.

— Alors, si c'est ainsi dans la famille, pourquoi tu m'as donné des soutiens-gorge qui laissent entendre que ça ne devrait pas être comme ça ? Que je devrais avoir de *faux* seins ?

Elle a cligné des yeux.

— Tu veux parler des coussinets ?

J'ai hoché la tête.

— Oh, Lia, je suis vraiment désolée.

Ma tante a attrapé ma main encore collante de glace.

— Ce n'est *pas du tout* ce que je pensais. Je t'ai offert ces soutiens-gorge parce que je pensais que ça comptait *pour toi*.

— Comment est-ce que tu as pu croire un truc pareil ?

— Pour un tas de raisons. D'abord, parce que tu as refusé de nous montrer, à Winnie et à moi, les soutiens-gorge que tu avais essayés. Ensuite, parce que tu ne portais jamais de maillot de bain pour aller à la plage. Puis, parce que tu as mal réagi quand je t'ai demandé des explications. Enfin, parce que tu as pété un câble quand je t'ai proposé d'aller t'acheter un bikini...

J'ai regardé une mère traîner chez Gap son enfant qui se débattait.

— Ben oui, j'étais gênée de montrer mon corps sur la plage. Par rapport à la petite amie de Tanner dans son bête bikini. C'est vrai que je meurs d'envie que mon corps change *maintenant*. Mais jamais je n'accepterai de *mentir* sur mon apparence.

— Ça fait plaisir à entendre. Je suis très fière de toi ! J'avais peur que peut-être...

Elle n'a pas terminé sa phrase.

— Peut-être que quoi ?

Tante Shelby a soupiré.

— Quand nous étions dans le Maine, tu m'as parlé de Val. Et de sa fille.

— Oui, Abi. Et alors ?

Tante Shelby a terminé sa glace au yaourt et posé son pot vide sur le banc.

— Tu veux vraiment le savoir, Lia ?

Je n'étais pas sûre. Peut-être pas. J'ai tout de même approuvé d'un hochement de tête.

— Tu te souviens que Val et moi, nous sommes allées au collège ensemble ? Eh bien, quand nous étions en cinquième, Val se moquait de moi en sport. Dans les vestiaires. Elle me traitait de crêpe, de planche à pain, de planche à repasser...

— Hein ? C'est vrai ? Pourquoi ?

— D'abord, parce que je n'étais pas du tout le genre de fille populaire. Je parlais trop fort, j'étais mal habillée, je n'étais d'accord avec personne... Tout le monde trouvait que ta mère était Madame Parfaite et moi j'étais sa petite sœur mutante qui n'était pas à sa place. Maplebrook ne me convenait *pas*.

J'ai hoché la tête, même si je ne m'étais jamais imaginé ma tante en collégienne.

— Et puis, en cinquième, je n'avais pas de seins du tout. J'étais plus plate que toi, Lia, je t'assure. Val s'est arrangée pour que toutes ses copines s'en prennent à moi aussi. Un jour, elles ont caché un maillot de corps taille bébé dans mon casier. J'ai accusé Val et elle s'est contentée de rire. Le lendemain, j'ai trouvé une couche. Et après ça, un body. Ça a continué pas mal de temps. Je ne savais pas quoi faire.

— C'est horrible ! Tu l'as raconté à mamie ?

Tante Shelby a fait non de la tête.

— Ta grand-mère ne supportait pas qu'on parle du corps. C'est une question de génération, j'imagine. Enfin bref, j'ai fini par tout dire à ma grande sœur... ta mère. On se disputait beaucoup quand on était enfants – et adultes aussi, tu le sais –, mais je savais qu'elle me défendrait.

Tante Shelby s'est tue quelques secondes et a respiré à fond avant de reprendre.

— Jessie voulait en parler à Val, mais je l'ai suppliée de ne pas le faire parce que j'étais convaincue que ça ne ferait qu'empirer les choses. Alors ta mère m'a emmenée acheter des soutiens-gorge légèrement rembourrés. Pas pour tricher, tu comprends... juste pour mettre fin au harcèlement.

Ça m'a choquée. Maman n'aurait jamais porté de push-up. Je n'avais même pas besoin de fouiller son tiroir pour le savoir.

— Et ça a marché ?

— Je dois bien avouer que oui. Val et ses amies se sont trouvées une autre fille plate et se sont moquées d'elle parce qu'elle n'avait pas ses règles.

Tante Shelby s'est penchée vers moi et a passé les doigts dans mes cheveux.

— Parfois, je regrette de ne pas m'être défendue autrement. Avec une réplique qui tue ou une blague super drôle. Une potion magique, peut-être. Pendant une année scolaire au moins, j'ai rêvé d'aller trouver Val et de lui crier devant ses amies : *Oui, je suis plate, et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?* Mais en réalité, à douze ans, je n'en aurais pas été capable. Et quand quelqu'un

te harcèle, tu fonces sur la première solution qui te permet d'éviter les embrouilles.

Mon cerveau était vide ; j'étais sans voix. Val, la mère la plus gentille de Maplebrook, qui me conduisait dans sa maman-mobile et apportait des festins chez nous tous les mardis, qui serrait les amies d'Abi dans ses bras, qui nous laissait manger des cupcakes au chocolat dans la chambre d'Abi... avait harcelé tante Shelby au collège ?

Je ne pensais pas que tante Shelby ait menti, elle n'aurait eu aucune raison de le faire, mais j'avais du mal à y croire.

Sans parler de l'idée que maman ait acheté à sa petite sœur un soutien-gorge rembourré. Ça allait à l'encontre de tout ce que je savais sur ma mère, qui se maquillait à peine et était plutôt du genre à porter des brassières de sport.

Puis j'ai réalisé quelque chose.

— Tu pensais que *j'étais* harcelée ? C'est pour ça que tu m'as offert ces push-up ?

— Tu sais, Lia, je n'ai aucune expérience avec les filles. C'est pour ça que parfois je gaffe, comme avec Yazmin. Mais si je lui ai demandé de veiller sur toi, c'est juste parce que je t'aime et que je m'inquiète pour toi. Comme je ne suis pas beaucoup là, je ne suis pas au courant de ce qui t'arrive. Tout ce que j'ai, c'est mon intuition.

Elle s'est tapoté la poitrine, comme si c'était là qu'elle rangeait son intuition.

— Et elle t'a dit que j'étais harcelée ?

— Ben oui.

Elle a scruté mon visage.

— Tu l'es ?

— Non, pas du tout, ai-je répondu avec assurance. La seule fille que je connaisse qui se fait embêter, c'est Ruby Lewis et c'est pour la raison opposée. Et ce sont les garçons qui s'en prennent à elle, pas les filles. Et puis, si quelqu'un essayait de me harceler, mes amies me protégeraient.

Tante Shelby m'a tapoté le genou.

— Alors je n'aurais pas dû m'inquiéter, ma nièce chérie. Désolée, je n'aurais même pas dû te parler de tout ça.

Élastique

Pendant le trajet de retour du centre commercial, tante Shelby a surtout parlé de *Herbalégendes*, la nouvelle boutique qu'elle voulait ouvrir. Elle avait trouvé l'emplacement idéal, près des *Dessous de Winnie*, et son ami Todd lui avait promis une participation financière, mais elle cherchait encore un autre investisseur. Malheureusement, papa lui avait confirmé ce matin que ça ne l'intéressait pas. Elle espérait encore le convaincre...

Elle a continué à parler de son projet, mais j'ai cessé de l'écouter. Ce qu'elle avait raconté au centre commercial me tracassait : que Val *savait* que l'autre fille n'avait pas encore ses règles. Parce que cette fille n'avait pas de seins.

La règle était donc : *sans poitrine, pas de règles*.

Comme Marley. Et moi.

Alors que j'avais raconté à mes amies mon Histoire de premières règles.

Ce qui voulait dire qu'elles avaient compris que ce n'était pas vrai ou qu'elles le comprendraient bientôt.

Et si elles ne le découvraient pas elles-mêmes, Val se chargerait peut-être de le leur dire. Une autre chose me préoccupait : d'après tante Shelby, Val avait été une ado tyrannique, alors qu'elle était aujourd'hui la plus gentille mère de Maplebrook. Est-ce que les méchantes ados cessaient de l'être en vieillissant ? Ou est-ce que, sous la couche de vernis, Val était toujours capable d'être mauvaise ? Peut-être qu'elle apprenait à Abi comment être impitoyable.

À mon avis, Abi n'avait pas besoin de leçons. Elle était déjà bien assez méchante naturellement.

Je me suis mise à mordiller les contours de mon ongle du pouce, alors qu'il virait déjà au rouge. Quel que soit le scénario, j'étais mal embarquée. Il me semblait que je n'avais que deux possibilités.

La première : *avouer à mes amies que je leur avais menti... au sujet de mes règles, de mon premier baiser, de l'histoire avec Tanner et de la façon dont je l'avais plaqué.* Mais elles risquaient de ne plus vouloir de moi. Surtout après le discours qu'Abi nous avait tenu au snack au sujet des meilleures amies, de la confiance et de l'importance de dire la vérité.

La deuxième : *arrêter de ne pas avoir de seins.* Ça impliquait de porter des soutiens-gorge rembourrés pour aller à l'école, mais ça permettrait que personne ne sache que mon récit de premières règles était un mensonge. Tout comme celui de Mon premier baiser. Et la Saga Tanner. Et donc que mes amies ne sauraient pas que j'étais une menteuse et voudraient toujours de moi.

Pourtant, je n'avais *aucune* envie de porter un stupide soutien-gorge rembourré. Ni à l'école ni ailleurs.

C'était vraiment injuste que ma vie se résume tout à coup à un horrible problème de coussinets et de sous-vêtements !

Le lundi, pourtant, j'avais l'impression de porter un élastique géant autour de la poitrine. Le plus étrange, c'est qu'il n'y avait presque aucune différence avec le soutien-gorge normal. Même si ses bonnets étaient rembourrés, sous mon sweat, il se voyait à peine. Je mourais de trouille à l'idée que les autres croient que j'avais mis des chaussettes sous une brassière, mais non. Le seul problème, c'est que j'avais l'impression de porter une enseigne clignotante sur la poitrine : *Oui, chers Terriens, je porte un soutien-gorge rembourré. Circulez, il n'y a rien à voir. Non, une seconde : vous avez le droit de regarder juste assez longtemps pour constater que je ne suis plus plate. Puis circulez, merci. Signé : La Direction.*

Pendant l'appel, Mak n'a fait aucun commentaire sur mon physique et Marley a passé tout son temps à dessiner. Quand Abi a débarqué en courant dans notre salle de classe, elle ne s'est pas arrêtée pour examiner ma poitrine.

Elle nous a offert des sucettes au chocolat, à Mak, Marley et moi. Autour du bâtonnet, il y avait un ruban rouge et un petit mot qui disait *PARDON* :-/

— Pourquoi tu nous donnes ça ? s'est étonnée Mak.

Abi a affiché un beau sourire.

— Désolée, j'ai pas été très sympa vendredi. Mais ce week-end, j'ai eu mes règles, donc je suppose que c'étaient des sautes d'humeur. Vous me pardonnez ?

— Évidemment, ai-je répondu.

— On se voit à la cafèt ce midi ?

— Ouais, a fait Mak en haussant les épaules, comme si ça lui était égal.

J'ai jeté un coup d'œil en direction de Marley. Elle n'avait pas répondu à Abi et n'avait même pas fait semblant de s'intéresser à la sucette, qu'elle avait rangée dans la poche avant de son sweat à capuche des Chicago Bulls. J'ai tenté de déchiffrer son expression, mais je ne voyais pas ses yeux derrière ses lunettes. Et quand la sonnerie du début des cours a retenti, je savais que je ne la reverrais

pas avant midi. J'ai pensé à lui courir après pour lui demander : *Tu es fâchée avec moi ? Ou : Est-ce que tu as des Symptômes et est-ce que c'est pour ça que tu es bizarre, tout à coup ?* Mais j'avais l'impression qu'elle ne me répondrait pas et que, de toute façon, je n'aurais pas envie d'entendre sa réponse.

Le troisième cours de la matinée était EPS. En arrivant dans les vestiaires, je me suis rendu compte que je n'avais pas pensé aux conséquences. J'allais devoir enlever mon sweat – mais je n'étais pas prête à exhiber le soutien-gorge de tante Shelby. Il était potable : ni incrusté de brillants, ni brodé du genre *Mon premier soutien-gorge rembourré*, et son rose n'était pas mal du tout. Mais je savais que dès que j'enlèverais mon sweat, on verrait que derrière les coussinets les bonnets étaient vides. Et l'idée que tout le monde voie qu'en gros, j'avais attaché de MINI-OREILLERS à ma poitrine me donnait envie de vomir.

Alors, voici ce que j'ai fait : je me suis changée dans les toilettes puis je suis revenue en courant dans les vestiaires, genre *Trop forte, je suis déjà prête pour le volley !* À la fin du cours, j'ai couru aux W.C. comme si je mourais de besoin de faire pipi et je suis ressortie deux minutes plus tard, habillée pour aller en anglais.

Abi, Julia et Mak m'attendaient dans le couloir.

— Ça va, Lia ? m'a demandé Abi.

— Pourquoi ?

— On dirait que tu nous évites, m'a expliqué Mak. On a la gale ou quoi ? J'ai fixé mes chaussures.

— C'est juste que j'ai... des irritations. Sur la poitrine.

— Oh, dégueu, a fait Julia. Ça te démange ?

— Oui, un truc de fou. Mais je suis sûre que ce n'est pas contagieux.

Abi a froncé les sourcils.

— Comment le sais-tu ? Tu es allée chez le médecin ?

— Ma tante Shelby s'y connaît pas mal en problèmes de peau. Ce week-end, elle m'a apporté une lotion à base de plantes tropicales. Je ne me souviens pas du nom, mais c'est vraiment collant.

J'ai grimacé.

— Je peux te passer du talc si tu veux, m'a proposé Julia. J'en ai dans mon casier.

— C'est gentil, merci. Mais je crois que je ferais mieux de ne pas mélanger du talc à ce machin de l'Amazonie. Ma poitrine risquerait d'exploser, haha.

Abi a passé un bras autour de moi.

— Écoute, Lia, m'a-t-elle murmuré en m'entraînant à l'écart de Mak et Julia. Si tu dois consulter un docteur et que tu n'as pas envie d'y aller avec ton père... ma mère peut t'accompagner.

— Merci, Abi.

— Si tu as encore des irritations demain matin, dis-le-moi, d'accord ? Maman te prendra rendez-vous chez notre dermato. Il est vraiment super.

Abi avait des points noirs sur le nez, comme de petites graines de pavot. Peut-être qu'elle allait chez le dermatologue pour se les faire enlever ou je ne sais quoi. Honnêtement, je n'avais pas envie de penser à ça.

— C'est vraiment gentil de la part de ta mère. Et de ta part.

— C'est rien. On est là pour toi, Lia. Toutes.

— Merci, Abi, je le sais.

Tout à coup, des larmes chaudes et gênantes me sont montées aux yeux. Non seulement parce que Abi m'avait rappelé ma mère, ou plutôt mon absence de mère, mais aussi parce que je m'en voulais de mentir à mes amies. Pourquoi est-ce que j'avais inventé cette histoire d'irritation ? Qu'est-ce que ça pouvait faire si mon stupide soutien-gorge était un peu rembourré ? Si ça se trouvait, mes copines aussi portaient des coussinets. Et le fait que je n'aie jamais remarqué ce détail prouvait à quel point c'était idiot de ma part de mentir là-dessus.

Et voilà qu'Abi était super gentille avec moi, me proposait les services de sa mère comme maman de substitution. Mes amies étaient extraordinaires ; j'étais dingue de penser qu'Abi était méchante ou que Val n'était qu'une version plus âgée d'une ado tyrannique. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Peut-être que mon cerveau était bousculé par les hormones...

Mais quelles hormones ?... Je n'en produisais sans doute pas, et ça expliquerait pourquoi j'avais besoin d'un soutien-gorge pour me fabriquer des seins factices.

J'ai gratté ma fausse irritation sur ma fausse poitrine.

— Merci, ai-je répété, à personne en particulier.

Échange de corps

Pendant le déjeuner, Abi nous a posé « une question marrante » : si vous pouviez changer de corps avec celui de quelqu'un que vous connaissez personnellement, qui choisiriez-vous ?

Mak a grogné :

— C'est censé être une Vérité ? Tu sais que je ne joue plus à ce jeu.

— C'est une simple *question*. Mais tout le monde doit répondre honnêtement.

— Je peux choisir une star de cinéma ? a demandé Julia en pouffant de rire.

Ce jour-là, elle portait une paire de pendants d'oreilles compliqués que sa sœur lui avait légués et, quand elle riait, toutes les parties du bijou tremblaient.

— Non, sauf si tu la connais personnellement.

— Bon, alors je prends Mak.

Mak a ricané.

— Sérieux, Julia.

— Je *suis* sérieuse. Tu es forte, tu as les bras musclés, tu es grande, tu n'attrapes pas de coups de soleil et, en maillot, tu ressembles à une déesse de la natation.

— Oh, arrête, a fait Makayla.

Mais elle n'arrivait pas à s'empêcher de sourire.

— Qui tu choisirais, Abi ?

— Julia, a répondu Abi en regardant Mak, comme si elle lui lançait un défi. Julia a levé les yeux au ciel.

— Non, c'est vrai, a précisé Abi. Tu es petite et tu as des courbes. Tu es mignonne même quand tu portes un vieux truc de ta sœur.

— Eh bien, merci.

Julia a souri et ses joues ont rosi de plaisir, comme si elle n'avait pas entendu le commentaire sur les vieux habits de sa sœur.

— Et toi, Mak ?

Mak a mâché son sandwich à la dinde d'un air pensif avant de répondre.

— Sarita, je crois. Elle a des bras et des jambes vraiment longs, ce qui est un avantage majeur pour nager. Et ses pieds sont très grands aussi, ce qui lui permet d'avancer vite, comme avec des palmes.

Abi a pouffé de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? a voulu savoir Mak.

— Je ne sais pas, je ne m'attendais pas à t'entendre dire « je voudrais être Berthe aux grands pieds ».

— Parce que tu n'es pas une nageuse. Et aussi parce que tu es peut-être un peu jalouse de Sarita.

— Quoi ? Pourquoi je serais jalouse ?

— Je ne sais pas, Abi, à toi de me le dire.

Abi et Mak se sont fusillées du regard par-dessus la table de la cafèt. La lèvre d'Abi s'est mise à trembler. Mak a voûté les épaules, comme si elle se préparait à encaisser une attaque.

Oh, oh, me suis-je dit, nous y voilà.

Julia devait penser la même chose parce qu'elle s'est tournée vers moi.

— Et toi, Lia ? a-t-elle demandé bien fort.

— Si on essayait toutes de deviner ? a proposé Abi. Ooh, je sais. Ruby Lewis ?

— Arrête, a protesté Julia en riant.

— Non, mais sérieux, c'est quoi son *problème* à cette fille ? Quelqu'un devrait lui parler.

— Et lui dire quoi ? a lancé Mak à Abi. Excuse-moi, tu as déjà pensé à ne pas laisser tes seins balloter ?

Julia a souri d'un air compatissant :

— Ruby a juste besoin de porter un soutien-gorge. Quelqu'un devrait le lui dire.

— Ah oui, qui ? a insisté Mak.

— Elle n'a pas une mère ? me suis-je étonnée.

— Ses parents sont divorcés et Ruby vit avec son père, a expliqué Abi. D'après ce qu'on m'a dit, elle voit sa mère genre une fois par an. Max.

— Ne dis pas *max*, est intervenue Mak.

Julia a posé sa main sur sa bouche pour cacher son rire.

— Seulement une fois par an ? C'est trop *triste*.

Puis elle m'a jeté un regard coupable, comme si la mère-une-fois-par-an de Ruby n'était pas la pire situation qu'elle puisse imaginer. J'ai fait semblant de ne

rien remarquer.

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? a suggéré Abi. Quelqu'un devrait aller acheter un soutien-gorge à Ruby et le glisser dans son casier.

— Quoi ? Non ! me suis-je exclamée, horrifiée.

Tout le monde m'a regardée avec curiosité – même Marley, qui n'avait pas dit un mot depuis le début.

— Pourquoi pas ? a insisté Abi. Ce serait comme un cadeau anonyme.

— Je ne pense pas qu'elle le prendrait bien, ai-je argumenté. Pourquoi est-ce qu'on ne demanderait pas à une mère de lui parler ? Val, par exemple ?

Je me suis tournée vers Abi.

— S'il y a une mère qui arriverait à gérer une situation comme celle-là, c'est bien la tienne.

En disant ça, j'ai perçu le paradoxe : demander à *Val* de parler à Ruby au lieu de cacher un soutien-gorge dans son casier, ce n'était guère mieux. Pourtant, à mes yeux, c'était une sorte de compliment pour Val. J'ai été abasourdie quand Abi s'est fâchée :

— Ma mère a déjà bien *assez* de choses à faire comme ça. Et puis, Lia, tu ne nous as pas donné ta réponse.

— À propos de l'échange de corps ?

J'ai pris une profonde inspiration.

— Ça m'embête, mais je suis bien obligée de dire Logan.

— La fille que Tanner a trompée ? m'a demandé Julia, les yeux écarquillés.

J'ai hoché la tête.

— Oui, elle n'était pas sympa ni rien, mais, honnêtement, j'aimerais lui ressembler en bikini.

Est-ce que Julia avait enfin remarqué ma fausse poitrine ? Elle m'examinait, en tout cas.

— Bah, Lia, je suis sûre que tu serais très bien en bikini si tu en portais. Et n'oublie pas que Tanner a trompé Logan pour sortir avec *toi*.

— Oui, c'est pas faux.

Est-ce qu'Abi plissait les yeux parce qu'elle doutait de mes paroles ? Ou était-ce juste mon imagination, parce que j'avais mauvaise conscience ?

— Quel âge tu as dit qu'elle avait ? m'a demandé Abi.

Est-ce que j'avais parlé de l'âge de Logan ? Je ne m'en souvenais plus et j'avais peur de me contredire.

— Quinze ans, je crois.

Abi a cligné des yeux.

— Waouh. Donc, ce Tanner a trompé une fille canon de son âge pour sortir avec toi ?

— On n'est pas sortis ensemble. On s'est embrassés. Une fois.

Je suis à grosses gouttes. Bientôt, j'allais devoir tordre les coussinets de mon soutien-gorge.

— Peut-être qu'il trouvait Lia plus sympa que Logan ? a avancé Julia.

— Hum, a commenté Abi. Peut-être.

Elle avait à nouveau une conversation silencieuse avec Mak, j'en étais sûre.

— Et toi, Marley ? ai-je demandé, désespérée.

Marley a tiré sur un fil de fromage de sa pizza.

— *Quoi moi ?*

— Qui est-ce que tu choisirais ?

— Eh bien, comme vous m'obligez à participer à cette conversation, je suis obligée de répondre que, franchement, je pense que c'est une question stupide et je refuse d'y répondre. Nous devrions être ravies des corps que nous avons au lieu d'être jalouses des autres. Et nous ne devrions pas nous moquer de Ruby, qui est une fille très sympa. En plus, je trouve que se tracasser pour savoir à quoi on ressemble en bikini, c'est nul et c'est du gâchis de cerveau. Si tu veux vraiment porter un bikini, Lia, fais-le, c'est tout.

J'ai eu l'impression de recevoir une gifle.

La bouche d'Abi a formé une grimace.

— Marley, tu peux m'expliquer un truc, s'il te plaît ? Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu gâches tout ?

— Je ne gâche rien. Vous m'avez demandé de répondre, j'ai répondu.

— C'est l'opinion de Marley, l'ai-je défendue mollement.

Abi ne m'a pas écoutée.

— Pourquoi est-ce que tu manges avec nous, Marley, si tu n'as pas envie de participer à la conversation ? Va t'asseoir avec ton petit ami, Graydon. Je sais que tu en meurs d'envie.

Marley m'a regardée par-dessous sa frange.

— Pourquoi tu ne l'embrasses pas, Marley ? a continué Abi. Vas-y, on te lance le défi.

— Pas moi, ai-je marmonné.

Abi a haussé les sourcils.

— Ah non, Lia ? Pourquoi ? Oh, parce qu'il te plaît à *toi* aussi ?

— Personne ne plaît à personne, a grondé Marley.

Elle s'est levée.

— Vous savez quoi ? J'arrête tout. Je ne comprends pas pourquoi vous continuez à jouer à des jeux stupides ou à répondre aux questions débiles d'Abi. Vous toutes. Et surtout toi, Lia.

Elle a pris sa croûte de pizza, l'a jetée à la poubelle et s'est dirigée vers la porte de la cafétéria.

— Marley, attends ! lui ai-je crié.

Mais Marley n'attendait jamais.

Poing fermé

Je n'ai plus vu Marley avant la fin des cours, et encore, uniquement parce que je l'ai attendue à côté de son casier, où je savais qu'elle ne pourrait m'éviter. Puis je l'ai suivie dehors quand elle a cherché à m'échapper.

— Marley, tu vas continuer à m'ignorer ? ai-je crié alors qu'elle s'éloignait. À un pâté de maisons du collège, elle a enfin ralenti.

— Je ne t'ignore pas, Lia. Je n'ai plus rien à te dire, c'est tout.

— Marley, ai-je commencé en essayant de reprendre mon souffle. Je sais que tu n'as jamais aimé Action ou Vérité ; tu l'as dit dès le début. Mais c'est terminé, on n'y joue même plus !

— Et maintenant, tout le monde est honnête avec tout le monde, d'après toi ?

Elle me fusillait du regard à travers ses lunettes.

— Heu, oui.

D'un coup de pied, elle a dégagé un caillou.

— Je croyais qu'on se comprenait, Lia. Mais ces derniers temps, je ne sais pas, j'ai l'impression de ne plus te connaître.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quand tu as laissé Abi te forcer à parler de ta mère...

— Elle ne m'a pas forcée. Je t'ai dit que je *voulais* en parler !

— Ah oui ? Alors pourquoi tu ne l'as jamais fait avant ce jour-là ? Et cette histoire ridicule que tu as inventée à propos de Tanner et du baiser.

— Qu'est-ce que ça a de ridicule ?

— Un gars qui est au lycée ne sort pas avec des filles de douze ans. S'il t'avait embrassée sur une plage devant tout le monde, quelqu'un lui aurait cassé la figure ou l'aurait dit à ta tante. Et puis cette histoire de petite amie désagréable avec un corps de rêve en bikini...

— Mais Logan *est* magnifique en bikini. C'est vrai !

— Oui, bon, d'accord. Et tes mensonges à propos des règles, alors ?
Nous nous sommes dévisagées.

— Quoi ?

J'avais du mal à respirer.

— C'était un mensonge, non ? Tu n'as pas encore tes règles, hein ?

— Non, ai-je murmuré. Tu as raison.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine rembourrée.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai le sens de l'observation. Je remarque les choses.

Elle a écarté la frange de ses yeux.

— Par exemple, je sais quand Julia a ses règles : ses cheveux sont plats et gras, elle a des boutons sur le front. Et quand Makayla a eu ses règles pour la première fois ? Je savais que ça allait venir parce qu'elle n'arrêtait pas de se masser le ventre comme si elle avait des crampes.

— Et Abi ?

— Honnêtement, je n'ai pas remarqué grand-chose, à part qu'elle est agressive et de mauvaise humeur ces derniers temps.

J'ai hoché la tête. Ça me soulageait d'entendre quelqu'un le dire.

— Et moi ?

— Toi ? Bon, d'accord, Lia...

Elle s'est mise à compter sur ses doigts.

— Tu étais plate comme une planche jusqu'à aujourd'hui. Tes cheveux sont toujours pareils à eux-mêmes. Tu n'as pas la peau grasse. Tu n'as aucun bouton. Tu ne sens pas mauvais après le cours d'EPS. Tu ne dis pas que tu meurs d'envie de certaines nourritures. Tu n'as jamais l'air fatiguée ou sur les nerfs sans raison. Je continue ?

J'ai fait non de la tête. Je n'avais vraiment pas envie d'en entendre plus.

— Alors pourquoi tu as menti ? m'a demandé Marley.

— Je ne sais pas, ai-je gémi. À cause de toutes ces histoires de colo, je crois. Je me sentais à l'écart. Pas toi ?

Marley a enfoncé les mains dans les poches avant de son sweat.

— Pas trop. Qu'est-ce qu'il y a de si génial à avoir ses règles ?

— Ce n'est pas juste ça. C'est...

Pourquoi, au fond ? J'ai regardé la rue.

— Pour ne pas être exclue.

Dès que j'ai dit ça, ma gorge s'est serrée, comme si j'avais avalé quelque chose de dur, du verre poli, un gros morceau. C'était ça : je me sentais abandonnée. Comme si j'étais seule sur une plage et que je regardais les autres s'éloigner à la nage. Maman, Marley, Julia, Mak...

Marley a froncé les sourcils.

— Tu crois qu'Abi, Julia et Mak sont plus matures que toi ? Juste parce qu'elles saignent une fois par mois ?

— Non. Mais j'ai l'impression qu'elles font plein de trucs, je ne sais pas, qu'elles *avancent*, sans nous. Tu ne ressens pas ça ?

— Si c'est le cas, je m'en fiche. Peut-être que je n'ai pas envie de faire partie de leur groupe.

Je n'ai pas su quoi répondre. Moi qui avais l'impression d'être la seule vraie alliée de Marley, la seule qui lui permettait de rester dans la bande, je découvrais qu'elle n'avait même pas *envie* d'en faire partie.

— Je peux te poser une question ? Pourquoi est-ce que tu as passé tant de temps avec elles si ça te déplaît à ce point-là ?

— Parce que tu étais là, Lia. Et que nous étions amies.

— Étions ?

Elle a soupiré.

— Honnêtement, je ne sais pas si j'ai encore envie d'être amie avec toi. Pas seulement à cause de tes mensonges, mais aussi parce que tu fais tout ce que dit Abi.

De toutes les choses dont elle m'avait accusée, ça me paraissait la plus injuste.

— Ce n'est pas vrai ! Je la contredis tout le temps. Je prends tout le temps ta défense...

— Oui, merci. Je te défends aussi. Mais c'est bon, on n'est plus obligées de le faire.

Des garçons de quatrième sont passés devant nous en skateboard. Ils avaient l'air de bien s'amuser en déconnant, comme font parfois les garçons.

Marley les a regardés passer en se protégeant les yeux du soleil.

— Je ne sais pas, Lia... depuis l'été, c'est comme si tu avais changé.

— Moi ? Comment tu peux dire ça, Marley ? À part toi, je suis la seule d'entre nous à *ne pas* avoir changé. C'est *pour ça* que j'ai menti !

Elle a haussé les épaules.

— Écoute, mon prof particulier va arriver. Ma mère va me tuer si je suis en retard.

Elle a plongé la main dans la poche de son jean et en a ressorti son poing fermé, comme si elle voulait que je devine ce qu'elle y cachait.

— Qu'est-ce que c'est ? lui ai-je demandé avec nervosité.

— Prends-les, d'accord ?

Elle a ouvert la paume. Mais je n'avais pas besoin de regarder pour savoir ce que c'était.

Les trois morceaux de verre poli que je lui avais offerts à la fin de l'été : un vert, un bleu clair et un blanc.

Aucun rapport

Mardi matin, pendant l'appel, Marley a passé tout son temps à dessiner dans son carnet. Je n'ai pas essayé de lui parler parce que je n'avais pas le courage de lui faire face. Elle avait tout de suite deviné que je mentais et elle n'avait rien dit... ni aux autres ni à moi. Même si je ne le méritais pas, elle m'avait protégée. Jusqu'au moment où elle en avait eu trop marre, quand Abi l'avait forcée à répondre à cette stupide question sur l'échange de corps.

Je me tracassais pour Marley. Si elle quittait notre groupe, qui seraient ses amies ? Avec qui allait-elle manger ? Avec qui est-ce qu'elle passerait son temps après les cours et le week-end ? À qui est-ce qu'elle enverrait ses dessins de tortues ? Elle n'avait pas d'autres amies dans notre année, en tout cas à ma connaissance. Ça ne me semblait pas juste qu'elle se retrouve seule à cause de mon comportement stupide et égoïste.

Malheureusement, ce n'était pas mon seul souci de la journée. J'avais pris la décision de me changer devant mon casier dans le vestiaire en EPS parce que je savais que si je me cachais à nouveau dans les toilettes, Abi me traînerait de force chez son dermatologue. J'ai enfilé mon jogging et j'étais en train de passer un stupide T-shirt que tante Shelby m'avait offert (« Klaxonne si tu es un Maine-iaque »), quand Abi est arrivée en courant.

— Julia a eu un accident !

Le mot *accident* n'est pas mon préféré du dictionnaire. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Mon pouls s'est emballé.

— Il faut appeler une ambulance ?

— Non, pas ce genre d'accident. Un accident de règles.

Abi avait les yeux écarquillés.

— Elle ne s'attendait pas à les avoir aujourd'hui et son pantalon de survêt est bleu clair.

— Oh !

— Elle ne peut pas sortir des toilettes comme ça et elle est trop petite pour emprunter mon pantalon de sport ou celui de Mak. Elle a besoin du tien, O.K. ?

— Pas de problème. Je garderai mon jogging et je lui prêterai mon jean.

— Et une serviette.

— Quoi ?

— Tu sais... une serviette. Mak n'a que des tampons, pour la piscine, et Julia ne veut pas en mettre. Tu en as en réserve dans ton casier, non ?

Hum.

— Laisse-moi regarder.

J'ai farfouillé dans le désordre de mon casier.

— Oh non. Désolée, je dois être tombée à court.

— Ah bon ? C'est bizarre.

Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? Est-ce qu'elle avait compris que je mentais ?

— Tu ne peux pas lui en passer ?

Je sentais à nouveau la sueur monter.

— Non, j'ai eu mes règles la semaine dernière et je n'ai pas apporté de nouvelles serviettes.

— La semaine dernière ?

— Hein ?

— Tes règles. Je pensais que tu les avais eues ce week-end.

Les yeux d'Abi ont lancé des éclairs :

— Sérieux, Lia ? Le week-end, c'est la semaine dernière. Lundi, c'est le début de la semaine d'école. Comment tu peux discuter d'un truc sans intérêt pendant que Julia flippe dans les toilettes ?

— Désolée.

— Donne-moi ton jean, O.K. ? Je vais demander à quelqu'un d'autre.

— Essaie le bureau d'EPS. Ou l'infirmerie, ai-je suggéré pour essayer d'aider.

— Lia, *je sais*, a-t-elle grondé.

À midi, tout était revenu à la normale, à part quelques trucs :

1. Marley n'était pas à notre table. On aurait dit qu'elle n'était même pas dans la cafétéria.

2. Julia portait mon jean, ce qui voulait dire que j'avais gardé mon jogging imbibé de transpiration.

3. Abi avait *peut-être* deviné que j'avais menti pour mes règles.

4. Mais elle pouvait aussi avoir menti à propos de ses règles. Ce n'était pas impossible.

5. Elle pensait *peut-être* que je la soupçonnais de mentir. Et si c'était le cas, elle était certainement furieuse. Et ça, *même si* elle avait dit la vérité.

Ce qui expliquait l'étrange atmosphère à table quand je me suis installée avec ma pizza végétarienne. Personne ne parlait. Mak était penchée sur son téléphone, Julia mangeait les pépites de chocolat de son cookie et Abi me fixait avec un petit sourire méprisant.

Elle a fini par dire :

— Hé, ne mange pas trop de pizza, Lia. Il y a de l'ail dessus.

— Et alors, c'est quoi le problème de l'ail ?

— Ça donne mauvaise haleine. Graydon ne voudra plus t'embrasser.

— Haha, très drôle. De toute façon, il ne veut pas m'embrasser.

— Bien sûr que si, a enchaîné Mak en relevant la tête. Allez, Lia, tout le monde sait très bien que vous êtes amoureux l'un de l'autre.

— Hein, *quoi* ?

— Ce n'est pas un secret. Il est toujours en train de te regarder. Et toi tu deviens toute rouge dès qu'on en parle. Comme maintenant.

Inutile de nier que je rougissais : je sentais mes joues en feu. Et après tout, quel était l'intérêt de nier le reste ? Si c'était tellement évident...

— En fait, je crois qu'il me déteste. En tout cas, il m'évite.

— Ah oui ? Pourquoi ? m'a demandé gentiment Julia.

— Je ne sais pas. J'ai tenté de lui expliquer pourquoi Marley lui avait offert un poème. Je n'ai pas dû bien me faire comprendre, je suppose.

J'ai mordu dans ma pizza et j'ai pensé à Marley, à tout ce qu'elle avait enduré pour rester mon amie.

— Je peux te demander un truc, Abi ? Pourquoi as-tu demandé à Marley de donner un poème d'amour à Graydon ? Et puis de l'embrasser ?

Abi a émis son petit rire.

— Parce qu'on savait qu'elle ne le ferait pas.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il te plaît, idiote. Mais évidemment, tu ne l'embrasseras pas non plus.

— Ah non ? Et pourquoi ?

Elle a levé les yeux au ciel.

— Oh, Lia, ça va.

— Ça va quoi ?

Mak et Julia nous observaient, comme si nous jouions au ping-pong.

— Ça va quoi ? ai-je répété.

— Lia, a déclaré Abi, tu n'embrasserais pas Graydon parce que tu n'as jamais embrassé Tanner. Tu n'as jamais embrassé de garçon, si ?

— Quoi ? Où as-tu pêché ça ?
— Oh, alors tu prétends que c'est vrai ? Tu as *vraiment* embrassé Tanner ?
— Abi, je t'ai dit...
— Alors, prouve-le. Embrasse Graydon.
— Tu rigoles ? Ça n'a rien à voir ! Quel est le rapport entre embrasser Tanner...
— Très bien, Lia. Ne le fais pas.
La voix d'Abi était tranchante comme la lame d'un couteau.
J'étais tellement furieuse que j'ai failli éclater de rire.
Je savais que je pouvais me lever de cette table et m'en aller avec ma pizza. Je n'avais pas à obéir aux ordres d'Abi ou à relever ses défis débiles ! Parce que c'était un défi, même si on ne jouait plus à Action ou Vérité.
Mais très vite, j'ai pensé que si je m'éloignais, comme Marley, ce ne serait pas moi qui quitterais mes amies... ce serait elles qui m'abandonneraient. Et je me retrouverais seule sur la plage, sans même Marley. Il n'y aurait que moi et quelques morceaux de verre poli abandonnés.
Julia et Mak me fixaient ; on aurait dit qu'elles regardaient un truc à la télé en se demandant ce qui allait se passer. Comme si j'étais juste la brave Lia rejetée. Mais si je leur prouvais le contraire ? Si j'arrivais à les surprendre ? Si je parvenais à prouver que tout ce que j'avais raconté était vrai ?
— Très bien, je vais le faire.
Abi a souri d'une façon qui m'a noué le ventre.
— On verra ça.

Le baiser

La question, c'était de trouver où faire ça. L'endroit devait être assez isolé pour que Graydon n'ait pas peur de voir ses copains débarquer, mais assez public pour que mes amies puissent nous voir. Si je trouvais l'endroit et le moment parfaits, Graydon me laisserait sûrement l'embrasser. Après tout, il me permettait d'emprunter ses devoirs et m'avait déjà demandé de danser avec lui. Si je ne lui avais pas plu, il n'aurait pas aussi mal pris mon intervention dans la blague du poème d'amour.

Hélas, l'après-midi s'écoulait et les occasions se faisaient de plus en plus rares. Impossible de l'embrasser en math parce qu'il était à la place du premier de classe, juste à côté du bureau de Mme Crawley. (Je m'étais mise dans le fond pour ne pas être trop distraite par le nez refait de la prof.) En SVT, il partageait sa table de labo avec Ben et Jake et il n'était pas question que je me lance devant eux. En anglais, on devait rédiger une rédaction sur un livre que j'avais bien aimé alors que tout le monde l'avait trouvé nul. Et comme je voulais m'appliquer, je suis restée cinq minutes de plus. Impossible de croiser Graydon à son casier à la fin des cours.

Heureusement, je l'ai rattrapé juste avant qu'il ne monte dans le bus.

— Graydon ! ai-je crié, quelques décibels trop fort.

Il a fait une grimace gênée.

— Ouais ?

— Je peux te parler ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il y a ?

Ça aurait été l'occasion idéale de l'embrasser. Sauf qu'aucune de mes amies n'était là pour être témoin. Ça ne compterait pas.

— Graydon, je me demandais si tu voudrais aller au snack. Prendre un milk-shake, peut-être ?

— Avec toi ?

Il a plissé les yeux. À moins que ce n'ait été une moue de mépris.

— J'sais pas. J'ai un cours particulier.

— Tu prends des cours particuliers, toi ?

— Non, j'en donne à Marley. En math. Tu ne savais pas ?

J'ai fait non.

— Je ne lui apprend pas des trucs, c'est plus des répétitions. Elle est intelligente, mais elle a besoin d'exercices. Et sa mère me paie bien.

Je me suis demandé si c'était lui le « prof particulier si cher » dont Marley parlait toujours.

— On n'est pas obligés de traîner. Tu pourras être à l'heure pour ton cours.

Il a cligné des yeux.

— J'ai plutôt *faim*. Pourquoi pas ?

— J'ai juste un truc à faire avant. Tu m'attends une seconde ?

Il a ouvert son sac à dos et en a sorti un livre, *Chroniques martiennes*.

J'ai couru à l'intérieur. Abi, Mak et Julia étaient encore près de leurs casiers.

— Bon, ai-je dit, le souffle court. Je vais au snack avec Graydon. Vous pouvez nous y retrouver ? Enfin, non, pas nous retrouver ; on aura besoin d'être seuls. Je veux dire, vous pouvez y aller ? Maintenant ?

Mak avait l'air hésitante.

— Je dois être à la piscine à 15 h 45.

— Ça ira vite, ai-je promis.

Abi a haussé les épaules en guise d'approbation. Je n'ai pas attendu la réponse de Julia : si Abi était d'accord, elle le serait aussi.

J'ai couru retrouver Graydon. Le snack de Maplebrook n'était qu'à cinq minutes à pied, mais il marchait incroyablement lentement. Je dis *incroyablement* parce que pour tout le reste, il était très rapide et direct. Il ne gaspillait pas son énergie à discuter. Il s'est contenté d'écouter pendant que je lui expliquais l'intrigue d'*HiberNation* que je venais de terminer.

— Et à la fin, Bree part seule sans armée ? m'a-t-il demandé quand nous sommes arrivés au snack. Ce n'est pas très plausible, tu ne trouves pas ?

— Non, pas vraiment. Mais je trouvais ça chouette.

— C'est peut-être *chouette*, mais ça n'a pas de *sens*.

Maggie, la serveuse, s'est approchée.

— La même table que d'habitude ? a-t-elle demandé avec lassitude.

J'ai hoché la tête. Puis je me suis rendu compte que c'était une erreur : notre place habituelle était près de la porte, Graydon verrait mes amies arriver. Et puis je ne voulais pas que toute la rue m'observe quand je l'embrasserais.

— On va se mettre dans le fond, pour changer.

— Un milk-shake chocolat, comme d’habitude ?

— Heu, oui, s’il vous plaît.

Je me suis glissée sur la banquette pour faire face à la porte.

— Je vais prendre une coupe de glace aux pépites de chocolat avec du chocolat fondu et une double portion de chantilly, mais pas de cerise au marasquin, a expliqué Graydon.

Maggie a levé les yeux au ciel, comme pour dire *Super, encore un gamin charmant de Maplebrook*.

— Qu’est-ce que tu reproches aux cerises ? ai-je demandé à Graydon quand Maggie s’est éloignée.

— Elles n’ont rien à voir avec de vraies cerises. Elles ont juste un goût rouge. C’est comme le parfum artificiel raisin, qui a un goût violet ou le parfum myrtille, qui a un goût bleu.

Il a secoué la tête d’un air dégoûté.

— Tu devrais discuter de fruits avec Marley. Elle déteste les raisins secs. Tous les aliments fripés, en fait.

— Les aliments fripés ne me gênent pas. C’est la *fausse* nourriture qui me dérange.

J’ai croisé les bras devant ma fausse poitrine.

J’étais à court de sujets de conversation. Je n’arrêtais pas de jeter des coups d’œil en direction de la porte, mais mes amies n’arrivaient pas. Si elles ne débarquaient pas très vite, Graydon allait partir chez Marley...

Maggie a fini par revenir avec nos commandes. Elle a posé la coupe de Graydon, puis une glace à la pâte de cookies crue avec du caramel, de la chantilly et des oursons en gomme. C’est ce qu’Abi prenait toujours, pas moi.

— Attendez, ce n’est pas ce que j’ai commandé.

— Oui, je sais, toi c’est le milk-shake au chocolat. Il arrive.

— Pourquoi est-ce que vous m’avez apporté ça ?

Maggie m’a adressé un sourire moqueur.

— C’est un message d’un admirateur secret.

— Quoi ?

— Écoute, c’est ce qu’elle m’a dit de te dire, a râlé Maggie en partant.

— Tu devrais lire ce qui est écrit sur la serviette, m’a conseillé Graydon en mélangeant la sauce chocolat dans sa glace.

J’ai tiré vers moi la serviette placée sous la coupe. Graydon avait raison. Certaines lettres avaient bavé à cause du caramel et de la glace qui avaient coulé, mais il y avait bien un message : RDV AUX TOILETTES. TOUT DE SUITE.

J’ai chiffonné la serviette.

— Excuse-moi, Graydon, je dois aller aux toilettes. Je reviens tout de suite, ai-je marmonné.

— Prends ton temps, m'a-t-il répondu en léchant sa cuillère.
J'ai marché à grands pas jusqu'aux toilettes où Abi m'attendait.

— Vous étiez là depuis le début ? me suis-je exclamée. Vous êtes où ?

— Près de l'entrée. Vous êtes passés devant nous. Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Là maintenant ? Je suis aux toilettes pour te parler.

— Haha. Très drôle.

Elle a vérifié dans le miroir si sa queue-de-cheval sur le côté était toujours bien.

— Eh bien, dépêche-toi ! Mak doit partir.

— Je ne peux pas me *jeter* sur lui, Abi. Je n'ai pas encore mon milk-shake.

Elle a haussé un sourcil.

— Tu as besoin d'un milk-shake pour embrasser un garçon ? C'est comme ça que ça s'est passé avec Tanner ?

— Quoi ? Non. Il n'y avait pas de milk-shakes. On était sur une plage, tu te souviens ? Et, honnêtement, Abi, je n'aime pas qu'on me mette la pression.

— Personne ne te met la *pression*, Lia. Si tu ne veux pas embrasser Graydon...

La porte d'un des W.C. s'est ouverte sur Ruby Lewis.

— Salut.

Oh, super. Elle avait tout entendu !

— *Salut*, a répondu Abi d'un ton faussement enjoué. Vous ne trouvez pas que ces miroirs sont extraordinaires ? On a vraiment une image parfaite, quand on se regarde dedans.

— C'est généralement comme ça, avec les miroirs, ai-je marmonné. On devrait y aller, Abi.

— Une seconde, je veux voir comment je suis sous différents angles.

Elle s'est tournée vers la gauche et a fait semblant d'inspecter son profil. Puis elle s'est tournée vers la droite.

— Parfait, tout est bien couvert.

Ruby s'est savonné les mains :

— Oui, ne te tracasse pas, tu es très bien. Salut, Abi.

— À plus.

— C'était subtil, ai-je murmuré quand nous sommes sorties.

— Tu crois ? m'a demandé Abi en riant. Je devrais peut-être y retourner et sauter sur place. Je blague, a-t-elle ajouté en voyant mon expression horrifiée.

J'ai laissé Abi regagner sa table avant de me glisser sur ma banquette. Pendant que j'étais aux toilettes, Maggie avait remporté la coupe-message et m'avait apporté mon milk-shake chocolat à la place.

J'ai bu une longue gorgée. Le froid m'a anesthésié le cerveau, ce qui m'a fait plaisir.

— Tout va bien ? m'a demandé Graydon.

Sa glace n'était plus qu'une petite flaque au fond de sa coupe.

— Oui.

— Tu as tout réglé ? Vous avez synchronisé vos montres ?

— Pardon ?

— Avec tes amies, je veux dire.

Je l'ai regardé.

— Tes *amies* sont là, m'a-t-il dit comme si je sortais du coma. Dans le snack.

— Ah bon ?

J'ai aspiré une deuxième gorgée de milk-shake avec ma paille.

— Il y a tout le monde, ici, aujourd'hui. Voilà Ruby. Oh, salut, Ruby !

J'ai fait signe à Ruby qui sortait des toilettes. Elle m'a décoché un regard surpris comme pour dire : *Lia, tu as oublié que tu m'as vue il y a trente secondes ?*

— Je voulais parler de tes autres amies. Abigail, Julianna et Makayla. Quel drôle de hasard qu'elles soient ici maintenant.

— C'est dingue, hein ?

Mon cœur battait à tout rompre. EMBRASSE-LE. LANCE-TOI.

— Graydon... j'avais un truc à te demander.

— Ah oui ? Vas-y.

J'ai bu une gorgée de milk-shake. Je me suis essuyé la bouche avec une serviette, mais pas complètement, afin que mes lèvres aient un goût de chocolat.

— Je me demandais si tu serais d'accord que je t'embrasse ?

Il a repoussé sa coupe.

— Non.

NON ? IL A DIT NON ?

OMONDIEU, IL A DIT NON.

SOL, DÉROBE-TOI SOUS MES PIEDS, QUE JE DISPARAISSE.

— Je ne t'embrasserai pas devant tes amies.

— Mais...

— Je ne suis pas complètement stupide, Lia. Ça fait visiblement partie de ce jeu auquel vous jouez. Et je refuse que vous vous moquiez de moi une deuxième fois.

Des gouttes de sueur devaient tomber dans mon milk-shake, mais ça m'était égal.

— On n'y joue plus !

— C'est ça.

— Je te le jure !

— Ah oui ? Alors pourquoi cette invitation soudaine ? Et pourquoi tes amies sont là ? Pour quelle raison est-ce que j'ai vu Abi sortir des toilettes juste avant toi ?

— Graydon, tu me plais vraiment, je te le jure. Elles ne pourraient pas m'obliger à t'embrasser si tu ne me plaisais pas !

— Dommage pour toi, alors.

Il a sorti un billet de cinq dollars de son portefeuille et l'a jeté sur la table.

— Je ne comprends pas que tu fréquentes ces filles, de toute façon.

— Ce sont mes amies, ai-je protesté sans conviction.

— Tu en es sûre, Lia ? Enfin, merci de m'avoir parlé de ce bouquin. Je le lirai peut-être, malgré la fin stupide.

Dès que Graydon est sorti, Abi, Julia et Mak m'ont rejointe au pas de course.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? m'a demandé Julia avec des yeux exorbités. J'ai fait la grimace.

— Rien. Vous n'avez pas vu ?

— Oh si, a répondu Abi gaiement. Vous ne vous êtes pas embrassés.

— C'est super injuste ! ai-je crié si fort que la vieille dame à la table d'à côté m'a regardée d'un air désapprobateur.

J'ai baissé la voix.

— Si on ne s'est pas embrassés, c'est uniquement parce que Abi m'a envoyé cette stupide coupe de glace. Ça l'a rendu méfiant !

— Qu'est-ce qu'on était censées faire ? s'est défendue Abi. On ne peut pas t'envoyer de texto, tu n'as même pas de portable !

— Pourquoi est-ce que vous auriez dû m'envoyer un texto ?

— Parce que Mak doit partir pour son entraînement de natation et qu'on voulait toutes être là.

Elle a posé sa main sur mon épaule.

— Tu le feras une autre fois, Lia, O.K. ?

Elles sont parties pendant que je faisais semblant de terminer mon milkshake. Les choses allaient de mal en pis. Marley ne voulait plus être mon amie. Graydon me détestait. Abi voulait ma peau et Mak et Julia lui obéissaient au doigt et à l'œil. J'étais suspendue par un fil à mon groupe d'amies. Et la vérité, c'est que je ne savais même plus pour quelle raison j'avais envie d'être copine avec elles.

Ma chérie

Quand je suis rentrée à la maison, la voiture de Val était garée dans l'allée. Dès qu'elle m'a vue, elle en est sortie avec trois sacs de courses pleins à craquer.

On était mardi. J'avais oublié.

— Te voilà ! s'est-elle exclamée pleine d'entrain. Je commençais à m'inquiéter. Je t'aurais bien appelée, mais...

J'ai jeté mon portable.

— Désolée, j'aurais dû vous prévenir que je ne rentrais pas directement à la maison.

— Pas de problème. Comme j'ai une réunion de l'association des parents ce soir, je me suis dit que j'apporterais le dîner un peu plus tôt que d'habitude. Je peux entrer ?

Zut. J'espérais qu'elle me tendrait les sacs et qu'elle repartirait. Je m'en suis tout de suite voulu d'être si ingrate.

— Bien sûr.

Elle m'a suivie dans la cuisine en m'expliquant tout ce qu'elle avait préparé : un ragoût de poulet à réchauffer, des petits pains qu'il fallait décongeler, une salade et un gâteau au citron à mettre au frigo. Nous avons vidé deux sacs.

Il en restait un.

— Je peux m'asseoir un moment ? m'a-t-elle demandé en prenant le troisième sac.

Nous nous sommes assises toutes les deux.

— Celui-ci est pour toi, ma chérie.

Elle a poussé le sac vers mes pieds.

À l'intérieur, il y avait six paquets de serviettes hygiéniques absorption normale.

— Merci beaucoup, Val, ai-je dit en déglutissant. Mais vous n'étiez pas obligée...

— Non, non, ça me fait plaisir.

J'ai regardé les serviettes. Abi avait dû lui dire que j'étais à court, c'était la seule explication. Si elle l'avait raconté à sa mère, ça voulait dire qu'elle m'avait cru. Au moins en partie.

— Lia, ça va ?

— Oui, je réfléchissais, c'est tout.

— À quoi ? Tu peux me le dire, ma chérie.

C'est le *ma chérie* qui a eu raison de moi. Maman m'appelait *ma chérie*. Papa était *mon cœur* et Nate était *mon grand* ; moi j'étais toujours *ma chérie*.

Tout à coup, je n'ai eu qu'une envie : que Val reste là et m'appelle « ma chérie ».

— Marley n'est plus notre amie, ai-je balbutié.

Oh super, pourquoi est-ce que je lui raconte ça ?

Le front de Val s'est plissé.

— C'est vrai ? Vous vous êtes disputées ?

À la façon dont elle me posait la question, j'ai compris qu'elle n'était pas au courant.

— Pas vraiment. C'est compliqué.

Val a soupiré.

— Je suis vraiment désolée. Marley est très gentille.

— Oh, elle est plus que ça. C'est la plus cool de nous toutes et je pense qu'on s'est montrées odieuses avec elle.

— Vous n'avez pas pu être odieuses.

Elle était sérieuse ? J'ai failli rire.

— Oh si, vous pouvez me croire.

— Mais qu'est-ce qui a provoqué ça ? Il s'est passé quelque chose ?

— Rien de spécial. Parfois, les gens sont méchants sans raison.

Je savais que j'aurais mieux fait de m'arrêter là, mais c'était comme si j'étais un bébé qu'on pousse dans un landau... Je n'avais plus aucun contrôle, je ne dirigeais pas la poussette. Je ne faisais qu'avancer.

— Comme quand vous harceliez ma tante. Est-ce qu'il y avait vraiment une raison ?

Les yeux de Val se sont écarquillés.

— Pardon ?

— Tante Shelby m'a raconté que vous la harceliez, au collège.

Je n'en revenais pas d'avoir dit ça, mais je ne pouvais pas revenir en arrière. Il fallait que je continue.

Val a blêmi.

— Shelby a dit ça ?

— Oui, elle m’a raconté que vous mettiez des trucs dans son casier d’EPS.

— Des trucs ?

— Des affaires de bébé, des couches. Parce qu’elle était plate. Et que vous lui donniez des surnoms.

Val a agité sa queue-de-cheval. Elle avait les lèvres serrées.

— Eh bien, je suis désolée si c’est les souvenirs qu’elle a gardés. Si ça s’est passé, et je ne dis pas que c’est le cas, je n’en ai aucun souvenir. C’était il y a très longtemps, Lia.

Elle s’est levée pour partir.

— Merci pour la nourriture, me suis-je empressée de dire. Et pour tout. Vous devriez peut-être garder des serviettes pour Abi ?

— Abi n’en a pas encore besoin. Bonne soirée, Lia.

Elle a tourné les talons et est sortie.

Waouh. J’avais *raison* au sujet d’Abi. Une partie de moi avait envie d’exécuter une danse de la victoire, parce que j’avais découvert son secret.

Mais l’autre partie – les deux tiers, à vrai dire – tremblait à cause de ce que j’avais dit à Val. Qu’est-ce qui m’avait pris ? Qu’est-ce que j’avais fait ?

L'oreiller supplémentaire

Le lendemain matin, Abi m'attendait devant ma classe. Mon cœur a bondi quand j'ai vu qu'elle était seule – pour une fois, elle n'était pas accompagnée par Julia et Mak.

— Lia, il faut qu'on parle, m'a-t-elle annoncé à voix basse. Tu as dit quelque chose à ma mère hier soir ?

— À quel sujet ?

— N'importe quoi. Réfléchis.

— Tu veux dire à propos du fait qu'on avait été méchantes avec Marley ? Je lui ai dit qu'on l'avait toutes été.

— Ah oui ? Alors pourquoi est-ce qu'elle considère que c'est *ma* faute ?

— Je ne sais pas, Abi, je te le jure.

— T'es vraiment une menteuse, Lia.

Elle a plissé les yeux.

— Ma mère m'a dit aussi que tu avais été désagréable avec elle.

— Je suis désolée, je ne voulais pas. C'est juste un truc qui est en rapport avec ma tante.

— Ce que je ne comprends pas, a poursuivi Abi en haussant le ton, c'est comment tu as pu être désagréable avec maman alors qu'elle cuisine pour ta famille *toutes les semaines depuis deux ans*. Il y a même des fois où j'étais un peu jalouse parce qu'elle était tellement occupée à faire les courses et cuisiner pour *vous* qu'elle n'était pas disponible pour *moi*.

— Je suis désolée, Abi. Nous lui sommes tous très reconnaissants, on n'arrête pas de lui dire qu'elle n'est pas obligée, mais...

— Elle avait *pitié* de toi, Lia ! Tout le monde avait pitié, tu ne comprends pas ?

J'avais la gorge en feu.

— Je ne veux pas qu'on ait pitié de moi.

— Eh bien, c'est dommage, parce que tout le monde a pitié de toi ! Mais ça ne te donne pas le droit de voler la mère des autres. Et d'être *désagréable* en plus.

Mes yeux piquaient.

— Abi, je ne te volerai jamais ta mère, c'est impossible. Je suis vraiment désolée si...

— Et dire que tu voulais qu'elle s'occupe aussi de Ruby, comme si elle n'avait rien de mieux à faire ! Tu sais quoi, Lia ? Je ne sais même plus quoi te dire ! J'en ai marre d'écouter tes mensonges. Inutile de venir t'asseoir à notre table ce midi, compris ?

J'ai réussi, je ne sais pas trop comment, à aller à l'infirmerie. Dès que j'ai franchi la porte, Mme Garcia a raccroché son téléphone.

— Ça va, Lia ?

J'ai secoué la tête. J'aurais été incapable de parler sans fondre en larmes.

Elle m'a menée vers un lit derrière un rideau bleu. Quand j'étais revenue à l'école après l'Accident, Mme Garcia m'avait dit que je pouvais venir quand je voulais, que je n'avais même pas besoin de me sentir malade, que parfois les enfants qui « avaient vécu quelque chose de difficile » avaient besoin d'un endroit calme pendant la journée. Si je voulais lui parler, à elle ou au psychologue, je le pouvais, mais si je voulais juste rester un peu à l'infirmerie, je le pouvais aussi.

Je suis beaucoup venue la première année. L'année suivante, je suis venue trois ou quatre fois, pas plus. Et c'était la première fois depuis que j'étais en cinquième.

— Tu veux un oreiller supplémentaire ?

Elle se souvenait que j'en demandais toujours un deuxième. Pendant une seconde, elle m'a fait penser à Maggie au snack (« comme d'habitude ? »). J'ai hoché la tête, Mme Garcia m'a apporté l'oreiller, puis elle a approché une chaise de mon lit.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute pâle... Tu as mal quelque part ?

J'ai posé la main sur mon estomac.

— Bon. Ça ne te dérange pas que je prenne ta température ?

Elle n'a pas attendu ma réponse.

— 37,1 °C. Tu peux m'expliquer ce que tu ressens ?

— Des crampes.

Ça paraissait la solution la plus simple.

Elle a hoché la tête d'un air compréhensif.

— Ah. Tu as commencé ta menstruation ?

J'ai fait non.

— C'est peut-être ton corps qui s'y prépare, alors. Tu veux du paracétamol ?

— Non merci. Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Pourquoi est-ce que ça fait mal ?

Mme Garcia m'a souri gentiment.

— Eh bien, tu te souviens des cours de SVT, Lia, une fille a ses règles quand ses ovaires...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, l'ai-je interrompue.

— Ah.

Elle a réfléchi une minute.

— Je suppose que ça fait mal pour que ton corps attire l'attention. Sinon, on ne remarquerait peut-être pas quand ça arrive.

— Pourquoi est-ce qu'il faut le remarquer ? Je préférerais ne *rien* remarquer. Je pourrais peut-être hiberner ou quoi.

Elle a encore souri.

— Oh, ça m'étonnerait. Tu ne veux pas passer ta vie à dormir, si ?

— Non, pas vraiment.

La sonnerie du premier cours a retenti. J'ai entendu des portes s'ouvrir, des élèves se hâter dans les couloirs, se parler, rire.

— Madame Garcia ?

— Oui ?

— Je peux rester encore un peu, s'il vous plaît ? Pour mes crampes.

— Bien sûr. Aussi longtemps qu'il le faudra.

— Merci.

Tout à coup, j'ai eu une idée.

— Je peux vous demander un service ?

— Toujours, Lia.

— Vous ne voudriez pas parler à Ruby Lewis ? Il faut qu'elle porte un soutien-gorge, sinon les gens vont continuer à se moquer d'elle.

Mme Garcia a essayé de rester détachée, mais je voyais bien qu'elle était sur ses gardes.

— Ah bon ? Quelqu'un en particulier ?

— Non, c'est un peu tout le monde.

— D'accord, je m'en occuperai.

— Merci. Et si vous voulez bien, ne lui dites pas que je vous en ai parlé. Elle serait gênée.

— Ce n'est pas comme ça que je fonctionne, m'a-t-elle assuré avec un clin d'œil.

Améthystes

Ce soir-là, on a mangé les restes du ragoût de poulet, sans doute le dernier dîner de Val. Vu comme je l'avais accusée et la façon dont Abi avait réagi, j'étais certaine que nous n'aurions plus droit à nos livraisons de repas du mardi.

Je me sentais coupable. Papa et Nate adoraient la cuisine de Val et j'allais les en priver.

— Tout va bien, Lili ? m'a demandé papa en sautant son assiette avec un morceau de pain.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que tu as à peine touché à ta nourriture. Et que tu n'as rien mangé hier non plus.

Nate a relevé la tête.

— T'as pas intérêt à être au régime, tête de moisissure !

— Je t'ai déjà dit que non, haleine de moisissure !

— C'est bon, a fait papa. Qu'est-ce qui se passe ? J'ai eu un coup de fil de Mme Garcia qui m'a dit que tu ne te sentais pas bien à l'école.

— Je préfère ne pas en parler.

— Comme tu veux.

Papa a continué à manger. Est-ce qu'il laissait tomber ? Avec maman, je ne m'en serais jamais sortie aussi facilement... En réalité, Papa attendait juste que Nate ait fini de dîner et quitté la table pour aller faire ses devoirs.

C'est à ce moment-là qu'il m'a dit :

— Au fait, tu as du courrier.

Il m'a tendu un petit colis adressé à AMALIA JESSICA ROLLINS. L'expéditeur était SHELBY HEYWOOD, BENCHLEY, MAINE.

— Je l'ouvrirai plus tard, ai-je marmonné.

Connaissant ma tante, c'était probablement des dessous humiliants.

Papa a repoussé son assiette.

— J'ai réfléchi, Lili. Tu es à un âge où c'est vraiment dur de ne pas avoir sa maman. Il t'arrive sûrement des tas de choses dont tu n'as pas envie de parler avec moi.

Oh oh. On s'apprêtait à parler de ces *choses-là*.

— Juste ou pas ? m'a-t-il demandé avec douceur.

— Peut-être. Oui.

Je me suis mordillé un ongle.

— Je veux que tu saches que je suis toujours là pour toi. Mais au cas où tu préférerais parler à un adulte de sexe féminin...

Beurk. *Adulte de sexe féminin*. Il ne pouvait pas dire *femme* ?

— ... j'espère que tu parleras à la gentille infirmière du collège. Ou à Val. Ou à ta tante.

Tante Shelby n'occupait que la troisième place du podium.

— Pas à Val, d'accord ?

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que Abi me déteste.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce qu'elle trouve que je suis une ingrate. Et une menteuse.

— Toi ?

— Oui, parce que je le suis.

— Lia...

Papa m'a serré le bras par-dessus la table.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais tu n'es pas une menteuse. Tu es la personne la plus honnête que je connaisse. Et ta tante est d'accord avec moi.

— Tante Shelby ?

Il a hoché la tête.

— Elle ne m'a pas donné de détails sur vos vacances, mais elle m'a dit que tu avais un sens de l'éthique très développé.

Développé. Beurk.

Et j'avais du mal à imaginer ma tante utiliser l'expression « sens de l'éthique ». Elle voulait sans doute parler du fait que j'étais choquée par ses racines de fausse licorne. Ou par l'espionnage de l'agent Yazmin. Ou par les coussinets pour poitrine factice.

Papa a scruté mon visage.

— Enfin, si jamais tu veux parler de quelque chose, j'aimerais beaucoup t'écouter. Même si c'est une histoire de fille...

Je lui ai embrassé la joue avant qu'il ne puisse terminer.

— Merci, papa, je t’aime.

Son visage s’est détendu.

— Je t’aime aussi, Lili.

Je suis montée dans ma chambre, j’ai fermé la porte et j’ai ouvert le paquet de tante Shelby. À l’intérieur se trouvait un sac en plastique contenant trois cristaux violets accompagnés d’un petit papier sur lequel était tapée une explication :

Les améthystes sont des cristaux qui apportent de la protection pendant les périodes de transition. Elles soutiennent ceux qui ont perdu un être cher. Elles favorisent la production d’hormones et soulagent le stress. Elles peuvent stimuler la concentration, aider à la prise de décision et améliorer la motivation.

Tante Shelby avait ajouté un mot :

Chère Lia,

J’espère que ces améthystes te plairont – je les ai choisies en pensant à toi. Elles feront plus d’effet si tu les gardes près de ton cœur. (Tu as peut-être un médaillon ? Ou un T-shirt avec une poche sur la poitrine ?) Si tu dors mal, mets-les sous ton oreiller.

J’espère te revoir bientôt !

Bisous,

Tante S.

P.S. Tous les chats te remettent leur bonjour, mais tu as un MIAOU spécial d’Escobar et de Destin. Et un ronronnement de Puceron, qui est assis sur ma tête.

J’ai relu l’explication sur les améthystes en me demandant si ma tante croyait vraiment au pouvoir magique des cristaux. Elle pensait peut-être que si j’en glissais un dans le coussinet de mon soutien-gorge, je vivrais mieux la perte de ma mère et celle de mes amies ? Elle se disait peut-être aussi que ça inciterait mes hormones à se mettre au travail. Ou quelque chose du genre.

Les améthystes étaient tout de même jolies. J’aimais bien la façon dont elles étaient taillées sans être polies – on aurait dit des mini-icebergs violets. Et j’adorais comme elles changeaient quand on les mettait dans la lumière. Ces pierres pourraient commencer une jolie collection, même si elles n’avaient aucun pouvoir magique.

Je me suis glissée dans mon lit et j'ai sorti quelques pots : les verres polis, les coquillages et les billes. Au lieu de faire mes devoirs, de lire, d'appeler mes ex-amies, Val ou ma tante, au lieu d'essayer de savoir comment j'allais survivre aux centaines de jours d'école restants et aux millions de jours sans mère ni amies, j'ai réorganisé mes collections jusqu'à ce que je m'endorme.

Un sale coup

Bon, au moins je ne suis plus obligée de porter des soutiens-gorge rembourrés.

C'est la première chose que j'ai pensée en me réveillant tout habillée le lendemain matin. N'ayant plus aucune amie, je n'avais plus besoin de tromper qui que ce soit. Même le garçon que j'aimais bien me détestait ! Qui prêterait la moindre attention à mon absence de poitrine ? Personne. Youpi !

J'ai enlevé mon soutien-gorge, je l'ai lancé au fond de mon placard et j'ai enfilé le vieux T-shirt trop grand du lycée de Maplebrook de Nate. Tout allait devenir beaucoup plus simple. Il suffisait que la journée se passe sans incident. Que je garde la tête baissée et que je prenne des notes. À trois heures, je m'enfuirais en courant.

C'était mon plan et il a fonctionné à merveille... pendant l'appel, en art et en français, du moins. Puis j'ai eu EPS et tout s'est écroulé. Pour commencer, je suis arrivée en retard dans les vestiaires parce que Mlle Chang, la prof de français, voulait savoir pourquoi je n'avais pas rendu mon devoir. Elle m'avait écoutée avec un air compréhensif et j'avais failli éclater en sanglots. Je m'étais retenue, mais quand je suis arrivée dans les vestiaires, j'étais encore un peu tremblante.

Et quand je suis arrivée devant mon casier, j'ai découvert un mot collé sur la porte :

MENTEUSE.

J'ai reconnu tout de suite l'écriture d'Abi. Je l'ai arraché sans dire un mot, j'ai enfilé mon pantalon de jogging, j'ai fourré le message dans ma poche et je suis allée dans le gymnase. Une fois de plus, nous faisions du volley. À la seconde où j'ai pris place dans l'équipe A, Abi, Mak et Julia ont traversé la salle pour rejoindre l'équipe B.

Je m'en fiche, ça n'a aucune importance, me suis-je répété.

Nous jouions depuis environ cinq minutes et le score était de 1 à 1. Mon tour de servir est arrivé et je n'ai pas remporté le point, mais je n'ai pas mal frappé le ballon et Ruby m'a fait un tope-là malgré le panneau invisible que je portais autour du cou :

Ne me prêtez pas attention, s'il vous plaît.

Merci.

La direction.

— Beau service, Lia, m'a complimentée Ruby.

— Merci, ai-je répondu en évitant de regarder ses seins.

Puis ça a été le tour de Mak de servir. Elle a fait rebondir le ballon plusieurs fois avec un air menaçant, comme si elle avait une idée derrière la tête. C'était sans doute le cas parce qu'elle a fini par frapper – *bong !* – et le ballon a atterri en plein dans ma poitrine.

J'ai crié et il y a eu un éclat de rire.

Alors que le choc me coupait le souffle, j'ai pensé : *ce rire, c'est celui d'Abi*. Personne d'autre ne riait comme ça, l'air de dire : *Omondieu, vous avez vu ÇA ?!?!*

— Désolée, m'a lancé Mak.

Je l'ai ignorée, m'efforçant de ne pas pleurer devant mes anciennes amies, quoi qu'il m'en coûte.

Mme Bivens, la prof d'EPS, est arrivée en courant :

— Lia, ça va ?

— Ouais, ai-je marmonné.

Elle a posé les mains sur mes épaules.

— Il ne faut jamais dire que ça va quand ça ne va pas. Viens avec moi.

Elle m'a conduite vers la ligne de touche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'aurais pu répondre quelque chose du genre : *Oh, j'ai juste poussé un cri parce que notre équipe a mal joué. Vous savez comment c'est quand je joue au volley, Madame Bivens, je suis à fond*. Mais j'étais incapable de mentir. Quand le ballon avait frappé ma poitrine, il avait fait tomber la pancarte invisible que je portais autour du cou. Et le rire d'Abi m'avait rendue furieuse. Alors j'ai raconté à Mme Bivens ce qui s'était passé.

Elle a froncé les sourcils.

— Ta poitrine te fait encore mal ?

J'ai fait non de la tête.

— Mais tu as de la peine ?

J'ai haussé les épaules.

— Abi et Mak, vous voulez bien venir ici un moment ? a-t-elle lancé d'une voix forte.

— Madame Bivens, l'ai-je implorée, je vous en prie, ne...

Elle a donné un coup de sifflet.

— Allez, les filles, tout de suite.

— J'allais servir, a protesté Abi.

— Ça peut attendre.

Abi et Mak se sont regardées. Pendant qu'elles s'approchaient, Mak a marmonné quelque chose et Abi a haussé les épaules.

— Madame Bivens, c'était un accident, s'est empressée de dire Mak. Je suis vraiment désolée, Lia.

Elle semblait sincère et j'ai hoché la tête.

— O.K.

Mme Bivens a paru satisfaite.

— C'est bon, Makayla, tu peux retourner sur le terrain. Abi, pourquoi as-tu rigolé ?

Abi a cligné des yeux.

— Je ne sais pas. Le cri de Lia m'a surprise, je crois.

— Ce n'est pas vrai, ai-je répliqué. Tu as ri parce que tu trouvais ça drôle. Ses yeux se sont écarquillés.

— Pas du tout.

— C'est aussi toi qui as collé ça sur mon casier, hein ?

J'ai sorti de ma poche le mot chiffonné.

— Un message qui dit MENTEUSE.

— Ah bon ? Je n'avais pas vu qu'il y avait quelque chose d'écrit sur le Post-it.

— Alors pourquoi l'as-tu collé ? Pour être gentille ?

— Quelqu'un voulait te laisser un mot et m'a demandé quel était ton casier. J'ai dit que je collerais un Post-it dessus pour qu'il le reconnaisse.

— Abi, c'est vraiment...

— C'était Graydon, a-t-elle affirmé avec un sourire moqueur. Il voulait te glisser un poème d'amour.

— N'importe quoi, arrête de mentir !

— Ça suffit, les filles, est intervenue Mme Bivens.

Si elle avait pu mettre fin à notre chamaillerie d'un coup de sifflet, elle l'aurait fait.

— Ça m'a tout l'air d'être un conflit personnel, pas un problème d'EPS. Si vous n'arrivez pas à le résoudre vous-mêmes, je vous conseille d'en parler au conseiller d'orientation. En tout cas, dans mon gymnase, on ne rit pas quand un camarade de classe se fait mal. C'est compris ?

Abi a hoché la tête, mais sa bouche était de travers.

— Bon, très bien. Reprenez le match.

Abi s'est éloignée au pas de course et Mme Bivens s'est tournée vers moi.

— J'ai une suggestion à te faire : porte une brassière de sport. Pour protéger tes seins, a-t-elle précisé en indiquant ma poitrine.

— Oh, mais je n'ai pas... je veux dire, je n'ai pas besoin de brassière.

— N'en sois pas si sûre, Lia. Quand j'entends un cri comme le tien, je sais ce que ça signifie.

Quand je suis rentrée à la maison, je me suis enfermée dans la salle de bains, je me suis déshabillée et j'ai fait un état des lieux.

Pas de poils à l'horizon. Pas de taille ni de hanches.

Est-ce que mes seins avaient enfin commencé à pousser ? Je n'en étais pas sûre. Mais si je me tenais de profil et que je retenais ma respiration, il me *semblait* voir un léger gonflement. Peut-être. C'était *possible*. Si c'était le cas, ça pouvait expliquer pourquoi le ballon m'avait fait tellement mal.

Est-ce que j'avais besoin de protéger mes seins, finalement ?

Hum.

Peut-être que oui.

Nuage sombre

Au dîner, ce soir-là, il y avait des spaghettis et une salade que nous avions préparée, Nate et moi, pendant que papa râpait le parmesan et dressait la table. Nous venions de nous asseoir pour commencer à manger quand le téléphone de la cuisine a sonné.

Nous nous sommes regardés. Quand maman était là, elle refusait qu'on réponde pendant le repas. *C'est sûrement du télémarketing, disait-elle, et si c'est une VRAIE personne, il ou elle devrait apprendre à respecter le dîner...*

Est-ce qu'on passait vraiment une heure à manger ensemble tous les soirs ? Je ne m'en souvenais pas. Avec maman, nous passions toujours à table à la même heure, en tout cas : à 18 h 30. Maintenant, on dînait quand papa rentrait, parfois à 18 heures, parfois à 19 h 45. Et comme nos horaires de repas étaient imprévisibles, papa trouvait injuste de punir les gens qui voulaient nous parler. Il décrochait toujours.

Pendant qu'il répondait, Nate et moi avons continué à manger en silence pour pouvoir entendre ce qu'il disait. Papa a fini par déclarer :

— Je vais l'appeler.

Puis il m'a tendu le combiné.

Qui pouvait bien vouloir me parler ?

— Allô ?

— Ma nièce chérie ! s'est exclamée tante Shelby. Désolée de gâcher votre dîner. Comment vas-tu ?

Je lui ai répondu que ça allait, et, le temps qu'elle me donne des nouvelles des chats (ils étaient tous en forme, sauf Puceron qui avait une griffe infectée que tante Shelby traitait avec une plante spéciale), j'étais montée dans ma chambre et j'avais fermé la porte derrière moi.

— Bon, écoute ça ! Devine qui m'a appelée aujourd'hui ?

Je lui ai dit qu'elle ferait mieux de me le dire sans attendre.

— Vaaaaal ! a-t-elle déclaré comme si le prénom contenait trois syllabes.

— Quoi ?

— Eh oui. Elle m'a raconté que tu l'avais accusée de me torturer au collège ?

— Omondieu, je n'ai pas utilisé le mot *torture*, je le jure !

Ma tante a ri.

— Détends-toi. En fait, elle m'a téléphoné pour *s'excuser*. Elle m'a expliqué qu'elle ne se souvenait pas de l'histoire du casier quand tu lui en as parlé, mais que ses souvenirs étaient remontés et qu'elle s'était rendu compte qu'elle avait été méchante. Tu t'imagines ?

— Non, ai-je répondu, avant d'ajouter : Enfin, Val peut parfois être très gentille.

— En tout cas, elle n'aurait pas pu être plus agréable au téléphone ! Apparemment, on peut cesser d'être méchante en vieillissant !

Tante Shelby a encore éclaté de rire.

— Après ça, on a eu une super conversation. Tu savais qu'elle s'intéressait aux cristaux ?

— Non.

— Je lui ai même parlé de mes boutiques. Elle avait l'air vraiment intéressée. J'envisage de lui proposer d'investir dans *Herbalégendes* parce que je suis convaincue que ton père ne le fera pas.

— Génial.

Tante Shelby s'est tue.

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ?

— Rien.

— Inutile de nier. Il y a quelque chose qui ne va pas, je l'entends à ta voix. Je me suis mordu l'intérieur de la joue.

— C'est juste que j'ai perdu toutes mes amies, y compris Abi.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Tout à coup, je me suis rendu compte que j'étais épuisée. Ne pas parler, faire profil bas, tout ça demandait un effort permanent. Presque autant que raconter des mensonges sans gaffer.

Du coup, je lui ai tout débballé : le jeu Action ou Vérité, Abi qui se disputait avec Mak, Marley qui avait abandonné la partie et le groupe. La fausse histoire de mes premières règles. Le Post-it avec MENTEUSE et Abi qui avait rigolé quand le ballon m'avait cogné les seins. Je lui ai même expliqué le faux récit de mon baiser avec Tanner. Et quand je n'avais pas embrassé Graydon.

Tante Shelby m'a écoutée sans m'interrompre, puis elle a décrété :

— Bon, Lia, voilà ce que tu vas faire. Invite tes amies – juste les quatre filles – chez toi samedi. Dis que tu organises une fête pour ton anniversaire.

— C'est ridicule : mon anniversaire est en avril et elles le savent très bien !

— Tu n'as qu'à dire que tu le fêtes en avance. Ou que c'est un demi-anniversaire. Ou un non-anniversaire. Je te préparerai un gâteau. Qu'est-ce qui leur plairait ?

— Un gâteau au chocolat. Comme ceux que Val nous fait en cupcakes. Mais pour quelle raison est-ce que je les inviterais ? Je te dis qu'elles me *détestent*. Elles ne viendront jamais !

— Oh si, elles viendront. Je vais parler à Val, ma nouvelle meilleure amie. C'était trop bizarre pour que mon cerveau traite l'information.

— D'accord, mais même si elles viennent, je ne suis pas sûre d'avoir encore *envie* d'être amie avec elles. Après tout ce qui s'est passé...

— Laisse-moi te donner un conseil. Dans la vie, il faut savoir mettre les choses à plat, partager ses sentiments, arriver à ce que tout le monde se comprenne et avancer. Sinon, l'énergie négative s'accumule comme un nuage sombre au-dessus de ta tête. Regarde Val et moi.

C'était une plaisanterie ?

— Tante Shelby, tu n'as *pas* partagé tes sentiments avec Val ! Pendant *vingt-cinq ans* ! C'est moi qui lui ai parlé à ta place.

— Et je t'en suis très reconnaissante, Lia. Tu as permis au soleil de sortir de derrière le nuage au-dessus de nos têtes. Maintenant, c'est à mon tour de t'aider.

Je me suis mordillé un ongle.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ne t'en fais pas, j'ai une idée.

— D'accord, mais c'est quoi ?

— C'est tout un processus créatif. Il n'est pas encore abouti.

— Tante Shelby...

— Laisse-moi faire, ma nièce chérie. On se voit demain soir !

Papa devait croire que nous discussions de soutiens-gorge, d'épingles à cheveux ou d'un autre truc de filles, parce qu'il m'a laissée téléphoner plus d'une heure. Quand j'ai raccroché, il n'a même pas demandé de quoi nous avions parlé : il a réchauffé mes spaghettis au micro-ondes et m'a laissée emporter mon assiette dans ma chambre.

Mais j'étais incapable d'avalier quoi que ce soit.

Le soulagement que j'avais d'abord ressenti s'était envolé presque aussitôt. Qu'est-ce que ma folle de tante avait derrière la tête ? Comment allait-elle résoudre mes problèmes ? Elle avouait volontiers n'avoir « aucune expérience avec les filles » ! J'avais du mal à lui faire confiance, surtout face à une situation aussi désespérée. Et cette histoire de fête n'avait aucun sens. Je n'arrivais pas à m'imaginer dans le salon face à mes anciennes amies, même pas Marley.

D'ailleurs, si tante Shelby priait sa nouvelle amie, Val la harceleuse repentie, d'obliger Abi, Julia et Mak à venir, ça n'aurait aucun effet sur Marley. Si cette fête se confirmait, j'allais devoir l'inviter moi-même.

Mais il faudrait d'abord que je trouve un argument pour la convaincre.

Coquillages

Comment inviter des amies qui ne le sont plus à une fête qui n'en est pas une ?

Une fête dont je n'étais même pas sûre d'avoir envie ?

J'ai passé presque une heure à réfléchir, assise à mon bureau. Je ne pouvais pas envoyer un texto à tout le monde, vu que je n'avais pas de portable. Et si j'empruntais celui de Nate, mon message paraîtrait étrange, puisque je ne leur adressais plus la parole. Surtout, c'était trop facile de ne pas répondre à un SMS : or, il fallait que je sache qui venait (si quelqu'un acceptait de venir).

Une idée m'est venue : utiliser quelques-unes de mes cinq cents étiquettes pour créer une invitation hyper pro :

AMALIA JESSICA ROLLINS a l'honneur de vous convier...

Non, on aurait dit une invitation de mariage. Trop guindé, comme formule. Il fallait avoir l'air cool :

Venez à ma fête.

Où : Ici.

Quand : Samedi @ 18 h.

Pourquoi ? Sais pas trop. Un rapport avec des nuages sombres dans l'univers ?

Finalement, j'ai abandonné l'idée. J'ai juste écrit : *Chez Lia, samedi @ 18 h* sur quatre bandelettes de papier que j'ai glissées dans des coquillages tirés de ma collection. Je n'avais pas le choix, j'allais devoir les donner en main propre parce qu'on était jeudi et que cette maudite fête avait lieu samedi.

Le lendemain matin, avant l'appel, j'ai tendu un coquillage à Mak en précisant :

— Il y a quelque chose à l'intérieur.

Elle a eu l'air dégoûtée.

— T'inquiète, c'est pas vivant.

Je l'ai regardée extraire le message.

Elle l'a lu, a plissé le front, puis a levé les yeux vers moi :

— Tu sais, Lia, je ne voulais vraiment pas te frapper avec le ballon.

— Je sais.

— Et je suis toujours fâchée contre Abi parce qu'elle a ri.

— Moi aussi.

Je me suis arrêtée là. Si ça se trouvait, Mak et Abi étaient encore brouillées pour une guéguerre de dix minutes ; inutile de m'en mêler.

— Alors, tu seras là ?

— Oui, pourquoi pas ?

Elle n'a rien dit d'autre et n'a posé aucune question sur cette mystérieuse réunion, ce qui m'a paru étrange. J'aurais aussi bien pu l'inviter à se brosser les dents. Mais au fond, « oui, pourquoi pas ? » comptait comme un *Oui*. C'était l'essentiel.

J'ai décidé d'inviter Julia et Abi en même temps. Julia ferait exactement comme Abi ; si celle-ci venait (parce que Val l'y aurait obligée, par exemple), Julia viendrait aussi. Si Abi refusait de venir (parce qu'elle m'en voulait à mort), Julia refuserait aussi.

Après le cours de français, j'ai couru en EPS. Je me suis postée devant le casier de Julia et j'ai tiré les coquillages de la poche de mon jogging. Elles sont *enfin* arrivées. Elles portaient toutes les deux une queue-de-cheval sur le côté.

— Je peux vous donner un truc ?

Je leur ai tendu les coquillages en me demandant si Mak leur avait envoyé un texto ou si elle les avait retrouvées en douce pour les prévenir que je distribuais des coquillages. Mais à leur air étonné, j'ai bien vu que ce n'était pas le cas.

— Il y a un mot à l'intérieur.

Julia l'a sorti avec ses ongles.

— C'est quoi, une sorte de fête ?

— Exactement, c'est une *sorte* de fête. Tu viendras ?

Elle a jeté un coup d'œil en direction d'Abi, qui a haussé les épaules sans répondre.

— Il y aura du chocolat ? a voulu savoir Julia.

— En quantité incroyable.

Julia a souri.

— Oui, on viendra. Merci, Lia.

Abi m'a foudroyée du regard, mais elle ne l'a pas contredite. Tante Shelby avait visiblement parlé à Val, qui avait dû la sermonner.

Restait Marley, qui serait la plus difficile à convaincre. Déjà, je ne connaissais pas son emploi du temps : elle était avec moi pour l'appel, mais nous n'avions aucun cours en commun. Elle travaillait parfois au CDI avec un prof ou un auxiliaire pour du suivi personnalisé, mais elle ne m'en avait plus parlé depuis l'interrogatoire d'Abi sur l'échange de corps. C'est bête, mais j'avais espéré qu'elle m'offrirait un dessin – peut-être celui de l'arbre fantastique que j'avais admiré dans son carnet – en signe de réconciliation après les mots durs qu'elle m'avait adressés. Elle ne l'avait pas fait. Pendant l'appel, elle n'avait pas croisé mon regard et dans les couloirs non plus. Un jour, après les cours, je l'avais vue marcher en direction du snack. Je lui avais fait signe, mais j'ignorais si elle m'avait répondu ou si elle avait juste replacé sa mèche sur son front.

Je cherchais à me persuader qu'elle avait juste dit qu'elle « ne savait pas » si elle voulait encore être amie avec moi. Ça laissait entrevoir une *petite* chance pour qu'elle accepte de venir à ma fête. Si nous n'étions plus amies, de toute façon, la situation ne pouvait pas empirer : je n'avais donc rien à perdre en lui offrant un coquillage.

Comme Graydon donnait des cours particuliers à Marley, j'ai pensé qu'il saurait peut-être où la trouver. Il jouait parfois aux cartes avec ses amis dans la salle informatique pendant la pause de midi. J'y suis allée après avoir acheté un yaourt à la cafétéria. À mon grand étonnement, Marley était là aussi ; elle jouait à *Phantom* avec Graydon, Ben et Jake.

— Je suis invincible, a-t-elle crié en posant une carte sur la table.

— Ouais, ouais, a fait Ben d'un ton agacé. À toi, Gray.

Graydon a relevé la tête.

— Salut, m'a-t-il lancé en m'apercevant. Tu veux jouer, Lia ?

— Non. Enfin, je veux dire : non merci. Marley, je peux te parler une seconde ?

Elle a froncé les sourcils.

— Maintenant ?

— Quand tu auras terminé ?

— Bien sûr. Je vais d'abord écraser ces minables grâce à mon don surnaturel pour les cartes.

— Ferme-la et joue, a marmonné Graydon.

Je suis restée là à manger mon yaourt en les regardant finir leur partie.

Marley a fini par s'exclamer :

— Victoire !

Elle a exécuté une petite danse qui consistait à agiter les coudes en tournant en rond. Ma première réaction a été : *heureusement qu'Abi n'est pas là pour voir ça !* Et la deuxième : *même si elle était là, on s'en fiche de savoir ce qu'elle pense !*

Quand elle a eu fini de danser, elle s'est approchée de moi avec un sourire si large que je voyais ses élastiques orange et verts.

— T'es vraiment douée à ce jeu.

— Oui, a-t-elle admis comme si ça n'avait pas d'importance. De quoi tu voulais me parler ?

Je lui ai donné le coquillage.

— Tu peux venir ?

Elle a passé la main dans sa frange.

— Ça me ferait tellement plaisir.

— Je ne sais pas, Lia. Qui d'autre vient ?

— Nos ex-amies.

— Nos ?

— Oui, je ne suis plus amie avec elles non plus, maintenant.

— Ah bon.

Elle a hoché la tête d'un air pensif.

— Alors pourquoi tu les invites ?

— C'est plutôt ma tante.

— *Ta tante ?*

— Oui, j'ai pas encore compris non plus. Elle refuse de me dire ce qu'elle prépare, mais ce sera un truc zarbi.

— Dans quel genre ?

J'ai levé les yeux au ciel.

— Elle est à fond dans les plantes, les soupes et les cristaux, donc ça pourrait être n'importe quoi. Et elle a une théorie sur les nuages et l'énergie négative de l'univers, un truc comme ça.

— Hein ?

— Oui, je sais. Je ne comprends pas non plus.

— Bon, au moins ça changera d'une banale soirée pizza-bowling. Mais...

Elle a haussé les épaules et j'ai insisté :

— S'il te plaît, Marley. Je t'en supplie. J'ai besoin de ta présence pour ne pas devenir dingue.

— C'est gentil, merci.

— Et en plus il y aura du chocolat.

Elle a soupiré.

— C'est bon, je serai là. Mais je te préviens, Lia : si elles s'en prennent à moi, je ne me laisserai pas faire.

— Très bien. Moi non plus.

Marley est retournée à son jeu. J'aurais pu aller dans la cafétéria, mais je suis restée à les regarder.

Un grand cercle

Quand tante Shelby est arrivée, ce soir-là, au volant de son pick-up rouillé, elle m'a seulement dit qu'elle avait « prévu des trucs », que « la fête serait géniale » et que je « devais essayer de me détendre ». Mais c'était impossible. Depuis l'Accident, je détestais les surprises. Pour que je me détende, il fallait qu'elle m'explique les détails. Plus elle refusait de répondre à mes questions, plus je me sentais nerveuse.

Au petit-déjeuner, samedi matin, elle a proposé une activité pour me changer les idées : une séance de shopping pour acheter un soutien-gorge. J'ai cru qu'elle plaisantait.

— En réalité, tu veux qu'on aille *manger des pancakes aux myrtilles*, c'est ça ?

— Bon, d'accord, je l'ai bien mérité, a-t-elle reconnu en souriant. Mais cette fois, Lia, je te promets qu'il n'y aura pas de traquenard.

J'ai réfléchi.

— Je ne sais pas. La dernière fois, tu m'as obligée à prendre ce que *tu* voulais.

Elle a posé la main sur son cœur.

— Je n'entrerai même pas dans le magasin. Tu choisiras ce que tu voudras. Dans les limites de mon budget, évidemment.

J'ai failli refuser. Puis j'ai repensé à l'incident du volley et à Mme Bivens qui m'avait recommandé une brassière de sport. J'ai aussi pensé aux seins que j'avais peut-être décelés dans le miroir de la salle de bains. Et je voyais bien que ma tante essayait de se faire pardonner. Si je pouvais aller chez *Violette Secrète* sans que ma tante interfère... J'ai accepté.

Nous sommes arrivées au centre commercial à dix heures. Tante Shelby avait emporté son ordinateur portable pour s'occuper pendant que je ferais mon tour dans la boutique. Elle s'est assise sur un banc, a allumé son ordi puis s'est

mise à observer trois adolescentes qui débattaient des mérites de Starbucks par rapport à Dunkin' Donuts.

Il a dû se passer un truc étrange dans mon cerveau parce que tout à coup, j'ai eu envie de lui demander son aide.

— Ma nièce chérie, je crois que je vais fondre en larmes.

Elle a sorti un mouchoir de son sac pour se tamponner les yeux.

Je me suis forcée à rire.

— Pourquoi ? Parce qu'on va acheter une brassière de sport ?

— Ne te moque pas, Lia. C'est un tout.

Sa voix tremblait.

— Ta maman m'a emmenée acheter un soutien-gorge quand j'étais en cinquième, et moi je fais la même chose aujourd'hui. C'est comme un grand cycle, tu comprends ?

— Je crois.

J'ai pensé qu'elle allait se lancer dans un discours sur le Cycle de la vie, l'énergie positive et négative ou un truc du genre. Mais elle a dit quelque chose qui m'a noué la gorge :

— J'aimerais tellement que Jessie puisse faire ça pour toi, ma chérie. C'est trop injuste qu'elle ne puisse pas. Je sais qu'elle serait fière de la façon dont tu grandis. Et je ne parle pas juste des seins.

Elle m'a embrassée sur le front :

— Mais si quelqu'un doit être ici avec toi à sa place, je suis contente que ce soit moi.

Nous avons acheté cinq brassières de sport tout à fait ordinaires que je me voyais porter. D'ailleurs, dès que nous sommes rentrées, j'en ai enfilé une.

Je me suis examinée dans le miroir de la salle de bains. Est-ce que j'avais l'air différente ? Pas vraiment. Mais le but, c'était de protéger ma poitrine.

— Lia ?

Tante Shelby a frappé à la porte.

— Est-ce qu'il y a du cacao en poudre dans cette maison ?

— Pour quoi faire ?

— Ne pose pas de questions. Je prépare les festivités de ce soir.

— Regarde dans le placard au-dessus du frigo.

— O.K., merci. Et interdiction de mettre le pied dans la cuisine !

Je n'ai pas protesté. Mais le mot cacao m'a rappelé que j'avais promis qu'il y aurait des tonnes de chocolat ce soir. *Zut.*

J'ai couru dans ma chambre et j'ai pris vingt dollars dans ma tirelire. J'allais partir pour l'épicerie quand Nate m'a attrapée par le coude et m'a tirée dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui se passe, Lia ?

Je me suis dégoûtée.

— De quoi tu parles ?

— De tout. Qu'est-ce que tante Shelby fabrique ici ? Pourquoi est-ce qu'elle a annexé la cuisine ? Qu'est-ce qu'elle veut dire par « festivités » ?

Je n'ai pas répondu.

— Je croyais que tu étais fâchée avec elle ?

— Oui, c'est vrai.

— C'est fini ?

J'ai haussé les épaules.

— Je pense toujours qu'elle est cinglée.

— Alors pourquoi tu la laisses délirer ?

Je ne pouvais pas lui expliquer. Depuis le passage au centre commercial, quelque chose avait changé pour moi. Ça n'avait rien à voir avec les brassières de sport. Ou peut-être que si, d'une certaine façon. Pour la première fois, j'avais senti une connexion avec ma tante... et avec ma mère. Et je sentais que le truc un peu dingue que tante Shelby concoctait pour moi dans la cuisine était comme un encouragement de ma mère.

Gâteau au chocolat

J'ai acheté du chocolat, des caramels mous au chocolat, des KitKat et des Snickers. Puis je me suis souvenue que Mak était folle de réglisse, alors je lui en ai acheté un paquet. Est-ce que j'avais pris assez de friandises ? Sans doute pas. À la caisse, j'ai ajouté des barres chocolatées et un mix de bonbons saveur tropicale.

Il était un peu plus de quatre heures quand je suis rentrée à la maison. Comme je n'avais toujours pas le droit de mettre les pieds dans la cuisine, j'ai posé mes courses sur la table du salon. Il était temps que je me prépare pour cette espèce de fête. J'ai décidé que le thème serait : *Venez comme vous êtes*, et que je ne me changerais pas. Je portais un T-shirt vert, un jean et une de mes nouvelles brassières de sport.

À six heures moins le quart, papa et Nate sont partis. Ils allaient manger des sushis et sans doute voir le film où les robots prennent le contrôle du monde, dont ils n'arrêtaient pas de parler. À six heures dix, on a sonné à la porte.

C'était Mak. Dès que je lui ai ouvert, elle a posé la main sur sa bouche.

— Alors ? Est-ce qu'Abi vient ?

— Je crois. Elle ne te l'a pas dit ?

— Je ne lui ai pas posé la question.

C'était étrange. Elles étaient peut-être encore fâchées ?

Marley a été la deuxième à arriver. Elle portait le maillot de l'équipe des Chicago Bears, toujours une taille trop grande pour Nate.

— C'est juste nous ? m'a-t-elle demandé, pleine d'espoir, en voyant Mak assise sur le canapé, les épaules voûtées dans sa veste en jean.

Mais la sonnette a retenti à nouveau et Julia est apparue avec son sourire habituel. Abi était juste derrière elle, les yeux plissés, les bras croisés.

Waouh, me suis-je dit, l'ambiance est assurée.

J'ai frappé trois coups contre le mur de la cuisine et, comme convenu, tante Shelby nous a rejointes dans une longue robe violette à volants, les cheveux tressés, deux bougies allumées à la main. On aurait dit la petite sœur d'une sorcière. Elle a déposé les bougies sur la table basse et a éteint les lumières.

— Bienvenue, a-t-elle annoncé avec un sourire que je ne lui connaissais pas. Abi l'a complètement ignorée.

— Qu'est-ce qu'on fête ?

— C'est mon anniversaire de douze ans et cinq douzièmes.

— Ce qui mérite un gâteau, a déclaré tante Shelby.

Elle est retournée dans la cuisine et en est ressortie quelques secondes plus tard avec un gâteau à plusieurs étages recouvert de chocolat fondu. Il portait une inscription en glaçage jaune : *AMALIA JESSICA*. Elle avait dû mal calculer l'espace parce que mes prénoms occupaient trois lignes séparées : *AMAL / IAJES / SICA*.

Elle a déposé le gâteau sur la table en souriant.

— On m'a dit que vous aimiez le gâteau au chocolat. C'est ma recette secrète. J'ai passé toute la journée à le préparer, alors si vous ne le mangez pas, je serai très vexée.

Elle a commencé à couper des parts énormes, qu'elle nous a fait passer sur des assiettes en carton décorées de lutins de Noël en patins à glace. J'espérais qu'aucune de mes ex-amies ne le remarquerait. Les serviettes en papier, quant à elles, étaient roses avec des princesses féeriques. Sans doute un reste de mon anniversaire de six ans.

— Allez-y, nous a proposé tante Shelby en s'asseyant à côté de Mak dans le canapé.

Elle a posé l'assiette avec les elfes sur ses genoux et a enfourné une grosse bouchée de gâteau.

J'ai pris un morceau avec ma fourchette. C'était bien chocolaté : du gâteau au chocolat, fourré au chocolat entre les couches et recouvert de chocolat sur le dessus. Mais il y avait un autre parfum que je ne parvenais pas à identifier. De la cannelle ? Non, ce n'était pas ça. Le goût n'était pas mauvais, juste un peu piquant. Sans doute un de ces ingrédients mystères dont ma tante avait le secret. Les autres le sentaient-elles ? Si c'était le cas, elles étaient trop polies pour dire quoi que ce soit.

J'ai regardé ma tante. Pourquoi est-ce que ses yeux pétillaient ainsi ?

Quand Julia a posé sa fourchette, elle a protesté :

— Ah non, il faut tout manger.

Dès qu'Abi a eu terminé, tante Shelby l'a resservie et a insisté pour qu'elle mange jusqu'à la dernière miette.

Bientôt, le gâteau a été presque fini.

— Maintenant, a annoncé tante Shelby, nous allons jouer ensemble à un jeu que vous allez reconnaître. Ça s'appelle Action ou Vérité.

Mak a poussé un grognement.

— J'en ai *marre* de ce jeu. On est obligées ?

— Ma version est différente de la vôtre : il n'y a que des Vérités.

Abi a ricané.

— Certaines d'entre nous ont un petit problème avec les Vérités.

— Pas cette fois, lui a assuré tante Shelby.

Tout à coup, je me suis sentie nerveuse.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— Parce que ce gâteau contient un ingrédient spécial que j'ai apporté de mon herboristerie dans le Maine. Il s'appelle *Capsicum annuum*, les Aztèques l'utilisaient souvent.

— Pour faire quoi ? a voulu savoir Marley.

— Pour dire la vérité. Les Aztèques n'avaient pas de système judiciaire comme nous, alors quand quelqu'un était accusé d'un délit, les chefs locaux lui donnaient du *Capsicum annuum* en poudre. Puis ils posaient des questions à l'accusé.

Les yeux de Julia se sont écarquillés.

— Comme un *sérum de vérité* ?

Tante Shelby a ri.

— Oh, ça n'existe pas. Mais les Aztèques pensaient que cette poudre débarrassait le corps des énergies négatives qui poussent à dire des choses blessantes et fausses. Vous sentez déjà un peu de chaleur ? Ce sont les toxines qui remontent à la surface de votre peau. Ça ne fait pas du bien de débarrasser votre corps de toute cette négativité ?

J'ai fixé ma tante, abasourdie, en pensant : *Elle ne parle pas sérieusement ? C'est encore une de ses prétendues potions*. Mais c'était étrange : alors que je me disais ça, j'ai réalisé que mes joues étaient en feu.

Je me disais que c'était n'importe quoi, que tante Shelby n'y connaissait rien. Elle avait dû tirer son histoire d'un article sur les Aztèques sur Wikipédia.

N'empêche : mon cœur battait plus fort que d'habitude et ma tête me semblait légère. Je me suis rendu compte que j'avais envie de parler. J'avais *besoin* de parler. J'avais l'impression que c'était *mon* tour et je n'avais même pas besoin qu'on me pose une question.

— Je peux commencer ? ai-je supplié.

— Toi ?

Tante Shelby a froncé les sourcils. Elle avait l'air un peu interloquée.

— D'accord, Lia, pourquoi pas. Tu veux que je te pose une...

— Je n'ai pas eu mes règles ! l'ai-je interrompue. J'ai tout inventé. La balade sur la plage, le sang qui a coulé sur ma jambe, la serviette, le sweat à capuche, tout.

— *Yes !* s'est exclamée Marley en sautant en l'air et en levant le poing.

J'ai cru qu'elle allait exécuter sa petite danse de la victoire, mais elle s'est rassise avec un grand sourire.

Abi m'a regardée d'un air moqueur.

— Je m'en doutais.

— Vraiment ? Et toi, tu veux partager quelque chose avec nous ? lui ai-je demandé en reprenant mon souffle.

— Moi ?

— À ton tour, Abi. Vas-y.

Tous les regards se sont tournés vers elle.

— Abi, pourquoi est-ce que tu rougis ? lui a demandé Mak.

— C'est la chaleur des toxines, ma chère, a expliqué tante Shelby. Inutile de résister ; la vérité triomphe toujours.

Abi s'est mise à déchirer sa serviette pour former de petits confettis roses.

— Bon, je n'ai pas mes règles non plus, O.K. ? J'ai eu des crampes très douloureuses pendant la deuxième semaine en colo, j'ai cru que c'était ça, mais ce n'est pas venu. Je n'ai osé le dire à personne parce que j'en avais fait tout un foin...

— Alors tu as menti à propos de tes règles ? a commenté Mak, bouche bée. Waouh. Mais pourquoi ? Parce que tu étais jalouse que j'aie eu les miennes ?

Les yeux d'Abi se sont remplis de larmes.

— Ne me juge pas, Makayla, a-t-elle imploré d'une voix tremblante. Tu n'as aucune idée de ce que je ressens en permanence. Rien n'est jamais dur pour toi, jamais ! Tu fais tout à la perfection...

— C'est complètement faux !

— Tu es belle, tu es intelligente, tu es une musicienne extraordinaire, tu remportes des compétitions de natation, tout le monde t'aime bien...

— Tout le monde t'aimerait bien si tu n'étais pas aussi méchante.

— Pas du tout ! Je sais très bien que tes autres amies me détestent.

Mak a poussé un grognement :

— Tu vois, c'est pour ça que...

Elle a secoué la tête.

— Pour ça que quoi ? l'a encouragée tante Shelby en lui tapotant le genou.

— Que je ne peux jamais passer du temps avec mes autres amies ! Abi est tellement jalouse que je suis obligée de mentir, d'inventer qu'on a un entraînement de natation ou d'autres trucs du genre.

— Quoi ? s'est écriée Abi. Mak, tu m'as menti à propos des entraînements ?

— Parfois, oui.

— C'est horrible ! s'est exclamée Julia.

— Peut-être, mais ça vaut mieux que subir une crise d'Abi.

Mak a redressé les épaules et a pris une profonde inspiration.

— J'ai quelque chose à te dire, Abi. Ces derniers temps, tu pleures ou tu cries juste parce que je parle à quelqu'un d'autre. D'autres fois, tu m'accuses de te voler un petit ami qui n'est même pas ton petit ami ou tu es méchante sans raison. Tu sais, j'ai vraiment détesté la façon dont tu as ri quand le ballon de volley a cogné Lia.

— Et moi ça ne m'a pas plu que tu aies écrit MENTEUSE sur son casier, a ajouté Julia.

Abi a tressailli comme si elle avait reçu une gifle.

— Je vous ai expliqué que c'était juste un Post-it que j'avais récupéré, je ne savais pas...

— Mais on ne t'a pas crue, Abi, a répondu Julia avec douceur. Désolée.

— Ne t'excuse pas auprès d'elle, s'est énervée Mak.

— Pardon.

— Ne me demande pas pardon à moi non plus. Rhoo, Julia.

Plus personne n'a rien dit. On était toutes sous le choc.

Tout à coup, Abi s'est tournée vers moi. Ses yeux jetaient des éclairs.

— Bon, eh bien puisque nous avons toutes mangé du gâteau, Lia, pourquoi tu ne nous dis pas la vérité sur Tanner ?

Tante Shelby m'a regardée d'un air étonné.

— Tu leur as parlé de Tanner, Lia ?

Elle avait oublié ? Je le lui avais pourtant raconté quand nous étions au téléphone. J'en étais sûre.

— Heu, oui.

— Eh ben alors, je n'en reviens pas. Je ne savais pas que tu avais parlé de Tanner à tes copines.

Abi a ricané.

— Vous voulez dire qu'il existe ?

— Oh oui, il existe. Mais j'ai bien peur qu'une tante ne puisse pas donner de détails sur sa nièce et son premier baiser, même avec du *Capsicum annuum*, parce que certains liens sont sacrés. Et quand un garçon aussi beau et adorable a le cœur brisé... Vous pouvez me demander ce que vous voulez d'autre, mais nous ne discuterons pas de Tanner.

J'ai regardé ma tante sans comprendre. Pourquoi est-ce qu'elle mentait ? L'objectif de cette fête, c'était de dire la vérité. De se débarrasser du négatif, des toxines ou...

— C'est complètement injuste ! a protesté Abi. Vous n'avez pas le droit de refuser de répondre à une question ! Pas si nous, nous y sommes obligées.

Elle s'est tournée vers Julia comme si elle s'attendait à ce qu'elle la défende.

Julia s'est levée.

— C'est trop bizarre. Je m'en vais.

— Moi aussi, a renchéri Marley.

Abi a pointé un doigt accusateur dans sa direction.

— C'est ça, Marley, tu t'enfuis toujours, hein ? C'est quoi la Vérité que tu caches depuis tout ce temps ?

Tante Shelby a également observé Marley d'un air interrogateur.

— Je préfère ne pas en parler maintenant, mais il y a quelque chose que je voudrais dire quand même.

Elle a fait face à ma tante, avant de reprendre :

— Je pense que vous n'auriez pas dû nous donner des plantes aztèques sans notre permission.

— Je suis tout à fait d'accord, ai-je renchéri.

— Ha, je suis sûre que tu étais au courant, Lia, a grondé Abi. Tu as sûrement aidé ta tante à préparer ce gâteau.

— Pas du tout.

— C'est ça, Lia, on te croit. Parce que tu dis toujours la vérité.

Jusque-là, Marley n'avait pratiquement rien dit et était restée très calme, sauf quand elle avait salué ma confession. Mais quand Abi m'a dit ça, elle a explosé :

— Ferme-la, Abi ! Tu as menti aussi, alors tu n'as aucune raison de t'en prendre à Lia. Et à personne d'autre d'ailleurs. Et tu sais quoi ? J'en ai marre que tu sois toujours méchante et de mauvaise humeur. *Tout le monde* en a marre.

Abi a blêmi. Je n'avais jamais remarqué la ressemblance avant, mais, à cet instant, elle était le portrait craché de sa mère dans ma cuisine quand je lui avais rappelé qu'elle avait harcelé ma tante au collège.

Tante Shelby devait avoir noté la réaction d'Abi, car elle a choisi ce moment-là pour intervenir :

— Pause, les filles.

Elle a plongé la main dans une poche de sa robe et en a sorti un petit sac en plastique rempli de poudre rouge.

— Voici mon ingrédient secret. L'ancienne plante aztèque *Capsicum annuum* ! Également connue sous le nom de poivre de Cayenne.

— C'est ça que tu as mis dans le gâteau ?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Du bête poivre de Cayenne ?

— Juste une pincée, ma belle. Rien de grave. D'ailleurs, je trouvais que ça allait plutôt bien avec tout ce chocolat.

— Mais pourquoi ?

J'avais du mal à articuler.

— Pourquoi tu as fait ça ? ai-je répété.

— Ah. Voici la morale de ma petite plaisanterie : le jeu est terminé. Action ou Vérité, c'est terminé. Et les autres versions aussi. Parce que les vraies amies se traitent en égales. Elles ne s'obligent pas à faire des choses qu'elles ne veulent pas faire.

— Vous nous avez bien obligées à manger ce gâteau, a protesté Abi. Et après, vous nous avez forcées à avouer des choses !

— En réalité, ma chère, chacune a parlé de son plein gré.

Tante Shelby a agité le bras comme si elle tenait une baguette magique invisible.

— Et maintenant que vous avez toutes exprimé vos vérités, personne n'a plus de pouvoir que les autres. L'équilibre a été rétabli et vous pouvez toutes avancer dans une direction positive. Toute cette négativité, c'est fini, d'accord ? Il y a déjà assez de nuages sombres dans ce monde. C'est bien mieux de vivre sous le soleil. On peut se mettre d'accord là-dessus, les filles ?

Mes ex-amies l'ont regardée bouche bée tourner les talons pour ramener le plat vide dans la cuisine.

Je ne savais pas si je devais rire ou pleurer.

— Omondieu, ai-je bafouillé. Les filles, je suis vraiment désolée. Mais j'ai acheté une tonne de chocolat, comme promis. Et d'autres trucs aussi. Alors servez-vous...

J'ai indiqué d'un grand geste les friandises encore empilées sur la table du salon.

Abi est partie comme une furie, suivie par Julia. Mak m'a adressé un signe de tête et a marmonné : « Ciao, Lia » en prenant sa veste et en sortant.

Il restait Marley.

— Marley, je ne sais pas quoi dire...

Elle a pris un Milky Way et a glissé un Snickers dans la poche de son pantalon. J'ai ajouté :

— En tout cas, tu avais raison sur un point. Ce n'était pas une bête soirée pizza-bowling.

Agate

Dans la cuisine, tante Shelby buvait tranquillement un verre de jus d'orange. Dès qu'elle m'a aperçue, elle a esquissé un pas de danse qui a renversé du jus par terre.

— C'était une idée de génie, tu ne trouves pas ? m'a-t-elle demandé en riant. La poudre de vérité des Aztèques ?!

— C'était malin, mais ça n'a rien résolu.
Elle a posé son verre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?
J'ai soupiré.

— Je croyais que ce serait une fête. Qu'en fin de soirée, nous serions toutes à nouveau amies comme par magie. Maintenant, tout le monde est fâché contre moi.

— Pourquoi contre toi ?

— Parce que tu es ma tante. Et que tu as piégé Abi.

— Qui était méchante avec *toutes* tes amies, Lia. Pas juste avec toi.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne les connais même pas !

— Moi non, mais Val, si.

— Quoi ?

— Val m'a raconté des trucs. Elle prête beaucoup d'attention à ce que fait Abi ces derniers temps.

— Je ne comprends pas... elle t'a dit que sa *propre* fille harcelait les autres ?

Ma tante a acquiescé.

— Ça inquiète Val depuis un moment. Elle a tenté d'en parler à Abi, mais elle a refusé d'écouter. Et quand tu as rappelé à Val son comportement au collège envers moi...

— Ça n’a rien à voir !

— ... elle s’est demandé si le harcèlement était génétique. Ou si elle avait fait quoi que ce soit pour encourager le comportement d’Abi. Alors elle m’en a parlé.

— Pourquoi à *toi* ?

— Lia, je sais que tu penses que je n’y connais rien en plantes...

— Je n’ai jamais dit que tu n’y connaissais *rien*.

— ... mais je reconnais une harceuse de collègue quand j’en vois une. Et je reconnais les victimes. Toutes les quatre, vous léchiez le pruprutin d’une harceuse, et maintenant, vous n’êtes plus obligées de le faire.

— Le *pruprutin* ? ai-je répété. Qu’est-ce que c’est que ça ?

Elle a souri.

— Rien. J’ai inventé le mot. Mais tu as compris, non ?

Ça semblait tout simple pour ma tante, comme prescrire un « traitement ». Ou offrir un cristal : *Mets-le sous ton oreiller et pouf ! fini les insomnies*. Ou : *Tiens, voilà une feuille séchée. Pouf : tu es enceinte*.

Elle m’examinait, les sourcils froncés.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Tante Shelby, je sais que tu as vécu des moments difficiles au collège et que tu ne t’en es jamais remise. Et je sais que tu pensais m’aider avec ce gâteau. Mais nous avons toutes dit des choses qu’on ne pourra jamais retirer !

— Pourquoi voudrais-tu retirer ce que tu as raconté ?

— Pour que nous soyons à nouveau amies, ai-je sangloté.

Tante Shelby a secoué ses tresses.

— Je ne comprends plus rien. Tu m’as dit que tu n’étais plus sûre d’avoir envie d’être amie avec ces filles ?

— Oui, mais j’ai peut-être changé d’avis. Et puis c’était avant ce soir.

J’avais l’impression d’être un ballon de baudruche éclaté. Je me sentais vide, dégonflée. Sans mes amies, à qui est-ce que je pouvais parler ? Je n’avais plus personne : pas de mère, un père que j’aimais, mais qui ne pouvait pas vraiment comprendre, un frère qui me taquinait et une tante cinglée et imprévisible. Des amies pas toujours gentilles valaient mieux que pas d’amies du tout, non ?

Tante Shelby s’est empressée de me serrer dans ses bras, ce qui m’a empêchée de m’écrouler.

— Lia, a-t-elle soufflé dans mon oreille. Je sais que ces filles ont été là pour toi, surtout après le décès de ta mère. Mais vous grandissez et vous changez. Si cette amitié ne fonctionne plus pour toi, tu ne dois pas avoir peur de la laisser filer. Crois-moi, ma chérie, je sais que ta maman voulait que tu aies de *vraies*

amies, des filles qui se soutiennent, qui veillent les unes sur les autres. Comme Marley...

Je me suis écartée.

— Tu m'as raconté que tu te disputais tout le temps avec maman ! Comment peux-tu savoir ce qu'elle voulait ?

— Parce que c'était ma sœur. Et tu sais quoi ? Elle l'est toujours.

Cette nuit-là, j'ai dormi une éternité.

Quand je me suis enfin réveillée, j'ai passé un long moment à fixer le plafond.

La soirée avait été atroce. La façon dont tante Shelby avait tout organisé pour qu'on puisse s'en prendre à Abi. Et même si elle l'avait mérité, même si elle était la cause de toutes nos disputes, ma mère – la Jessie qui avait réussi à mettre fin au harcèlement de Shelby – n'aurait jamais accepté d'humilier une de mes amies. Si tante Shelby « savait » ce que ma mère aurait voulu, pourquoi avait-elle laissé une chose pareille se passer ?

Puis j'ai pensé à Mak, qui avait enfin dit ce qu'elle avait sur le cœur, à Julia qui s'était opposée à Abi pour la première fois de sa vie. À bien y réfléchir, cette fête n'était peut-être pas un tel désastre. Tante Shelby nous avait piégées avec son gâteau, mais, en réalité, mes ex-amies n'avaient pas eu besoin de beaucoup d'encouragements pour s'en prendre à Abi.

Et j'étais contente d'avoir enfin dit la vérité au sujet de mes règles. Je devais encore avouer la vérité à propos de Tanner, même si tout le monde avait certainement compris. C'était bizarre que tante Shelby m'ait couverte, elle qui défendait la vérité à tout prix, le soleil bla-bla-bla. Mentir au sujet de Tanner n'avait pas beaucoup de sens.

Puis je me suis dit qu'elle avait peut-être menti parce qu'elle m'aimait et qu'elle croyait que ça me ferait plaisir.

Soudain, j'ai remarqué une enveloppe que quelqu'un avait dû glisser sous ma porte pendant mon sommeil. Je me suis levée pour aller la chercher.

Elle contenait une petite pierre bleue et un mot de ma tante.

Chère Lia,

Désolée d'avoir semé la zizanie. Ta maman était plus douée que moi pour ce genre de choses. Je sais que je ne fais pas le poids comme remplaçante, mais j'essayais juste de te protéger. Et ça, je n'arrêterai jamais de le faire. De toute façon, à mon avis, tu n'auras plus d'ennuis.

Gros bisous,

Tante S.

P.S. : Voici une agate. Garde-la près de ton lit. Les Aztèques s'en servaient pour écarter les harceleurs et les méchants.

P.P.S. : Vive les retardataires !

P.P.P.S. : Marley a l'air d'être une vraie amie. C'est juste mon intuition.

P.P.P.P.S. : Tanner est sympa, mais il n'est pas très malin. Pour un premier baiser, choisis quelqu'un de mieux, d'accord ? ;-)

P.P.P.P.P.S. : On se parle bientôt !

Des excuses

Après m'être habillée, j'ai couru chez Abi. Quand j'ai sonné à la porte, c'est Val qui m'a ouvert.

— Je peux parler à Abi, s'il vous plaît ?

— Je suis désolée, Lia, elle n'est pas là pour le moment.

J'ai cru qu'elle me mentait, qu'Abi était trop fâchée pour me voir. Mais Val a ajouté :

— Elle est au cinéma avec Julia. Je la retrouve pour dîner au snack. Tu peux te joindre à nous si tu veux.

Waouh. Une invitation ! Ça voulait dire que Val m'avait pardonné de l'avoir accusée de harcèlement ?

— Ce serait super, ai-je répondu avec enthousiasme. À quelle heure ?

— Six heures.

Je suis rentrée à la maison, j'ai fait mes devoirs et je me suis lavé les cheveux. À dix-sept heures trente, j'ai prévenu papa que je mangeais avec Val et Abi. Il a eu l'air si étonné que je me suis demandé si tante Shelby lui avait raconté la fête. Mais il n'a pas posé de questions. Il m'a même déposée au snack.

Val et Abi étaient assises à la table que j'avais occupée avec Graydon. C'était quand exactement ? Il y a quelques jours à peine, mais j'avais l'impression que des semaines s'étaient écoulées.

J'ai compris que Val n'avait pas prévenu Abi de ma présence parce que dès que je me suis approchée, elle est devenue toute pâle. Elle a posé sa fourchette.

— Lia, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venue te parler. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Vous savez quoi, les filles ? a annoncé Val. Pendant que vous discutez toutes les deux, je vais faire une pause pipi.

En d'autres circonstances, Abi et moi aurions rigolé en entendant *pause pipi*, mais Abi m'a fusillée du regard dès que j'ai pris la place de sa mère.

— Bon, qu'est-ce que tu veux ? m'a-t-elle presque craché au visage.

— Je voudrais m'excuser.

— Ah oui ? Pour quoi ?

— La fête. Je n'imaginais pas que ça se passerait comme ça. J'ignorais que ma tante s'arrangerait pour que tout le monde te fasse de la peine.

Abi a haussé un sourcil.

— C'est pourtant ce qu'elle a fait. Je me suis sentie attaquée.

— Je sais. On en a discuté après et c'est ce que je lui ai dit. Ma tante est un peu obsédée par le harcèlement, parce qu'elle en a été victime au collège. Elle veut juste s'assurer que je ne subis pas la même chose.

Je voyais bien que ça intéressait Abi et qu'elle n'en avait pas entendu parler. J'aurais donc pu lui raconter que sa propre mère était une harceleuse. La si gentille Val, la si douce Val, celle qui faisait de délicieux cupcakes.

Mais je ne pouvais pas.

Si Abi devait apprendre que sa mère avait caché des couches dans le casier de ma tante et lui avait donné des surnoms dégueulasses, ça devait être de la bouche de Val. Je ne la priverais pas de sa mère parfaite. Après tout ce qui s'était passé, je leur devais bien ça. Et, sans trop comprendre pourquoi, j'avais aussi l'impression que je le devais à ma mère.

— Enfin, bref, ai-je repris, je suis venue te dire que je suis désolée de ce qui s'est passé chez moi. En revanche, je suis quand même d'accord avec ma tante pour un truc : la façon dont nous avons joué à Action ou Vérité était vraiment moche. Mais je te pardonne, Abi.

— *Tu me pardonnes ?* Oh, c'est à mourir de rire, Lia.

— Je te pardonne aussi d'avoir menti à propos de tes règles.

Je ne sais pas précisément quand Val est revenue de sa *pause pipi*, mais c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'elle était derrière moi.

— Quoi ?

Elle avait l'air horrifiée.

— Abi, tu as fait croire à tes amies que... ?

Oh non. Je ne pouvais rien faire pour tirer Abi de ce mauvais pas.

Je ferais peut-être mieux de m'en aller.

— Désolée d'avoir interrompu votre repas, ai-je murmuré en quittant la table.

Je me rendais bien compte qu'Abi et moi ne serions plus jamais amies. Et que ce serait pareil avec Julia. Parce que c'était leur mode de fonctionnement.

Avec Mak, c'était différent. Le lundi, je suis arrivée au collège avec le paquet de réglisses que j'avais acheté pour la fête. Je l'ai posé sur son bureau

avant l'appel.

— De la réglisse pour me faire pardonner.

— Tu veux dire, pour cette fête bizarre ?

Elle a levé les yeux au ciel.

— Ce n'était pas ta faute, Lia. Et puis, finalement, ça n'a pas servi à rien.

— Tu trouves ?

— Abi avait besoin d'entendre tout ça. On aurait dû le lui dire depuis longtemps. Je regrette d'avoir joué son jeu.

— Ah bon ? Je ne m'en souviens même pas, Mak.

— Makayla, m'a-t-elle corrigée en souriant timidement. Je te remercie, Lia, mais je l'ai fait, je t'assure.

Elle a ouvert le paquet de réglisses avec ses dents. On n'était pas censés manger pendant l'appel et je n'étais pas fan de réglisse, mais quand elle m'a tendu le paquet, j'en ai pris une par politesse.

Makayla avait l'air aux anges en mâchant le bâton rouge.

— À mon amour perdu, s'est-elle extasiée en soupirant comme une héroïne de mauvais film romantique.

Super-pouvoirs

En perdant ses amies, on gagne des super-pouvoirs. Deux en particulier :

l'invisibilité – on peut aller partout sans être remarqué par personne – et la méga-vision – qui permet de remarquer les détails qu'on ne voyait pas avant.

À la cafèt, on peut s'installer à n'importe quelle table sans déranger personne (vu qu'on est invisible) et, depuis cette place, on peut observer tout ce qui se passe. Voir les choses qui ont toujours été là, mais auxquelles on ne prêtait aucune attention.

Par exemple : le fait qu'Abi et Julia paraissaient enfermées dans une espèce de bulle d'amitié. À midi, elles adressaient à peine la parole à qui que ce soit, fille ou garçon. Comment est-ce que je n'avais jamais remarqué ça ? Je les ai observées pendant une semaine entière avant de voir Julia parler à un autre être humain (Cooper Chang, un gars qui avait des fossettes et des cils incroyablement longs). Après cette courte conversation, d'ailleurs, Abi a eu l'air de râler, comme si elle reprochait à Julia de l'avoir ignorée. Et Julia a osé se défendre, enfin. Le lendemain et le surlendemain, je l'ai vue rire avec Cooper au bar à salades. Je répétais *VAS-Y, JULIA !* dans ma tête. Leur bulle d'amitié avait peut-être explosé. Je l'espérais, en tout cas.

J'ai également remarqué que Makayla partageait la pause de midi entre ses amies de la natation et celles de son groupe de musique. Elle commençait souvent avec une bande et finissait avec l'autre. Parfois, les deux se rejoignaient et elle changeait de place, pour parler avec d'autres filles. Je crois qu'elle était soulagée de ne plus devoir cacher sa vie sociale à Abi. J'étais contente pour elle. Sincèrement.

Je ne m'asseyais pas avec elle pour autant. Ça peut paraître bizarre de dire ça après tout le temps passé ensemble, mais j'ai réalisé que Makayla et moi n'avions jamais vraiment été amies. Un peu comme si nous étions toutes les deux dans une même famille... dirigée par Abi. Quand la famille avait volé en

miettes, Makayla s'était éloignée. Nous papotons encore avant l'appel et je lui étais reconnaissante d'avoir été gentille avec moi après la fête, mais on ne se voyait plus en dehors du collège. Ça m'attristait un peu ; pourtant, grâce à ma super-vision, je voyais bien qu'elle était plus détendue, qu'elle riait plus fort et qu'elle se sentait bien. Et j'ai aussi réalisé qu'au fond, on n'avait pas grand-chose en commun.

Pour Marley, la situation était encore différente. Avant l'appel, elle dessinait tout le temps et donnait l'impression de ne vouloir parler à personne, moi compris (ou peut-être surtout moi, justement). Je ne la croisais jamais à la cafèt ; j'imaginais qu'elle passait son temps avec Graydon en salle informatique. Elle ne m'avait jamais proposé de me joindre à eux et je me demandais si je devais m'imposer. Ce qui aurait impliqué, par exemple, de manger mon yaourt pendant qu'ils jouaient à un jeu dont je ne connaissais pas les règles et auquel je serais sûrement très nulle.

Et puis il y avait Graydon. Mak m'avait dit que je lui plaisais toujours, mais j'avais du mal à le croire, après le fiasco du snack. Je ne voulais pas prendre de risque. Comment je réagirais si je lui demandais de déjeuner avec moi et qu'il refusait ? Je flippais rien que d'imaginer la scène. Et l'invisibilité ne marche pas dans un petit groupe. M'insérer dans le cercle Marley-Graydon-Ben-Jake m'obligerait à faire une croix sur mes super-pouvoirs.

Pendant une longue période après la fête, j'ai mangé seule ou avec Ruby Lewis (qui, grâce à l'intervention de Mme Garcia, portait désormais un soutien-gorge tous les jours). Mes super-pouvoirs fonctionnaient à plein régime.

Quelques semaines se sont écoulées sans que Val ne nous apporte à dîner. Si papa était étonné, il n'en a rien dit. En fin de compte, c'était plutôt agréable de constater que nous étions capables de nous débrouiller seuls.

Le dernier mardi de septembre, pourtant, Val a débarqué avec deux sacs de courses pleins à craquer. Je savais déjà qu'elle m'avait pardonné et, comme elle était désormais amie avec tante Shelby, elle devait avoir décidé de reprendre son service de livraison de repas à domicile.

Papa l'a priée d'entrer dans la cuisine, où il faisait rôtir un poulet. Il a ouvert la porte du four pour le lui montrer.

— Magnifique ! Et ça sent délicieusement bon ! Kevin, où avez-vous appris à cuisiner ?

— Sur YouTube, a-t-il avoué avec un grand sourire. Vous voulez manger avec nous ?

— Oh non, le dîner m'attend à la maison, je vous remercie.

Il lui a pris la main : pas pour la serrer, pour la tenir.

— Vous avez été un véritable cadeau du ciel, Val. Je ne sais pas comment vous dire à quel point nous apprécions tout ce que vous avez fait pour nous. Mais je crois qu'à partir de maintenant, nous allons nous débrouiller.

Val a souri, puis elle a fondu en larmes. Elle a hoché la tête, nous a envoyé des baisers volants et est repartie avec ses sacs. Par miracle, elle nous a tout de même laissé un plateau de délicieux brownies.

Quelques jours plus tard, ma tante a débarqué dans son pick-up en klaxonnant.

— Regardez ce que le refuge de Benchley a sauvé ! nous a-t-elle crié.

Nate et moi avons collé le nez contre la vitre. Sur le siège passager, deux chats tricolores, un grand et un tout petit, une maman et sa chatonne, étaient blottis dans un panier.

— Tu les as amenés jusqu'ici juste pour nous rendre visite ? a demandé Nate en plissant le nez comme si les animaux empestaient.

Il avait dû hériter de ma mère la haine des chats.

— Non.

Tante Shelby m'a adressé un grand sourire.

— Ce sont des cadeaux de non-anniversaire pour Lia.

— C'est vrai ? ai-je piaillé. Pour moi ?

— Ne t'en fais pas, j'ai demandé la permission à ton père et il m'a donné son accord.

— J'ai accepté *un* chat, a corrigé papa en nous rejoignant.

— C'est vrai, Kevin. Mais ces deux-là étaient trop mignons pour qu'on les sépare. Et le lien mère-fille, c'est sacré.

J'avais envie de rire. Tante Shelby ne manquait vraiment pas de culot : elle était capable de balancer n'importe quoi à n'importe qui. J'ai cru que papa allait mal réagir, mais j'ai vu qu'il se retenait de sourire.

— C'est bon, Shel, tu as gagné. Si Lia en veut, bien sûr.

Il m'a adressé un clin d'œil.

Nous avons emporté le panier à l'intérieur. Tante Shelby m'a conseillé de garder les animaux dans ma chambre, pour qu'ils ne se sentent pas perdus dans la maison. Je n'ai pas protesté : s'il y avait un domaine où elle était vraiment experte, c'était les chats.

Quand on s'est retrouvées toutes les deux dans ma chambre avec la porte fermée, elle a soulevé la grille qui couvrait le panier. La mère a sorti la tête pour humer la pièce d'un air méfiant. Puis la chatonne est sortie. C'était une version miniature de la mère, si ce n'est une minuscule tache noire au bout du museau, une tache orange en forme de cacahuète sur la joue et une marque noire, comme une virgule, sur une oreille.

— Merci, tante Shelby, ai-je murmuré.

Et aussitôt, j'ai réalisé que ça faisait très longtemps que je n'avais pas prononcé ces mots. Peut-être jamais.

Ma tante m'a serrée dans ses bras.

— En réalité, c'est un cadeau pour *te* remercier. Grâce à *toi* je me suis réconciliée avec Val. Et, devine quoi ? Elle a accepté d'investir dans ma nouvelle boutique ! C'est incroyable, non ?

— Génial.

Tante Shelby et Val travaillant ensemble, c'était un peu *King Kong et Godzilla vont déjeuner*. Ou plutôt : *King Kong et Godzilla : enfin amis*.

Tante Shelby s'est dégagée.

— Tout est réglé entre nous, alors, Lia ?

J'ai acquiescé.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tes amies sont toujours fâchées ?

J'ai fait non de la tête.

— Alors tout est rentré dans l'ordre ?

J'ai à nouveau fait non.

— Tu as perdu ta langue ?

J'ai soupiré.

— On n'est pas ennemies, mais on n'est plus vraiment amies. C'est devenu trop bizarre, je crois.

Tante Shelby a pris la chatonne et me l'a tendue.

— Et Marley ?

— Quoi Marley ?

— C'est une fille bien, Lia. N'abandonne pas aussi facilement.

Au lieu de répondre, j'ai enfoui ma tête dans la fourrure du chaton.

— Je dois te dire quelque chose d'important, Lia. Écoute-moi bien, s'il te plaît. Tu n'es pas une simple fille « gentille », tu es une *combattante*. Tu me l'as prouvé plus d'une fois. Alors, bats-toi pour cette amitié ! Comme un animal féroce ! Tu as toujours l'agate que je t'ai offerte ?

— Oui.

Elle était dans un bocal sous mon lit, en attendant d'autres cristaux.

— Porte-la pour aller à l'école lundi, ça te donnera de la force.

— Tante Shelby...

— Tss tss, pas de tante Shelby, ma chérie, ou je te prive de sorties.

Elle a ri.

— Je l'ai bien dit ? Comme une mère ?

— Oui, ai-je admis en souriant de toutes mes dents.

Elle m'a presque poussée du lit.

— T'as vu ça, je commence à me débrouiller.

Premières

Pendant le week-end, j'avais décidé d'appeler la maman chat Améthyste et la petite Agate, pour remercier tante Shelby. Quand je le lui ai annoncé, elle a été tellement contente qu'elle a éclaté en sanglots.

— Pour faire plus court, je les appelle Amy et Aggie, ai-je précisé pendant qu'elle se tamponnait les yeux avec un mouchoir.

Je voulais lui montrer ma gratitude, mais je ne voulais pas qu'elle s' imagine que j'étais dingue de pierres. Je laissais ça à Val.

Je sentais que tante Shelby allait me rendre dingue en me demandant sans cesse des nouvelles des chats. Du coup, je me suis dit que le temps était venu de demander un portable à papa. Ainsi, je pourrais au moins lui envoyer des photos. Et ça me permettrait de tourner la page.

Le lundi, j'ai glissé l'agate bleue dans la poche de mon jean. À midi, je suis entrée dans la salle informatique en la serrant bien fort.

Marley a écarté la frange de ses yeux en me voyant.

— Salut. Te revoilà enfin. On se demandait si tu viendrais un jour.

J'ai cligné des yeux.

— C'est vrai ? Pourquoi tu ne me l'as pas simplement proposé, alors ?

— Tu attendais une invitation ? Genre un coquillage ?

Elle a ri.

— Oh, peu importe. Prends une chaise.

C'est ce que j'ai fait. Et ainsi tous les jours à midi. Je ne suis pas trop mauvaise à *Phantom*. Assez bonne pour exécuter de temps en temps une danse de victoire, même si je ne suis pas aussi agaçante que Marley quand elle gagne.

Trois semaines se sont écoulées. Il ne s'est pas passé grand-chose, si ce n'est que j'ai perdu mes super-pouvoirs.

Oh, si, il y a eu un truc, tout de même.

J'ai eu droit à mon Premier baiser. Pour Halloween, Marley, Ruby, Graydon, Ben, Jake et moi sommes allés sonner aux portes, mais plutôt au second degré. Au lieu de nous déguiser comme les petits, nous avons coloré nos cheveux avec du spray et enfilé nos vêtements à l'envers. Quand nos sacs ont été pleins, on a avalé des quantités incroyables de sucreries, puis Marley nous a invités chez elle pour regarder un film d'horreur.

Au moment où on arrivait sur le seuil, Graydon m'a tapoté l'épaule :

— On peut se parler une seconde ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te souviens de ce que tu m'avais demandé ?

J'ai regardé ses cheveux verts et ses sourcils orange.

— Non. Quoi ?

— Au snack.

— Oh. Oui, je vois.

— Tu veux toujours...

Il s'est mis à fixer ses baskets : il portait la gauche au pied droit et la droite au pied gauche.

— Évidemment, me suis-je empressée de répondre, le cœur battant.

Nous avons attendu que tout le monde entre dans la maison. Il est monté sur une marche pour être aussi grand que moi, puis il s'est penché et nous nous sommes embrassés.

Ses lèvres avaient un goût de Snickers. Les miennes devaient avoir un parfum de caramel et de chocolat.

Ça a duré trois secondes. Nous nous sommes écartés exactement au même moment, puis nous sommes restés là à nous sourire.

— C'était une première, a conclu Graydon.

Il s'est aussi passé ceci.

Quelques semaines plus tard, un vendredi après-midi, Marley et moi étions au snack, comme presque tous les élèves de cinquième. Nous sirotions nos milkshakes en parlant de la trilogie *HiberNation* quand mon portable a sonné. Je m'étais habituée au téléphone. Papa et tante Shelby m'appelaient tout le temps, mais quand j'ai réalisé que c'était Val j'ai ouvert de grands yeux. Je n'avais plus de ses nouvelles depuis des mois et je ne savais même pas comment elle avait eu mon numéro.

Elle m'appelait pour m'inviter à dîner. Ce soir-là.

Ma première réaction a été : *Youpi ! La cuisine de Val !*

Mais aussitôt, j'ai songé : *Oh, Abi.*

Nous n'étions pas ennemies ; cependant, nous n'étions plus amies. La situation évoluerait peut-être un jour, mais, pour le moment, nous nous contentions de nous saluer quand nous nous croisions dans les couloirs. L'idée d'être à table avec elle, de l'écouter raconter sa journée au collège à sa mère...

— Oh, c'est vraiment super gentil. Ça me ferait plaisir, mais est-ce qu'on peut remettre ça à une autre fois ? Je ne me sens pas très en forme aujourd'hui.

— Ah bon ? a-t-elle demandé avec un ton de maman inquiète. Qu'est-ce qui ne va pas, Lia ? Tu sens quelque chose de précis ? Tu as de la fièvre ?

— Non, non, c'est juste que j'ai mes règles et je suis vraiment fatiguée. Je préférerais rester à la maison ce soir. Mais merci !

De l'autre côté de la table, Marley a aspiré bruyamment à la paille. Son milk-shake était vide, de toute évidence.

Dès que j'ai raccroché, elle m'a dit :

— Je vois que tu continues à mentir à propos de tes règles.

— C'est juste un petit mensonge sans conséquence.

— T'inquiète, je te taquine, c'est tout.

Après ce coup de fil, je me suis malgré tout sentie un peu bizarre. J'avais l'estomac noué en pensant à Val et Abi et à tous les bobards que j'avais racontés cette année. J'ai commencé à avoir si mal au ventre que je n'ai pas réussi à terminer mon milk-shake. J'ai fini par me lever pour aller aux toilettes.

Et devinez quoi ?

Non, c'est pas vrai ? me suis-je dit. Je n'avais eu aucun symptôme. Je n'étais absolument pas préparée. Je m'étais imaginé un million de fois comment ça se passerait (si ça finissait par arriver), et dans chaque scénario j'étais au collège, Mme Garcia me réconfortait et me donnait du paracétamol, une serviette et me laissait passer le reste de la journée à l'infirmerie. Elle appelait mon père en disant : Lia ne se sent pas très bien, rien de grave, mais le moment est venu, alors soyez particulièrement gentil avec elle. Oh, et un conseil : offrez-lui du chocolat à volonté.

Je n'avais jamais envisagé que ça puisse se passer ailleurs, dans d'autres circonstances. C'était sans doute ma punition pour avoir menti à Val.

J'ai appelé tante Shelby.

— Oh, ma nièce chérie, félicitations, tu es une femme à présent !

Sa voix était tout émue.

— Mais qu'est-ce que je fais ? Je suis coincée au snack. On est vendredi après-midi, tout le collège est ici. Je ne peux pas sortir comme ça !

— Comment, comme ça ? Ça ne se voit pas, tout de même ?

— Non, mais je suis en *jupe*. Et s'il se passe quelque chose ?

J'ai pensé au Tanner de mon récit imaginaire, qui m'avait prêté sa serviette de plage. C'était vraiment gentil de sa part. Bien sûr, dans la vie réelle, les premières règles se produisent dans les toilettes d'un snack, pas sur une plage de sable fin.

— Tante Shelby ? ai-je gémi. Tu es là ?

— Lia, ne panique pas.

Je parie qu'elle va me dire de serrer très fort une améthyste ou quelque chose du genre.

Mais elle m'a étonnée.

— Marley est avec toi ?

— Oui, elle est à notre table. Pourquoi ?

— Envoie-lui un texto. Demande-lui de te rejoindre.

— Pour quoi faire ?

— Fais-le. Et appelle-moi ce soir ! Je veux tout savoir.

J'ai envoyé un texto à Marley : Stp, retrouve-moi aux toilettes.

Elle a débarqué tout de suite avec son sac à dos.

— Ça va ? a-t-elle demandé. Je dois partir pour ma leçon.

Je lui ai raconté ce qui s'était passé. Elle a ouvert son sac, m'a tendu une serviette puis a enlevé son sweat de l'équipe de baseball de Chicago.

— Enfile ça. Il est tellement grand qu'il te couvrira. Personne ne remarquera rien.

— Merci.

Le sweat m'arrivait presque aux genoux.

Parfait ! J'avais de la chance que Marley porte des vêtements beaucoup trop grands et qu'elle ait des serviettes avec elle.

Puis j'ai réalisé quelque chose d'important : Marley avait des serviettes dans son sac.

— Marley, pourquoi est-ce que tu as..., ai-je commencé. Enfin, est-ce que ça veut dire que... tu as tes règles ?

Elle a hoché la tête.

— Depuis quand ?

— L'été dernier, à Chicago.

— Tu as eu tes règles *pendant les vacances* ? Tu les as *depuis la rentrée* ?

Marley a haussé les épaules.

— Ben oui.

— Et ma tante l'avait deviné ? C'est pour ça qu'elle m'a dit de t'envoyer un texto ?

— Je suppose.

— Comment est-ce qu'elle le savait ?

— Aucune idée, je ne lui ai rien dit.

— Mais tu n'as... Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Parce qu'on est amies, non ?

J'ai acquiescé. Marley et moi étions amies. Meilleures amies même.

— Et je ne voulais pas que tu te sentes à l'écart, m'a-t-elle expliqué. Allez, maintenant, sortons d'ici, d'accord ?

— Mais si...

— Lia, je t'assure que tout ira bien. Je marcherai derrière toi. Allez, file !

Nous sommes sorties du snack ensemble, moi devant et ma meilleure amie juste derrière.